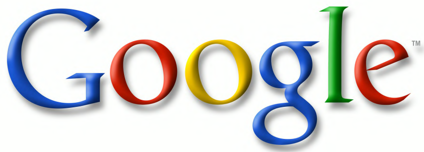





600069525X

LES PROTÉGÉS

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE:

HISTOIRE RELIGIEUSE ET MORALE.

LES PROTÉGÉS

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE;

HISTOIRE RELIGIEUSE ET MORALE.

PAR MADAME D*****

À LONDRES:

SE VEND CHEZ BALDWIN, CRADOCK, ET JOY;
ET
J. SEACOME, CHESTER.

1820.



A Londres:—De l'imprimerie de T. C. Hansard, Peterborough-Court, Fleet Street.

EPÎTRE DÉDICATOIRE.

À L'HONORABLE MILADY COCKERELL.

MADAME;

NE prenez pas ceci je vous en conjure pour une de ces épîtres consacrées à la flaterie; je sens que ce style ne vous convient nullement. Le vrai mérite, et la vertu sont des dons de la Providence, qui demandent des imitateurs et qu'on les admire en silence. Les louanges n'y ajoutent rien; elles blessent même très souvent la modestie, et font naître des doutes sur la sincérité de ceux qui les offrent. Cependant il en est une que ma plume (toujours d'accord avec mon cœur) ne peut se refuser de vous offrir, vue que la modestie la plus

austère, loin de se blesser ou de douter de celle là, s'en peut glorifier ouvertement, en ce qu'elle se sent priser avec justice, de remplir le devoir le plus important, et le plus sacré de tout ; *celui d'être* une des meilleures, et des plus tendres des mères. C'est donc sous ce titre, Madame, que je prends la liberté de vous dédier ce petit ouvrage. L'approbation que vous daignâtes donner au manuscrit m'a encouragée de beaucoup à le publier. Une excellente mère digne de vous être comparée, et comme vous, Madame, capable de juger de la littérature Françoise, a aussi approuvé ce petit ouvrage, composé à mes heures de loisir. Or, comme de telles mères ne se trompent jamais sur ce qui pouroit en aucune manière blesser les mœurs ou affoibler les sentimens religieux, qu'elles désirent naturellement inspirer à leurs enfans ; j'ose espérer qu'il sera accueilli du public, auquel dans ma courte préface, j'ai déclaré mon

intention en écrivant cette histoire, laquelle sans être entierement calculée à l'usage des écoles, peut y être lue avec fruit par celles, qui comprenent *réellement et sans préjugé la langue Françoise.*

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec la plus parfaite considération,

Votre très humble et

Obeissante Servante,

M. D * * * * *

PREFACE.

L'AUTEUR de cet Ouvrage, ayant observé, durant une longue residence en Angleterre, que parmis les differents livres écrits en François, non seulement pour l'amusement des jeunes demoiselles, mais aussi pour les perfectioner dans cette langue presqu'universelle, peu sont composés de manière à entrer dans le genie Anglois, ni à agréer avec la délicatesse des mœurs dans lesquelles on élève le beau sexe dans ce pays là ; où, la Liberté, loin de relâcher la morale, le retient au contraire dans une modestie si scrupuleuse qu'elle est plus souvent accompagnée d'une timidité excessive qu'autrement.

Ayant aussi remarqué que la plupart des Messieurs Anglois préfèrent que cet apanage accompagne les jeunes dames, à tous les talents exterieurs, et même aux charmes de la beauté ; lesquels, quoiqu'ils ne manquent pas d'admirateurs, cependant ne réussissent pas toujours à captiver, il s'en suit donc que, peu de parents metteroient sans exception, ou sans quelque retranchement, entre les mains de leurs filles, les (sans contre dit), excel-

lentes productions de tous genres, écrites par divers auteurs François, de l'un et de l'autre sexe, et dont le mérite est certainement indisputable ;—pourquoi cela? ce n'est pas que tous ceux, et celles qui ont écrit, et écrivent encore dans cette langue ayent des principes plus licencieux ou moins de vertus religieuses, et morales, qu'on en a ailleurs. Les vertus, et les bonnes mœurs, sont de tous pays; mais, ces dernières changent de caractère selon le climat, et de nuance selon le dialecte en usage. Or il n'y a guères de contrée, où le contraste soit plus frappant dans le caractère et la plupart des usages qu'il ne l'est entre les deux nations, les plus voisines de l'Europe.

Mon but dans cette courte Préface n'est pas de m'étendre sur les causes physiques, et autres de ce contraste, et sans rien particulariser j'observerai seulement qu'outre la différence des mœurs, celle des langues et des idées qu'on y attache, rend absolument indispensable, qu'une personne qui écrit dans la sienne pour l'instruction ou l'amusement des jeunes dames du pays où elle vit, y ait passé assez de temps pour en connoître à fond les mœurs et l'esprit; et d'après cette étude éviter ce qui pourroit blesser la délicatesse des idées, et s'attacher à ce qui touche et flatte le sentiment..

C'est dans cette intention que l'auteur a entrepris d'écrire Les Protégés du Dix-huitième Siècle. Cette histoire est un mélange de vérités et de fictions, où ni les vertus, ni les vices ne sont exagérés. La Religion, et la morale, y sont dépeintes sous des traits qui peuvent les rendres douces et aimables à ceux qui cherchent sincèrement à les pratiquer.

En dépeignant l'une, sous le froc monastique; l'auteur n'a eu qu'à se retracer à la mémoire deux vénérables amis qu'elle eut jadis, et en décrivant l'autre sous le voile des deux principales Héroïnes, elle a pensé à quelques jeunes Angloises chères à son cœur par leurs vértus.

Cette espèce de Romans Historique n'est nullement un chef d'œuvre, mais l'auteur compte beaucoup sur l'indulgence du public, en ce que son intention n'a été que de tâcher d'amuser, et d'intéresser la jeunesse en lui offrant quelque chose de nouveau, et non pas de se mettre présomptueusment en parallèle avec les dames Françaises qui se sont immortalisées dans leurs excellentes productions.

ERRATA.

Page	ligne	pour	lisez
9	21,	parviènt	parvint
12	23,	m'entredire	m'interdire
18	8,	ces	ses
20	4-5,	le cellule	la cellule
22	1,	montrée	montée
32	20,	me douter	m'en douter
39	32,	ces	ses
46	22,	sucombois	sucombai
51	2,	aimé	aimer
52	15,	jouer	jouir
54	25,	farcené	forcené
70	7,	vouset il ont	vous ont-ils
—	31,	m'empècha	m'en empècha
72	24,	que s'y	qui s'y
73	8,	relever	ravaler
78	27,	me nomme	me nomma
80	16,	n'est pas	n'est ce pas
81	20,	soit	fut
—	21,	lui demander	de lui demander
82	14,	n'envoit	n'envoie
91	25,	moins	moines
92	28,	c'étoit	s'etoit
—	31,	mures	murs
101	25,	n'est pas	n'est ce pas
102	12,	qui ne soit	qui ne sait
103	25,	livres	lèvres
107	8,	La Superieur	le Superieur
109	23,	cherié	cherit
111	28,	poli	polie
112	5,	m'assieds	m'assis
113	16,	ressemble	ressemblent
117	27,	empeintes	empreintes
119	10,	moins	moines
121	12,	reversement	renversement
126	10,	ce qui nous	ce que nous
—	21,	Sarder	Sarcler
137	24,	c'étoit	s'étoit
138	15,	les moins	les mains
123	24,	moraquin	marroquin
124	16,	comrades	camarades
—	21,	Salenses	Salensis
126	27,	saint	sainte
—	16,	chercheroient	cherchoient
140	12,	indefiné	indefini

LES

LES PROTÉGÉS, &c.

DANS Le Vallais, au pied du grand St. Bernard, vivoit depuis long-tems un couple heureux l'un par l'autre. Contents des bienfaits de la simple nature, et du produit d'un petit terrain qu'ils cultivoient eux-mêmes, ils n'envioient rien au delà. Ignorés des grands, peu connus du vulgaire, ils avoient passé à peu près six lustres dans une pieuse tranquillité, sans avoir jamais connu d'autre passion que celle qu'eprouvent les cœurs tendres et sensibles. Orphelins dès leurs bas age, peu favorisés de la fortune, un amour pur les avoit uni, et rendu heureux dans leur jeunesse ; et quand cet amour fit place à la tendre amitié, leur bonheur s'accrut au lieu de diminuer. Bertram et Jaqueline (c'étoit ainsi qu'ils s'appelloient), n'avoient jamais desiré d'autre bien, que de voir naitre un fruit de leur chaste amour ; mais le ciel, qui les protégeoit en tout, ne les avoit pas favorisé en cela: ils s'y éteient depuis long-tems resignés, et arrivoient à la fin de leur carrière, rendant grâce du matin au soir à leur Créateur ; cultivant leur petit

territoir, et ne désirant plus rien au monde que de mourir le même jour. Un seul domestique les aidoit dans leurs travaux; André étoit son nom; il se disoit natif du Haut Vallais. Cet homme s'étoit offert à eux quelques années auparavant comme mendiant; et quoiqu'il parut atteint de l'idiotisme assez commun dans cette partie de la Suisse, Bertram le voyant malheureux et abandonné le prit à son service, et se le rendit utile et fidelle. André parloit peu, sembloit à peine comprendre ce qu'on lui disoit, mais faisoit par routine ce que ses maîtres lui avoient préscrit, et étoit aussi heureux que sa situation pouvoit le permettre: il alloit une fois la semaine à Sion, vendre le superflu de la petite matairie de Bertram, et y faire quelques emplettes nécéssaires. La divine Providence protégeoit d'une manière tres marquée ce reduit, où habitoient l'innocence et la vertu; car durant toutes les révolutions qui soulévèrent l'Europe à la fin du 18me siècle, et au commencement du 19me, le reduit de Bertram et de Jaqueline ne fut jamais troublé, et semble avoir echappé à l'œil vigilant de la rapine. Contents de leur sort, et mettant leur confiance en Dieu, ils étoient ignorés du monde entier, et ignoroient eux-mêmes ce qui se passoit autour d'eux. La paix, la moderation, la justice, et la charité, paroissoient s'être retirées dans cette retraite obscure, et en écarter de leur baguette magique toutes les passions infernales qui, helas! désolèrent trop longtems la plus grande partie du globe terrestre. Si

par hazard quelques murmures revolutionnaires parvenoient jusqu'à leur demeure; ils les écoutoient avec surprise, mais sans crainte pour eux-mêmes. Trop simples et innocents pour concevoir qu'il existat plus de vices que de vertus sur la terre, la pureté de leurs mœurs les enhardissoit, et leur ôtoit toute appréhension personnelle. Depuis plusieurs années, ils ne sortoient de leur enceinte qu'une fois l'an, pour aller rendre visite au père Bênoit, moine pieux, de l'ordre du Monastère Hospitalier, situé sur le sommet du grand St. Bernard, où il vivoit en solitaire. Ce père Bênoit les avoit jadis uni, et assisté en beaucoup d'occasions depuis leur mariage. Bertram et sa bien aimée ne l'oublièrent jamais; car la véritable vertu ne connoit pas l'ingratitude. Quant au pauvre André, le bouleversement de l'univers entier ne l'auroit pas emu, tant son apathie étoit grande: dans ses excursions de la vallée à Sion à peine étoit-il remarqué; dans cette ville ceux, à qui il avoit à faire, l'appeloient l'idiot du Vallais, et ne pensoient à lui que lorsqu'ils le voyoient. Oui et non, étoient ses monosyllables favoris, et c'étoit rare qu'il allat au delà. Vers le solstice d'été 17— Pierre (un des frères servants du Monastère Hospitalier) vint un soir à la vallée, et remit un billet à Bertram, contenant ces mots: "Le père Bênoit est au bord du tombeau, et desire voir son ancien ami, et lui confier un secret important." Bertram se hâta de prendre congé de sa chère épouse, et partit sur le champ; il arriva bientôt à la cellule

du vénérable Bênoit. Sois le bien-venu, mon ami, lui dit ce saint homme, en lui tendant les bras ; je touche à la fin de ma triste carrière; il ne me reste que peu de tems sur cette terre de misère ! Heureux Bertram, favori du ciel ! cent fois heureux ! O que ta vie solitaire t'a epargné de maux ! puisse ton ange gardien continuer à déployer ses aîles protectrices sur toi, et sur tout ce qui t'appartient ! Après cette courte bénédiction, il lui dit à voix basse : Mon vertueux ami, il ne me reste pas assez de voix pour te faire l'histoire de ma vie ; mais Pierre, qui, pendant plus de trente ans, fut toujours mon serviteur et fidelle ami, l'a écrite depuis que nous habitons ce monastère; il te la confiera après ma mort ; je l'en ai prié ; et dès que j'aurai rendu mon âme à celui de qui je la tiens, il doit aller où la Providence le guidera à la recherche d'un objet bien cher à nos cœurs : durant son absence (laquelle, helas ! sera peut-être de longue durée), je confie à ta foi et aux soins de Jaqueline deux depôts sacrés. O Dieu, protecteur de l'innocence et de la vertu, veille ô veille sur ces infortunés ! rends leur l'auteur de leurs...... En faisant cette pieuse invocation de grosses larmes coulèrent le long de sa barbe blanche, et les sanglots lui etouffèrent la voix. Dans ce moment Pierre entra, accompagné d'un garçon d'environ quinze à seize ans, et suivi d'une jeune vièrge du même âge: ils étoient l'un et l'autre vêtus de noir, et d'une beauté ravissante: Bertram en fut ebloui; une profonde mélancolie étoit em-

preinte sur leur visage; mais une douceur et resignation celeste y étoient encore plus marquées. Auguste et Antoinette, chers objets de ma tendresse et de tous mes vœux, approchez, venez recevoir mes derniers adieux, s'ecria le saint homme. Ces deux charmants objets fléchirent le génou près de la couche du vénérable vieillard, et levèrent vers lui des yeux baignés de douloureuses larmes: helas! ils alloient perdre leur protecteur, leur bienfaiteur, le seul ami qui leur restoit sur la terre! Après avoir imploré toutes le bénédictions du ciel, et prié en lui-même pour le salut de ces enfans cheris, le père Bênoit prit la main d'Antoinette, et la mettant dans celle de Bertram, lui parla ainsi: Protège cette vièrge dans ta retraite, O mon ami, que ta chère épouse lui serve de mère, mais que le silence soit sur vos lèvres. En lisant le manuscrit que Pierre doit te remettre, tu y verras l'importance du secret. Quant à Auguste, son frère, il doit accompagner Pierre dans ses voyages; Dieu, qui aime les cœurs purs, protégera son innocence, et le guidera dans sa pieuse recherche. Sèche tes pleurs, ma bien aimée, dit-il à Antoinette; tu reverras ce frère chéri; vaincs la foiblesse de ton séxe, et n'accrois pas, par de vains regrets, les angoisses que votre prochaine séparation lui font déja éprouver. Adieu, mes chers enfans, adieu; vous me retrouverez en Bertram et Pierre: ils vous seront affectionés et fidelles, et le ciel les en re-

compensera." En disant ces mots, le saint homme expira !

Bertram, à peine revenu de sa première surprise, ressentit vivement la perte de son respectable ami. Pierre força les jeunes protégés hors de la cellule du saint homme, et les laissant se livrer à leur juste douleur, revint trouver Bertram, qu'il trouva à genoux près du lit de la mort dans le plus profond abattement. Le superieur du monastère, ayant appris que le père Benoît avoit rendu le dernier soupir, entra, accompagné d'un jeune moine; et après une courte prière pour le repos de l'âme du défunt, selon l'usage des catholiques, il présenta une lettre au frère servant, et sortit, laissant le jeune moine pour prier et veiller auprès du mort jusqu'à l'heure où il devoit être enseveli. Pierre ouvrit la lettre, la lut avec quelques émotions; puis, donnant la main à son compagnon, ils sortirent ensemble. Ils marchèrent quelque tems en silence, et se dispoisoient à entrer dans un bosquet solitaire, lorsqu'ils en virent sortir le superieur, accompagné de trois personages en habit de pélerin, lesquels, en les voyant, y rentrèrent et disparurent. Pierre, au lieu de les suivre, retourna sur ses pas d'un air inquiet, et conduisit Bertram dans sa cellule. La physionomie de ce dernier exprimoit à la fois la curoisité, le doute, l'étonnement, et la mélancolie: son compagnon s'en aperçut, et lui dit, que les étrangers qu'ils avoient rencontrés étoient des personages mysterieux à tout le monastère, ex-

cepté au Supérieur, auquel ils rendoient depuis trois ans une visite annuelle; qu'ils restoient ordinairement trois jours, et que durant ce tems, non seulement tous les moines, mais les étrangers qui se trouvoient être au couvent, étoient obligés de limiter leur promenade dans l'enceinte; que la lettre, qu'il avoit reçue dans la cellule du père Bênoit, étoit un avis à ce sujet; qu'il craignoit que l'inadvertence qu'il avoit commise en marchant vers le bosquet, ne lui attirat les reproches du Supérieur, qui étoit un homme dur, rigide, et hautain. Ah! ajouta-t-il, quelle perte cruelle pour ce monastère fut celle de son prédécesseur! ici il baissa la tête et se tût. Puis, reprenant la parole, il dit: Ce qui me fâche le plus est que cela retardera notre départ; mais il faut s'y conformer; en attendant, allons voir nos protégés. Dès que Pierre eut laissé Auguste et sa sœur seuls, cette dernière se jéta dans le sein fraternel et y pleura en silence; cet aimable frère la serroit dans ses bras en soupirant douloureusement. Ces deux objets infortunés avoient l'un pour l'autre la plus vive tendresse; ils ne s'étoient jamais quittés; le même jour les avoit vu naître, et une seule âme sembloit les animer; leurs cœurs aimoient à s'épancher l'un vers l'autre; leurs plaisirs ne pouvoient être véritables qu'autant qu'ils devenoient mutuels. Helas! durant près de trois lustres cet amour fraternel fit leur plus grand délice, et fut sans interruption. A cet époque il plut au ciel d'éprouver leur constance, par un évènement d'autant plus cruel que la main

qui les avoit frappé, étoit entourée d'un nuage obscure : depuis ce jour fatal, l'incertitude, la crainte, et le mystère les accompagnoient sans cesse. Tant que le père Benoît vécut, une lueur d'espérance leur restoit : il pouvoit à ce qu'ils croyoient eclaircir les ténèbres dont ils se trouvoient entourés ; mais à présent que ce saint homme n'étoit plus (lequel, selon eux, étoit le seul dépositaire de leur secret), ils perdirent tout espoir, et se livrèrent à la plus profonde mélancolie. Ces paroles du moribond (en mettant Antoinette sous la protection de Bertram), "Quant à Auguste, son frère, il doit accompagner Pierre dans ses voyages, &c."—étoient autant de coups mortels au cœur de cette charmante fille ; l'idée de cette séparation la tuoit, et étoit d'autant plus cruelle qu'elle la renfermoit soigneusement dans son cœur ; et pour la première fois de sa vie, elle craignoit qu'Auguste ne partageat ses sentiments ; car l'amour fraternel a çà de different avec l'amour conjugal, qu'il ne veut pas de partage dans les peines ; c'est alors qu'il emprunte le mystère.

Mais sans qu'elle s'en douta, Auguste partageoit toutes les sensations du chaste cœur de sa bien aimée Antoinette ; et les efforts qu'il faisoit pour cacher les differentes émotions qui l'agitoient, lui coutoit beaucoup, et le rendoient silencieux et rêveur.—C'est dans cette situation de l'âme que Pierre et Bertram les trouvèrent. Pierre ne leur étoit pas étrang r, mais Bertram leur étoit inconnu. Auguste le regardoit avec curiosité et inquiétude, et Antoinette avec une

timidité craintive. Pierre leur fit part avec chagrin des ordres qu'il avoit reçu du superieur, et les pria de limiter leurs promenades au jardin du monastère; cette nouvelle ne leur parut pas rigoureuse, vue qu'elle retardoit leur separation. Ah! c'est dans ces situations de l'ame qu'on désireroit qu'un moment durat toujours! Cependant que l'attente d'un mal certain devient pénible! surtout, lorsque l'on sent que nuls efforts ne peuvent le parer: c'est dans cette inaction que le cœur saigne, et que ses angoisses augmentent en proportion de cette impuissance; quand on a à lutter contre le sort, ou à se débattre contre les dangers. L'activité anéantit les souleurs de l'âme; he! quel soulagement pour ceux à qui une trop grande sensibilité les rende toujours si cuisantes et douleureuses! Tandis que Pierre parloit à voix basse avec Auguste, Bertram entretenoit Antoinette de Jaqueline, de son joli réduit dans la vallée, et tachoit, en excitant son attention, de dissiper sa triste mélancolie; il y parvient en quelques sortes, et après un court souper chacun se retira dans sa propre cellule, pour y chercher du repos. L'innocente Antoinette tomba bientôt entre les bras du sommeil: mais il n'en fut pas de même d'Auguste; son agitation étoit extrême; il ne se coucha pas, et attendit que tout fut tranquille dans le monastère pour aller dans le jardin. La lune étoit dans son plein, le ciel sans nuages; les étoiles, qui ornoient alors la voute céléste, etincelоient d'une éclatante beauté; les hôtes des bois

reposoient dans leurs nids; le hibou seul, d'une ruine hors l'enceinte du couvent, faisoit de tems en tems entendre des sons lugubres; mais, en revanche, Philomèle, d'un autre coté, commencoit ses chants tendres et harmonieux. C'étoit dans cette saison où les gémeaux voyent à regret l'astre brillant du jour, prêt à quitter leur demeure celeste, pour illuminer celle du Cancer, et pour le retour duquel ils languissent comme une mère tendre languit pour celui d'un fils bien aimé après un an d'absence, dont chaque mois lui a paru un siècle: tout étoit calme et tranquille; les Zephyrs mêmes sembloient se reposer sur les lèvres parfumées du silence et de la solitude. Ce jardin étoit spacieux; de grandes allées de marroniers, terées au cordeau, joignoient leurs têtes altières, et formoient des promenades à l'abri de la pluie, et impénétrables aux rayons du soleil: en déhors de ces allées, on trouvoit quelques boulingrins; et des gazons, émaillés de diverses fleurs, disposés de manière à laisser un passage etroit, entre les uns et les autres, couvert d'un gravier fin et brillant. A l'entrée du jardin etoit une fontaine d'une eau limpide, qui tomboit dans un grand réservoir, où nageoient de jolis petits poissons, dont l'ecaille nuancée avoit l'eclat du diamant; et qui, à un certain signal venoient tous au bord de ce réservoir, prendre la nouriture qu'on leur offroit. A l'extrémité de ce lieu charmant on voyoit un bosquet solitaire, au fond duquel se trouvoit une grotte delicieuse, ornée d'une varieté infinie de coquillages,

et à chaque côté de laquelle étoit un bereau de roses et de jasmins, sous lesquels le gazon fleuri formoit un siège commode et paissible. Auguste, assis près de la fontaine dont le doux murmure charmoit ses sens, contemploit la voute céleste; il étoit dans un de ces extases où l'âme semble s'être dégagée de sa prison, et avoir pris son essor vers les cieux, pour conférer avec les anges. Un sentiment d'admiration, mêlé de révérence, le fit tomber à genoux; des larmes involontaires couloient de ses yeux; et les mains elevées vers l'astre de la nuit, il s'ecria, O Dieu, auteur de mon être, Créateur de tant de merveilles, toi qui connois tous les replis du cœur humain; tu sais combien le mien t'adore; tu sais qu'il n'est souillé d'aucun crime. Jéte, ô jéte, un œil de pitié sur un malheureux! guide le sur les traces de l'auteur de ses jours, et permets qu'un infortuné fils puisse verser le beaume de la consolation dans le cœur d'une mère adorée. ...Mais, où sont-ils? que font-ils? Pourquoi avoir abandonné des enfans si chéris, et qui les payoient si bien de retour? Comment se peut-il qu'un époux si tendre, qu'un père si idolatre de ses... Ici Auguste fut interrompu par une voix qui proféra ces mots: Qui ose ici se plaindre du sort, et se croire le plus malheureux des fils? sache qu'il en existe, au moins un, mille fois plus infortuné. Auguste se retourna non avec frayeur (car la véritable affliction la detruit), mais avec surprise, et vit un jeune pélerin à côté de lui, qui en le voyant de plus près, sembloit petrifié

d'étonnement; après quelques moments de silence, ce pélerin reprit la parole et dit. Ta figure et ta taille m'ont saisi d'abord; mais ton âge me rassure; j'ai vu jadis un portrait auquel tu ressemble; mais...non, continua-t-il, en se passant la main sur les yeux, ce n'est qu'une illusion.— Par ton accoutrement, je juge que tu as entrepris quelque pieuse mission, lui dit Auguste. Ne juge jamais par les apparences, repliqua vivement le pélerin. Ne sais tu pas que dans ce siècle l'hypocrisie a adopté la robe de la justice, et que souvent les loups courent le monde en habit de brebis? Le père Bênoit m'a quelque fois entretenu de ces choses là, repondit Auguste, non pour les adopter mais pour les éviter. Etranger! tu me semble trop jeune pour être familiarisé avec le vice. Mais comment es-tu entré dans ce jardin à cette heure-ci? Ne me fais pas de questions; repondit le pélerin; sache seulement que je ne suis pas ce que je te parois: mais quel est ce père qui cause tes plaintes et tes regrets? Par ton habillement je juge que tu fais ici ton noviciat? Tu viens de m'entredire toutes questions sur toi-même, lui repartit Auguste avec douceur. Pardonne moi si je répète tes propres paroles. Je ne suis pas non plus ce que je te parois. Les cloches du couvent sonnèrent; le père Bênoit devoit être enterré au flambeau; l'heure étoit arrivée; leurs sons lugubres frappèrent à coups redoublés sur le cœur d'Auguste; il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et pria ainsi: O Christ, reçois cette âme

pure dans ton sein ! O, mon ami, mon guide, mon protecteur, veille sur ton infortuné pupille ; intercède pour lui le Dieu de paix, et ... Que parles-tu d'un Dieu de paix ? s'écria le prétendu pélerin, jetant loin de lui son chapeau et sa robe, et se montrant au pieux jeune homme accoutré en guerrier. Les traits de ce nouvel Hector étoient agités de mouvements convulsifs ; ses yeux enflammés etinceloient ; et d'une ton frénétique il répéta, Que parles-tu d'un Dieu de paix ? Mars et Bellone sont mes divinités ; puis, saisissant d'une main le bras d'Auguste, il lui montra de l'autre un nuage qui dans ce moment paroissoit suspendu entre la lune et la cime de la montagne. Regarde, dit-il, de cette nue le plus brave des fils de Mars, à la tête de ses satellites, fondit sur les enfans de Saturne. Ce brave est mon père ; la gloire le précédoit ; les coups les plus terribles perdoient leur force en l'approchant ; le plomb meurtrier retrogradoit en sa présence ; c'étoit le favori de la victoire. Mais, ô destin perfide ! Neptune, son plus cruel ennemi, le prit et l'enchaina à un énorme rocher ! là, en vain il m'appelle ; là, il fait retentir les flots insensibles, du nom, du triste nom de son malheureux fils et d'une épouse chérie ! O avenir ! toi qui pour tant de mortels avances à pas de géant ; pourquoi me fais-tu languir ? Viens, viens ! Je ne puis plus contenir le desir de la vengeance. Neptune, cruel Neptune ! le bras vengeur d'un fils outragé, te précipitera, toi, et tes tritons, au fond des

abîmes, et je te percerai le cœur de ton propre trident! Ici les sanglots lui coupèrent la voix, et il tomba la face contre terre. Auguste, comme nous verrons par la suite, avoit été naguéres temoin d'une frénésie soudaine. Revenu de son premier étonnement, il vit bien que quelque malheur inoui avoit fait perdre la tête à cet infortuné. Il desiroit ardemment adoucir ses peines; mais quelle consolation plus efficace pouvoit il offrir que celle de la vraie réligion; et par les discours du jeune guerrier, il doutoit qu'il fut chrétien. Cependant il lui offrit la main pour l'aider à se relever; mais sans paroitre le remarquer, ce maniaque, avec une promptitude plus qu'humaine, se trouva debout devant lui dans toute la beauté d'un des plus vaillans héros d'Homer. Auguste en resta émerveillé: jamais contraste ne fut plus frappant que celui qui éxistoit entre ces deux infortunés; environ du même âge, l'un sembloit déstiné à devenir le fléau du monde, et l'autre a y répandre la paix. Enfin, le jeune guerrier, se tournant vers le Sud, éclata ainsi: O Mars! ne feras-tu nuls efforts pour delivrer le plus digne de tes fils? Ce fils qui, plus vite que l'aigle, plus courageux que le lion, paroissoit en un moment comme un éclair dans les pays les plus eloignés; et qui, maintenant... puis s'approchant d'Auguste, il lui demanda d'une voix à demi étouffée, La trompette de la renommée n'a-t-elle jamais retentit dans ce monastère? Helas! repliqua le pieux jeune

homme, loin du tumulte et des armes, je naquis et fut élevé dans la plus obscure retraite; mais j'ai été éduqué et instruit par un homme qui jadis véeut dans le monde, et dont les connoisances étoient aussi étendues, que sa piété et ses vertus étoient dignes de louanges. Dans le cours de mes études, il m'a souvent entretenu du Paganisme, non pour me le faire aimer, mais pour me mieux prouver les vérités éclatantes de la réligion, et graver dans mon cœur les principes du Christianisme; il m'a appris que Dieu seul fait les conquerants, et les fait servir à ses désseins; mais qu'il leur marque leurs limites, et leur dit, jusque là tu iras, et non au delà; il me repetoit aussi très souvent, que ni la prudence, ni la sagesse, ni les conseils, ni même la valeur, ne peuvent tenir contre la volonté du Seigneur; et que les prières dans les battailles étoient plus nécéssaires que les armes. Ha! jeune homme, continua Auguste, en prenant la main du maniaque, avec affection, fais-toi Chrétien, et tu gouteras le beaume salutaire de la consolation divine. La frénésie du jeune guerrier paroissoit s'être calmée durant ce discours, et il répéta, avec étonnement, Me faire Chrétien! Jeune homme, tu es dans l'erreur; je suis né Chrétien aussi bien que toi. Auguste, transporté de joie, voulut profiter du calme qui sembloit avoir reprit possession des sens de l'intéréssant étranger, et le prenant dans ses bras, lui dit, avec enthousiasme, O, mon ami, nous sommes donc frères en Jesus Christ; appellons la résigna-

tion à notre secours et d'une foi sincère invoquons à genoux l'auteur de tout bien; supplions-le avec humilité de nous accorder la patience, et cette paix de l'âme qui......... Aux noms d'humilité, de paix, et de patience, la frénésie du jeune homme se ralluma; et se debarassant des bras d'Auguste, il eclata de nouveau. Commande aux vents et aux orages, se récria-t-il avec fureur; ordonne aux torrents de s'arrêter, aux montagnes de s'aplanir, et aux rochers de s'emouvoir; non, non, continua-t-il, en se frappant la poitrine: la mort seule peut calmer la tempête qui régne là avec furie. La cloche du monastère sonna minuit; le jeune guerrier reprit son habit de pélerin, fit promettre à Auguste de se retrouver au jardin la soirée prochaine; et le priant de ne le pas suivre, il courut avec la vitesse du faon vers la grotte, et disparut.

Auguste retourna à sa cellule, où il chercha en vain du repos; l'aventure du jardin lui roula dans l'esprit, et en eloigna pour quelque tems la pensée de ses propre infortunes. S'oublier soi-même pour s'occuper des malheurs d'autrui n'est pas très commun dans le monde; mais cet aimable garçon ne connoissoit ce monde que par théorie, et il avoit été élevé par un sage et véritable Chrétien. Il attendit avec impatience le levé du soleil. Antoinette lui avoit promis de se rendre dans la grotte avant six heures; il désiroit consulter cette sœur chérie sur les moyens de rendre l'esprit de son nouvel ami plus tranquille. Cette heure

tant desirée arriva. Auguste courut vers le bosquet solitaire, où il trouva la chère compagne de son enfance qui l'attendoit, belle comme l'étoile du matin. Elle écouta avec la plus grande attention, et l'intéret le plus vif, tout ce que son frère lui raconta touchant son extraordinaire rencontre la nuit précédente, et comme on peut imaginer, désira ardemment voir cet intéressant étranger. Il fut agreé entr'eux qu'elle se cacheroit sous un des berceaux de roses, d'où Auguste devoit s'arranger de manière qu'elle put voir et entendre ce qui ce passeroit entre lui et le jeune guerrier; du reste, il laissa à la prudence et discretion de cette aimable fille le soin d'agir selon que les circonstances le demanderoient. Antoinette promit de ne se découvrir qu'autant qu'elle le croiroit utile à la tranquillité du jeune héros. En attendant, ils allèrent au refectoire du monastère, où ils trouvèrent leurs nouveaux protécteurs, qui les attendoient pour déjeuner. Après ce frugal repas, Pierre et Bertram s'entretinrent de differentes affaires : ce dernier fit quelques questions sur les trois pélerins qu'il avoit rencontré la veille, et demanda si le père Bênoit les avoit connus? Je vous ai dejà dit, lui repliqua Pierre, que ce sont des personages mysterieux à tous ici, excepté au superieur. Cependant le vénérable ami que nous venons de perdre découvrit plusieurs circonstances à leur sujet, dont il me fit part. J'ai remarqué moi-même différentes choses, lesquelles je puis vous communiquer. Vous devez avoir ob-

servé qu'une de ces trois personnes est une femme; c'est la mère du plus jeune de pélerins; elle est encore à la fleur de son âge et très belle. Elle a beaucoup de piété, et selon les apparences ne manque pas de vertu; sa tendresse pour son fils est excessive; celui qui les accompagne est précépteur du jeune homme, c'est un écclesiastique; mais ces principes n'étoient nullement approuvés du père Bênoit, qui eut une fois par hazard une conversation avec lui. Ce saint homme me le réprésenta comme étant extrêmement pédantique, et un des philosophes modèrnes, dont il sera question dans le manuscrit que je vous remetterai. Il paroit que le fils de la belle pélerine est attaqué depuis à peu près trois ans d'une maladie périodique, et que rien ne peut le tranquilliser que de l'amener ici; ses accès de frénésie durent généralement trois jours; cependant il a quelques intervalles de raison, mais elles sont de courtes durées. Cet infortuné ne prend ni repos, ni presque aucune nourriture durant son séjour dans ce monastère. Il passe les nuits à parcourir le Mont St. Bernard, à escalader les endroits les plus inaccessibles, et à se battre contre tous les rochers qu'il rencontre, ou qu'il croit rencontrer. Pendant que ce pauvre maniaque est ainsi occupé, sa mère vit en retraite, et ne cesse d'implorer le ciel en sa faveur. Ils s'en retourneront dans deux jours; mais où ils vont, d'où ils viennent, et ce qu'ils sont, est un secrèt impénétrable jusqu'à présent. Pierre ajouta que le prédécésseur du supe-

rieur actuel s'étoit refusé à recevoir ces étrangers, et que cet excellent homme (au grand regrèt du père Bênoit) avoit disparu du couvent sans qu'on eut jamais pu découvrir ce qu'il étoit devenu. Pauvre père Jules! dit Pierre en soupirant: quelle perte pour nous! Auguste et Antoinette n'avoient pas perdu un mot de ce discours, mais ils n'en firent pas semblant. La lecture et la promenade furent leurs occupations durant le reste de la journée. Pierre, avant d'aller vaquer aux préparations de son voyage, remit un livre à Bertram, en lui disant: Tandis que vous êtes détenu ici, je vous conseille de lire ce volume; c'est l'histoire fidelle de ce qui s'est passé en Europe depuis quelques années; et dont, dans la retraite où vous avez toujours vêcu, vous n'avez entendu parler que très imparfaitement. Lisez-le avec attention, car ce vous sera utile à l'intelligence du manuscrit, lequel vous ne devez lire que lorsque vous serez de retour à la vallée. Quand tout sera tranquille dans le monastère, j'irai vous trouver dans votre cellule, et je vous expliquerai plusieurs choses qu'il est nécêssaire que vous sachiez. Bertram, qui aimoit à s'instruire, suivit cet avis avec plaisir, et se retira.

Auguste et Antoinette comptoient les heures, et trouvèrent la journée bien longue. Ils furent dans le bosquet, et y cherchèrent assez long-tems l'endroit par où le maniaque avoit disparu: à la fin ils virent, parmi quelques broussailles derrière la grotte, des pierres entassées les unes sur les

autres. Ils ne doutèrent nullement que ce ne fut une échelle de sa façon, et n'eurent garde d'y rien déranger. Enfin dix heures sonnèrent; Pierre et Bertram étoient très affairés dans le cellule du dernier, et les jeunes protégés sortirent sans être remarqués. Antoinette, après avoir fait quelque changement à sa toilette, fut bientôt sous le bérceau de roses, et Auguste se promena, en attendant l'arrivé du jeune héros, lequel ne tarda pas à paroitre. Il avoit l'air sombre et pensif; sa demarche étoit grave et composée. Auguste l'aborda avec empressement; il le réçut avec émotion, mais en silence; il paroissoit préoccupé de quelque grand dessein. Puis, se tournant avec une tranquillité affectée vers son compagnon, il s'informa de son nom. Auguste; repondit celui-ci, en lui prenant la main; et puis-je, pélerin, te faire la même demande? Ne m'appelle plus pélerin, lui repartit brusquement le frénétique, en se debarrassant de son accoutrement, ce nom m'est odieux; nomme-moi Alexandre; j'ai adopté ce nom dans mes voyages. Auguste observa qu'il avoit l'air abattu, et hazarda de lui demander s'il avoit prit quelque repos depuis qu'il ne l'avoit vu? Je ne suis pas né pour le repos, repondit ce nouvel Alexandre, avec dédain; puis s'asseyant sur le gazon, il feignit d'y tracer quelques lignes géometriques, et soliloqua ainsi: Oui, je partirai incéssamment; j'irai soulever toutes les puissances du monde entier. Bellone et la Discorde seront mes maîtresses favorites. Puis se

relevant precipitamment, son visage se ranima, ses yeux étincelèrent ; et prenant une attitude tout-à-fait héroique, il s'ecria d'un ton menaçant et orgueilleux, "Quand tout l'univers me sera "soumis, quand ma vengeance sera assouvie, "quand tous les rois seront mes tributaires, quand "Neptune sera à son tour enchainé, quand......" Ici la respiration lui manqua ; son extrême agitation lui coupa la parole ; ses membres tremblèrent. Auguste s'approcha pour tâcher de le calmer ; car il vit bien que sa frénésie étoit à son comble, et que l'ambition démésurée qui le dévoroit ne faisoit qu'augmenter sa folie. Alexandre, cher Alexandre ! s'ecria cet aimable garçon, en lui tendant les bras ; mais ce maniaque le regardant d'un air hautain, lui dit avec un sourir forcé : Alors, mon cher Auguste, quand tout sera sous ma puissance, peut-être alors prendrai-je du repos, et invoquerai-je cette déesse de la paix que tu...... Antoinette, vêtue d'une robe blanche, ses cheveux blonds flottant à grosse boucles sur ses épaules, couverte d'un voile transparant à demi retroussé, qui retomboit en arrière négligemment, mais avec grace, et un crucifix à la main, qu'elle pressoit avec ferveur contre son sein, se présenta devant ce frénétique, dans tout l'eclat de sa beauté céleste. Comme un aërostat qui se seroit élevé avec rapidité vers les nues, et qui, prêt d'y atteindre, seroit percé par quelque accident imprévu, l'air enflammable s'echappe, le balon s'affaisse, et l'orgueilleuse fabrique redescend plus vite qu'elle

[redacted]

n'étoit montrée : ainsi fut le jeune héros en voyant cet objet charmant. D'abord il jéta son casque loin de lui, découvrant aux yeux émerveillés de cette jeune vièrge, une tête digne du pinceau d'Apelles ; puis, fléchissant un génou en terre et étendant les bras vers elle, il profera ces paroles : O Déese ! toi, dont j'ai si souvent profané le nom ; toi, contre laquelle j'ai même blasphèmé, pardonne un insensé, et permets que j'adore ta merveilleuse beauté. Antoinette, avec un maintien modeste, mais d'un ton ferme, lui dit, Jeune homme, relève-toi ; je ne suis qu'une mortelle. Sache qu'il n'y a qu'une Divinité ; ton Créateur et le mien ; soit que tu lèves les yeux vers le ciel, soit que tu jétes tes regards sur la terre, tout ce qui s'offre à ta vue est son ouvrage : quand il créa l'homme, il lui donna une âme faite à son image ; n'abuse pas d'un don si précieux, et implore l'intercéssion de celui qu'il envoya ici-bas pour être notre guide, notre soutien, notre consolation ! et elle montra au héros étonné le crucifix. Toi mortelle ! s'ecria-t-il avec transport en se relevant ; non, tant d'attraits n'appartiennent pas à la terre, et il resta extasié d'admiration. La jeune vierge lui parla ainsi : La beauté mondaine est une fleure que le soleil désséche, une vapeur que le vent emporte ; mais la beauté de la foi et de la réligion est eternelle. Tout périt dans ce monde ; nous mourons tous, et nous allons sans césse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. Mais notre âme n'est pas

comme peut-être tu l'imagines, un vapeur, un souffle, un air délié, un feu subtil, qui s'éteint avec notre vie, mais une essence divine, dont Dieu nous demandera compte. Et qui te porte à me croire un infidelle, lui demanda Alexandre, d'une voix tremblante? Antoinette le voyant calme, ne voulut pas lui faire sentir trop soudainement sur quoi son opinion s'étoit fondée; elle craignoit aussi de l'irriter, et qu'il ne reprit son essor vers l'Olimpe. Ainsi sans repondre à sa question, elle l'invita à s'asseoir avec son cher Auguste, sur un des bancs de verdure. Au nom d'Auguste le héros, que l'avoit tout-à-fait oublié en écoutant sa sœur, se tourna brusquement vers lui. Il pâlit, ses sourcils se froncèrent, ses lèvres tremblèrent, sa poitrine s'oppressa. Les jeunes protégés tressaillirent, croyant qu'il alloit remonter vers l'empyrée; mais ils se trompoient. Les sensations les plus opposées avoient coutûme de se succeder dans l'âme de ce jeune homme, avec la rapidité de l'éclair, et loin de monter, il descendoit à pas de géant vers les regions infernales, où la jalousie, l'envie, et les soupçons s'emparèrent de lui. Il regarda Auguste d'un air farouche, et lui demanda, tremblant de rage, qui étoit cette jeune fille? Ce pieux jeune homme saisi de crainte de l'état où il voyoit cet insensé, resta interdit. Mais Antoinette, espérant calmer son agitation soudaine, lui parla ainsi: Auguste est mon frère; le même jour nous vit naître; nous ne nous sommes jamais quittés, ajouta-t-elle en

soupirant; nous avons été instruits par le même maître, et nous nous aimons chèrement. Ses paroles proferées du son de voix le plus enchanteur et le plus touchant, remirent le calme dans l'âme d'Alexandre, et il consentit à s'asseoir. Les protégés lui firent quelques questions sur ses occupations journalières. Il leur dit que sa mère et l'abbé Clinquant étoient ses seul compagnons dans ses visites au monastère; que la première passoit les trois jours qu'ils y restoient en retraite, ou en conférence avec le superieur, qui étoit un de leurs amis; que l'autre étoit son précepteur, et qu'ils passoient la plupart du jour à étudier ensemble; que c'étoit un homme d'une grande érudition, et qu'il avoit reçu de lui non seulement une education classique, mais plusieurs autres connoisances utiles à former un grand homme, et à en faire un héros, un conquerant, et .... Antoinette, qui craignoit toujours une rechute héroique, l'interrompit, et lui demanda si l'abbé Clinquant étoit Catholique? Sans doute, reprit-il; mais il me répéte souvent qu'il eut l'avantage de naître dans une ville qui avoit donné existance à la déese de la raison, et qu'elle y regnoit depuis quelques années. Et de quel avantage peut être celle déese au Christianisme? demanda Auguste. D'aucun dans un couvent, repondit le guerrier, mais dans le monde la réligion doit naturellement subir quelque changement, selon les circonstances, l'état, et la profession de celui qui l'adopte. Ah! dit Antoinette,

avec surprise, cette raison regnante fait du Christianisme, un autre Janus; elle lui donne deux visages! Cette remarque d'une jeune fille, qui paroissoit avoir toujours vécu loin du monde, étonna Alexandre. Auguste s'en aperçut, et lui dit: Le père Bênoit, le meilleur et le plus éclairé des hommes, en nous faisant aimer la vie solitaire, nous instruisit cependant dans la possibilité que nous pourions peut-être un jour vivre dans le monde, et ma chère Antoinette a reçu les mêmes soins et les mêmes instructions que moi. Au nom d'Antoinette, Alexandre se troubla, et la regarda plus attentivement; mais se remettant bientôt, il fit quelques questions au pieux jeune homme sur les principes réligieux de ce père Bênoit, et ce qu'il pensoit des grands hommes, des héros, et des conquerants? Quant à la réligion, repliqua Auguste, il nous disoit qu'on l'énerve quand on y apporte aucun changement; que comme il n'y a qu'un Dieu, il ne devroit y avoir qu'une seule foi, sur la terre; que la perversité des hommes, la negligence des chefs de l'église, et souvent le despotisme des princes, étoient les causes principales du regne de la raison, que ce saint homme appelloit celui de l'hérésie. Le jeune héros parut surpris; mais Auguste feignit ne s'en pas apercevoir, et continua ainsi: Ce pieux solitaire nous disoit que le Christianisme dans toute sa pureté et vérité, étoit seul capable de maintenir les peuples, que sans cela ils devenoient factieux, rebelles, et opiniâtres; et

que dans un état, quand on leur permettoit de se rendre maître de la religion on ne leur laissoit plus rien à ménager; que l'irreligieux avoit quelque chose d'inquiet qui trop souvent s'echappoit, et le portoit au mal. Mais de quelle utilité pouvoient être ces préceptes à un jeune homme qui selon les apparences n'est pas né pour regner? lui dit Alexandre. Notre aimable instructeur (repartit Auguste) avoit sans doute des raisons lesquelles ne nous sont pas encore révélées, et nous ignorons ce que la Providence nous réserve. Quant au grands de la terre, continua-t-il, le père Bênoit nous a appris que tous les hommes sont egaux devant Dieu, mais qu'ici bas, ce ne fut jamais le dessein du Créateur, qu'ils le fussent; que le projet de les rendre ainsi ne seroit jamais qu'un songe séditieux, une chimère impie et sacrilege, qui porteroit toujours au crime de lese majesté. Ha! il avoit raison en cela, dit Alexandre. Il avoit raison en tout, dit Antoinette. Auguste poursuivit son discours: Ce vénérable ami nous répétoit souvent que celui qui gouverne, soit dans un état, soit dans une communauté, soit dans sa famille particulière, devoit être le plus pieux de tout ceux qui l'entouroient; que l'irreligion d'un chef étoit la ruine de plusieurs générations. Fort bien, dit le jeune guerrier avec impatience, mais que disoit il des conquerants? Que la plupart des grands hommes, repliqua Auguste, ne semblent vivre que pour laisser une renommée sur

terre après eux, mais que cette renommée diminue avec le tems, car d'autres viennent qui la réduisent en parallele, et auxquels bien souvent les hauts faits de leurs prédécesseurs sont attribués. Ah ! dit Antoinette, en levant les yeux au ciel, la renommée du Christ est la seule qui n'aura point de parallele, et qui ne sera jamais transmise, changée, ni oubliée. Mais, dit vivement Alexandre, ce moine, ne savoit-il pas que les héros sont l'ornement de l'univers entier, et que sans eux le monde ne seroit rien ? Il m'a souvent entretenu de ces fleaux du genre humain, repondit Auguste; nous avons lu ensemble leurs vies et leurs exploits, mais dans tout ce que l'histoire nous a transmise de leurs conquètes et de leur valeur, peu sont dignes d'admiration, et prèsque tous furent victimes de l'ambition. Le héros sanguinaire, nous disoit cet excellent homme, qui pour s'aggrandir, et pour se faire une renommée foule aux pieds, toutes les loix divines et humaines, ressemble à une rivière malfaisante qui se débordant, porte la désolation dans les villes et les campagnes voisines, ruine le citoyen et le laboureur ; mais au contraire le vrai héros, celui qui chercheroit ardemment la vraie gloire, et suivroit les preceptes du Christ, seroit comme un fleuve majestueux, et bienfaisant, qui porteroit paisiblement dans les villes, l'abondance qu'il auroit repandue dans les compagnes, en les arrosant. Mais un tel homme existera-t-il jamais? demanda Alexandre. Pas à moins (repondit

Antoinette) qu'a l'exemple de cet unique, et véritable héros (et elle lui montra le crucifix) il ne foule aux pieds toutes les passions humaines, ne resiste aux tentations, et ne mette toute sa confiance en Dieu. Mais, observa le classique guerrier, l'abbé Clinquant m'a souvent dit que pérfection étoit une divinité, qui peut-être habitoit l'empyrée, mais qu'elle n'étoit jamais descendue ici bas. Elle y descendit une fois, dit la jeune vierge d'un air grave. Notre incomparable précepteur, reprit Auguste, nous a appris que nul homme n'étoit parfait devant le Seigneur, mais que le héros qui feroit sur la terre tout le bien qu'il lui seroit possible, et qui metteroit à profit les dons qu'il auroit reçus du ciel en naissant, seroit protégé d'une façon particulière par les très haut, et recompensé même en cette vie. Car quel plus grand bonheur y a-t-il, que de faire des heureux, et de contempler leur félicité? mais sans la vraie réligion point de vrai bonheur; et l'example seul de celui qui gouverne les autres hommes, peut ramener l'infidelle à la foi, et l'incredule à la croyance du Christianisme. Mais, cher Auguste, dit Alexandre (à qui cette manière de raisonner étoit tout-à-fait nouvelle), le héros que ton précépteur t'a depeint me semble un être imaginaire: supposons cependant qu'un tel phénix existat jamais; sa vie se passeroit à combattre contre les opinions reçus, et dans de continuelles privations; et après s'être rendu l'esclave du genre

humain, il arriveroit à la fin de sa carrière sans avoir joui des privilèges que lui donne son rang : de plus continua-t-il que feroit ce paisible, et parfait héros, si quelques sujets rebelles lui résistoient? que deviendroient alors son humanité et sa douceur? Le héros qui se donne à tout le monde, repliqua Auguste, semblable à une rivière, ne s'éléve et ne s'enfle, que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui la porte à continuer son tranquille cours. Ainsi étant guidé par la justice, le vrai héro saura punir et recompenser en tems et lieux. Selon l'avis du vénérable ami que nous regrettons, et regretterons sans cesse; celui qui gouverne doit plus qu'un autre acquerir la plus difficile des sciences; celle de se connoitre lui-même : il doit surtout regner par la réligion, et se faire redouter de ses ennemis plus par ses vertus que par les armes. Alors, dit Antoinette avec enthousiasme, semblable à ces hautes montagnes dont la cime au dessus des nues, et des tempêtes trouve la sérénité dans sa hauteur et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne; de même le trône du héros vraiment Chrétien, sera affermi, et brillant de gloire, rien ne pourrá l'ebranler il sera invincible.

L'aurore commencoit à poindre; une voix lamentable se fit entendre; c'étoit le scris de la détresse; c'étoit les angoises inquiétes d'un cœur maternel. Mon fils! mon cher fils! où es-tu? que fais-tu? Ma mère! ma tendre mère! s'ecria Alexandre, avec l'accent du désespoir: mes

amis, au revoir : et il disparut comme l'éclair. Hors de l'enceinte des sanglots causés par une joie soudaine et excessive se firent entendre ; puis tout fut enseveli dans le silence. Auguste et Antoinette retournerent à leur cellule, où ils prirent quelque repos jusqu'a l'heure du dejeuner. Au réfectoire ils trouvèrent leurs nouveaux protecteurs, lesquels les reçurent avec la plus vive affection. Ce jour là se passa comme le précédent ; mais le soir en se séparant Pierre pria Auguste de le joindre dans sa cellule, vers les dix heures, pour consulter ensemble sur les préparations de leur voyage prochain : et Bertram annonça à son aimable sœur que c'étoit la dernière nuit qu'elle passeroit au monastère. Les jeunes protégés se retirerent tristement. Dès qu'ils furent seuls, Antoinette fondit en larmes. Auguste, mon bien aimé Auguste, s'ecria-t-elle (en se jetant dans ses bras), que cette séparation est pénible à mon cœur. Chère amie de mòn enfance, objet de ma plus vive tendresse, lui dit ce charmant jeune homme, crois-tu qu'elle le soit moins au mien ? Mais rassure toi, cette cruelle et indispensable absence ne peut être longue ; bientôt je te joindrai à la vallée pour ne nous plus séparer. Helas ! il faut bien cèder à la necessité, dit Antoinette, en levant les yeux au ciel comme pour l'implorer de veiller sur ce frère cheri. Leurs esprits se calmerent : la conversation tomba sur Alexandre ; la jeune vierge se ressouvint de ces paroles, lorsqu'il les quitta si

precipitament, Mes amis au revoir. Il re viendra ce soir dit elle. Je l'espère, repondit son frère, car ce jeune guerrier m'interesse. Ah! qu'il seroit aimable s'il étoit meilleur Chrétien, repliqua Antoinette en soupirant; O pourquoi le père Bênoit ne fut-il pas son guide? Dix heures sonnerent; c'étoit l'heure du héros. Pierre dans sa céllule attendoit son protégé: Auguste s'en ressouvint; Il ne me retiendra pas long-tems, dit-il; ma bien aimée, veux-tu guetter à l'entrée du jardin? et si ce jeune guerrier y arrivoit avant moi, parle lui et prie le de m'attendre pour recevoir mes adieux. Antoinette accepta la proposition. L'innocence et la pureté du cœur de ces jeunes gens ne leur laissèrent entrevoir aucune imprudence ni danger en se livrant ainsi à un inconnu. On sait que le vice est plus prudent et prévoyant que la vertu. Cependant il faut avouer qu'alors ils ne couroient aucune risque avec Alexandre; si jeune, on est rarement perverti. Ce jeune homme étoit né avec toutes les qualités qui auroient pu en faire un vrai héros; mais l'abbé Clinquant n'étoit pas homme à les faire éclorre; au contraire, son Paganisme tendoit à les étouffer. Enfin le frère et la sœur se séparèrent; l'un fut trouver Pierre, et l'autre se rendit au jardin. Le guerrier y étoit déjà, il paroissoit rêveur et mélancolique; cependant l'impatience et l'inquiétude étoient peintes sur son visage, il aperçut bientôt Antoinette et l'aborda en tremblant. Charmante fille, lui dit-il, en lui

tendant la main d'un air timide, où est ton aimable frère? après avoir répondu à cette question, elle alloit se retirer; mais il jéta sur elle des yeux si suppliants et si expressifs que (le voyant calme et tranquille) elle consentit à se promener avec lui jusqu'à l'arrivée d'Auguste. Chère Antoinette, dit-il avec emotion, je viens aussi vous faire mes adieux; demain nous quittons ce monastère, et mon cœur est oppressé. Sa jeune compagne, pour tâcher de dissiper le noir chagrin qui paroissoit s'être emparé de ses esprits, lui demanda pourquoi il les avoit quitté si précipitamment la veille? N'entendis-tu pas les cris inquiets d'une mère adorée? repondit Alexandre avec véhémence. A-tu jamais sentis le sublime sentiment de l'amour filial? La jeune vièrge pâlit; des pleurs cuisantes coulèrent de ses yeux; le héros s'en aperçut et tombant à genoux s'ecria: Pardonne, beauté céleste; j'ai affligé ton cœur; je devois me douter. Antoinette le releva, lui disant, avec une douceur angélique: Celui qui souffre se croit toujours le plus malheureux des hommes et croit souffrir seul: puis changeant de sujet elle s'informa si sa mère savoit qu'il vint au jardin? Non, repondit Alexandre; car lorsqu'elle n'est pas en retraite le superieur est sans cesse avec elle; et il m'en a interdit l'entrée, et sans les plaintes amères d'Auguste, que j'entendis hors de l'enceinte, peut-être n'aurois-je jamais escaladé ces murs; he! quelle perte c'eut été pour moi! il se tût: après quelque moments

de silence il reprit ainsi la parole : Peut-être aussi eut ce été un bonheur, car je le sens fille charmante toi, et ton aimable frère, ne me sortiront jamais de l'esprit. Dès que je vous vis, je me sentis entrainer vers vous par un penchant involontaire. O qu'il en coutera cher à mon triste cœur ! Mais ne nous retrouverons nous jamais ? Fille adorable où vas tu durant l'absence de ton frère ? Helas ! repondit Antoinette, toute espèce de communication sur ce qui nous regarde, nous est interdite à présent ; mais je puis te dire sans indiscrétion, que je vais attendre le retour de ce frère chéri dans une profonde solitude, d'où lui seul pourra me retirer ou m'y fixer à jamais. Auguste se fit entendre ; Alexandre le reçut avec empressement ; ils s'assirent tous trois sur un banc de gazon. Cher Auguste, dit le jeune guerrier, en lui pressant la main avec une vive affection, nous reverrons nous jamais ? demain nous devons quitter ce monastère aussi sécrètement que de coutûme ; vous l'abandonnez aussi, mes chers amis, mais n'y reviendrez vous plus ? Quant à moi, avant que le soleil ait achevé son cours annuel, je revisiterai ces tristes montagnes ; O quel souvenir cher et cruel elles retracent à mon esprit ! Cher Auguste, puissent tes maux ne jamais égaler ceux de ton malheureux ami ! mais qu'il me sera douloureux de revoir ces bosquets délicieux, sans y retrouver les deux premiers objets qui m'ayent jamais inspiré des sentimens que je croyois etrangers à mon cœur. La premiere fois que je

te vis, O aimable jeune homme tu fit naitre en moi le besoin de l'amitié, mais lorsque ton adorable sœur s'offrit à mes yeux eblouis, je ne sais quel changement s'oppéra dans mon âme, mais, je sens que jamais une autre beauté ne possèdera mon cœur. Ne rougis pas chère et charmante Antoinette, l'azùr des cieux n'est pas plus pur, que ne le sont les sentimens que tu m'inspires ; te voir, et t'entendre sans cesse, feroient le bonheur de ma vie. Crois moi, aimable fille, quand je jure à tes pieds que, le respect que tes vertus et ta pieté m'ont inspirés, ne m'auroit jamais permis de te faire cet aveu qu'en présence de ton vertueux frère. Et dois-je vous dire un eternel adieu ?

Cher ami, dit Auguste, ne t'afflige pas, car si tu dois revenir dans ces lieux, il ne seroit pas impossible, que nous nous y revissions. Promets le moi, dit Alexandre avec solicitude. Si j'existe alors, tu peux compter sur ma promesse, lui repondit le pieux jeune homme. Et toi, fille incomparable, ajouta Alexandre (en s'addressant à Antoinette) ne me promets tu rien ? n'accompagnera tu pas ton heureux frère Oui heureux, cent fois heureux ! celui qui peut te voir et t'entendre à tous moments. O si j'avois le même bonheur ! ta presence seroit un soulagement à tous mes maux, un baume qui les adouciroit ; le son de ta voix enchanteresse, charmeroit mes sens, et calmeroit mes esprits, helas ! trop justement irrités. Et pourquoi, lui demanda Antoinette, ne pas chercher cette paix de l'âme et ce bonheur que tu sembles

tant desirer dans la religion pure et sans mélange? Cette mère que tu révère, ne s'en entretient-elle jamais avec toi? Cette mère est un ange qui ne peut être comparée qu'avec toi fille céleste, lui repartit le guerrier, vos principes se ressemblent; mais le soin de mon education fut confié à des êtres qui pensent differemment qu'elle, et son autorité sur moi, à cet egard, fut toujours limitée. L'abbé Clinquant lui répete sans cesse, qu'une education mâle, dégagée de tout préjugé religeux, est la seule qui me convienne: il me préche souvent d'armer mon cœur contre cette foiblesse feminine qui s'attendrit sur toutes les misères humaines, lesquelles ont toujours existé, et que personne ne pourra jamais remédier. Il me dit aussi, que je dois avoir l'esprit fort, ct suivre l'example de certains philosophes modernes qui peuvent voir sans émotion, les spectacles les plus atroces, et les executions les plus cruelles, sans s'attendrir. Si quelque fois par un impulsion (dont je ne me sens pas toujours le maitre) je m'avise d'assister, ou de plaindre quelques malheureux, il me reprimande, et d'un ton nargueur s'ecrie: voila le heros qui doit venger celui qui sembloit être né pour entrainer la fortune dans ses désseins et forcer les destinées! Cet homme croit donc que la grandeur d'ame affoiblit la bonté du cœur? dit Auguste, en interrompant soudainement ce jeune guerrier; ah! au contraire elle l'aide à se communiquer davantage. Mon ami, notre cher précépteur nous préchoit une morale bien opposée; il nous disoit, que la grandeur d'ame étoit

comme une fontaine publique, qu'on éléve pour se mieux repandre: et qu'un vrai héros ne se haussoit pas, pour paroitre grand, ni ne s'abaissoit pour etre civile, et obligeant; qu'il se trouvoit tout naturellement ce qu'il devoit être envers tous les hommes. D'un autre coté reprit Alexandre, le superieur (qui tacitement approuve l'abbé Clinquant) quelquefois pour plaire à ma mère lit Telemaque avec moi; mais les passages dans ce beau livre, où ma mère désireroit que je m'arrêtasse, et où je voudrois moi même m'arrêter, sont ceux qu'il passe le plus vite, sans me permettre la moindre réflection, mais en récompense quand nous en sommes où Mentor dit à son pupille qu'il reverra un jour Itaque et qu'il vengera Pénélope, alors il s'arrête, et à ma grande satisfaction, me fait voir, et sentir qu'il est du devoir, d'un fils de venger les outrages faits aux auteurs de ses jours, et ne les laver que dans le......... Arrêtez, cher Alexandre interrompit Antoinette, je déteste la vengeance. O prends pour exemple celui qui mourut pour nous! pardonne à tes ennemis, prie pour eux, et rentre en toi même. Ce superieur est un faux chrétien dit Auguste, quelle difference entre lui et le père Bênoit! Je ne crois pas que ma respectable mère l'estime beaucoup, repondit Alexandre, ils eurent ce matin un débat ensemble, dont le hazard me fit entendre quelques mots entrecoupés et sans suite...... Quoi, disoit ma tendre mère, mon fils! .... en faire un .... Non jamais, il ne se *souillera* d'un tel......... Je préfère perdre à

jamais...... . Puis les noms de Jules, de Julie, de Petae (ici les protégés parlirent), de Bênoit, de Pierre, furent mentionnés, tour à tour, et les votres aussi mes chers amis; toutes ces personnes là, vous sont elles connus? Auguste revenu de l'agitation momentanée qui l'avoit saisi, dit, que Pierre, ancien ami du père Bênoit, devoit être son compagnon de voyage. Ha! reprit le hèros, ils ont parlé de cela aussi: puis baissant la voix, il dit à son jeune ami; méfie toi d'un certain Pélerin que vous rencontrerez sur votre route; c'est un espion du superieur .... Mais je m'égare ajouta-t-il en rougissant, peut être en ai-je trop dit. Cher Alexandre reprit Auguste, ne crains aucune indiscretion de ma part. Antoinette étoit tombée dans une profonde réverie. Tout à coup, levant les mains et les yeux au ciel, et oubliant qui pouvoit l'entendre; elle profera ces mots: "O Dieu! éclaire l'esprit de ce jeune homme de ta divine lumière, délivre le des impies qui l'environnent, et des embûches de Satan! répands ta grace sur lui, appelle le à toi...." Après cette invocation, elle resta quelques moments en silence, dans la même attitude. Alexandre surpris, et emu, tombant à genoux, s'ecria, Ange du Ciel! l'infortuné que tu vois à tes pieds, auroit il touché ton cœur? Te seroit il devenu cher! Ton âme m'est chere, lui repondit cette jeune vierge, avec éffervescence et je sacrifierois ma vie, pour la sauver: tu es (excepté mon cher Auguste) le premier jeune homme qui s'offrit à mes regards. La simpathie

qui l'entraina vers toi, s'est emparée de mon cœur, et je souhaite ardemment ton salut éternel! O puisse ce souhait, comme tant d'autres, ne pas s'évaporer avec l'illusion! Quelle joie! si après notre court pèlerinage, sur cette terre, où on ne trouve que des ecueils à eviter, nos âmes, purifiées de toute souillure, se réunissoient dans le sejour des bienheureux! Dans cette demeure celeste (et elle leva la main au Ciel) où l'œil de l'impie ne pénétra jamais: où l'incrédule ne voit qu'un nuage obscure! Chere enthousiaste s'ecria Alexandre, avec transport, en étendant les bras vers elle, chère et charmante fille! desires tu réellement que nous soyons unis? Ah!...... Jeune homme lui repondit cette pieuse fille d'un air majestueux, mais d'un ton doux, et modeste, renonce aux faux principes que l'on t'a inspirés, ressemble à Auguste, et alors—peutêtre—deviendras tu (après lui) l'objet qui occupera le plus souvent mes pensées; l'objet dont le bonheur augmenteroit ma felicité ici bas. La foudre tombée aux pieds du jeune guérrier, ne l'auroit pas plus etourdi que ne le firent les dernières paroles d'Antoinette. Les bras lui tombèrent et il baissa les yeux, sans proferer un mot. Auguste le voyant ainsi décontenancé; loin d'en deviner la cause, craignit que sa sœur n'eut attaqué les principes de son nouvel ami avec trop peu de menagement, et qu'il n'en fut offensé; c'est pourquoi le serrant dans ses bras, avec téndresse, il lui parla ainsi: Pardonne cher Alexandre; notre sincérité est l'effet du vif

intérèt, que nous nous sentons pour toi. Nous t'aimons comme nous mêmes; et au prix de notre sang nous racheterions, ton âme de l'abime, où nous la voyons prête à se plonger. Ne nous accuse pas de presomption; songe que c'est le vénérable père Bênoit, qui te parle par notre bouche. Ce saint homme dont les preceptes sont gravés dans nous cœurs, en caractères inéffaçables: O cher et aimable ami; plut au ciel qu'il eut été ton guide, comme il fut le notre! et puissions nous ne nous jamais écarter de la route qu'il nous a tracée: mais non; car il veille sans doute sur nous, et c'est lui qui nous inspire en ta faveur; il étoit ami de la jeunesse et...... Alexandre, dont l'orgueil venoit d'être blessé; charmé de voir que ses jeunes amis ne s'étoient pas aperçus de sa meprise, n'eut garde de les désabuser; et pour en effacer jusqu'à la moindre impression, il renoua avec plaisir la conversation qu'Antoinette avoit interrompue. Ce jeune héros (comme bien d'autres) avoit en lui, le germe de toutes les vertus, et s'il eut eu le bonheur de tomber entres des mains dignes de les cultiver, il eut été, sans doute, tout autre qu'il n'étoit. Son naturel ardent le faisoit s'irriter à la moindre résistance; il étoit valeureux: mais son courage tenoit beaucoup de la témérité; il se croyoit né, pour commander; et oubliant qu'on ne commande pas au destin, il repaissoit son imagination de vaines chimères et jouissoit par anticipation, de la plus inconstante, et trompeuse de toutes les illusions, l'avenir! — Ces

gouverneurs, lesquels sous l'appareil de la religion, n'étoient rien moins que religieux; au lieu de tâcher de mettre un frein à cet esprit fougueux: pour des raisons que, l'on verra par la suite, enflâmmoient les passions de ce trop suscèptible jeune homme; et loin de le guerir de ces crises périodiques, ils ne faisoient que les exciter, et en augmenter la violence. Ainsi, entre les principes vraiment religieux de sa rèspectable mere; et ceux de ses infidelles précepteurs; l'esprit du pauvre Alexandre étoit un véritable chaos d'idées, très difficiles à demèler. Nos jeunes protégés étoient les seules qui, peut être, auroient reussi dans une telle entreprise; mais ils alloient se séparer pour long-tems. Cher ami dit il, s'adressant à Auguste, j'espère que lorsque nous nous reverrons nous ne serons plus entourés d'un voile mysterieux. Quand tu sauras de quelle hauteur je suis tombé, et à qui je dois le jour, tu verras toi même, la nécéssité qu'il y a de ralentir, en faveur des grands de la terre, la sévérité de quelques préceptes recommandés dans l'evangile; praticables peut-être dans la retraite, mais qui dans le monde (surtout dans les affaires politiques d'un empire) deviendroient formidables; et à beaucoup d'égard, dangereux. La réligion n'est sévère et formidable qu'au pécheur dit Antoinette; à l'homme de bien, elle est douce, insinuante, et pleine de consolation. Cependant, les grandeurs humaines ont toujours existées, repondit le jeune guerrier; certains hommes semblent de tout tems, avoir été désignés pour en jouir, et être au dessus des

autres, et dont l'existence, la santé, et le bonheur, ont toujours parus d'un importance toute particuliere. Ici Antoinette s'ecria : La grandeur n'est qu'un songe, la vrai joie, une erreur, la jeunesse, une fleur qui tombe, et la sante un nom trompeur ! Auguste reprit la parole, et dit : Cher Alexandre, quand le bonheur des autres hommes dépend d'un seul, si celui-ci se trouve être le vrai héros, que je t'ai dépeint avant, sa conservation devient tres importante, puisque le bien être, et la vie de tant d'autres, en dependent : c'etoit l'opinion du bon père Bênoit, que les hommes les mieux instruits étoient les plus pieux. Quant aux libertins, disoit il, ils se revoltent avec mépris contre la religion, et doutent du christianisme ils craignent même, qu'on instruise leur ignorance une voix interieure leur crie, qu'ils s'egarent, mais ils lui ferment l'oreille, et redoutant la trop longue retrogradation qu'ils auroient à faire, les insensés vont toujours en avant, et se perdent à jamais. Cher Alexandre, crois moi, les impies que tu as, pour guides, ne présentent à tes yeux et à ton esprit, que des conjectures et des embarras ; et les absurdités où ils sont eux mêmes tombés, en niant notre sainte et sublime religion, leur deviennent plus insoutenables, que les vérités dont la hauteur et l'incomprehensibilité les étonnent : selon moi les idées philosophiques qu'ils se sont créées, paroissent bien plus incompréhensibles que ces vérités qu'ils rèjetent. Peut-etre, dit le jeune héros d'un air

d'incertitude, poussent ils l'incredulité trop loin, cependant, c'est par l'ordre d'un père cheri (l'homme le plus capable qui fut jamais), que ma jeunesse leur a été confiée — Helas! reprit Auguste, notre vénérable precepteur avoit raison, lorsqu'il disoit que les hommes les plus éclairés, faisoient des fautes et tomboient en erreur; mais, ajoutoit il, quand la fortune les leur pardonne, ils se croyent bientôt les plus éclairés et les plus habiles surtout s'ils sont d'un rang elevé et heureux dans leurs entreprises—O! mon cher ami puisse ce père, quel qu'il soit, ne jamais se repentir de son choix!

La cloche sonna minuit Alexandre trèsaillit; Antoinette se leva et regardant son frère avec une vive emotion, lui dit: L'heure tant redoutée approche: puis se tournant vers Alexandre, Adieu, lui dit elle, en lui tendant la main, pense quelque fois à nous, mais plus souvent à ton Dieu! Il a mis dans ton cœur le germe de toutes les vertus, cultive les, avec soin et avec réflexion; pense cher et interessant jeune homme, que les vertus peuvent se changer en vices et jamais les vices en vertus; puisses tu ne pas oublier les préceptes du père Bênoit proférés par notre bouche. — Ils sont gravés là à jamais, dit le jeune guerrier (en posant la main contre son cœur), et la mort seule les en effacera. En disant ces mots, il s'agenouilla, et tendant les bras vers Antoinette Fille angélique, adieu!— et les sanglots lui coupèrent la voix. Auguste fondant en larmes, ne put proférer ce cruel mot

d'Adieu! mais l'embrassa avec tendresse et en silence, et faisant des vœux au ciel pour la conversion de cet aimable étranger, ils se retirèrent à pas lents et sortirent du jardin, non sans avoir regardé plusieurs fois en arriere. Aléxandre étoit resté à genoux, les bras tendus vers ces chers amis, et ne se releva que lors qu'il les eut perdu de vue.

Vers l'aube du jour, un bruit sourd et confus se fit entendre dans le monastère; peu après Pierre vint annoncer le départ des Pélerins. Tout étoit prèt pour celui des protégés avec leur protecteur réspectif. Je ne peindrai pas la séparation de ces jeunes infortunés. Bertram força Antoinette d'entre les bras de son bien aimé frère, et leurs soupirs ne furent interrompus que par de douloureux gémissemens. Enfin Jaqueline revit bientôt avec joie son cher epoux qui, en lui présentant sa nouvelle compagne, lui dit: Chere moitié de moi même, sers de mère à cette jeune vierge; je te rendrai un compte fidelle de ma visite au monastère lors que nous serons seuls. Jaqueline serra Antoinette avec tendresse contre son sein, et lui promit une amitié à toute epreuve.

Le reduit de Bertram dans le bas vallais n'étoit pas spacieux; mais agréablement situé. La terre y produisoit en abondance, et dans toutes les saisons, les fruits les plus exquis. Le dictrict qu'occupoit sa métairie, produisoit aussi du bled, des raisons, et d'excellents légumes. Quelques bestiaux à l'usage de ce couple heureux paissoient dans une prairie, arrosée par la rivière Drance,

dont la source n'étoit qu'à peu de distance de leur maisonette. Au de là, de cette rivière, se trouvoit une espèce de roche, creusée par la nature de maniere à en faire un magasin commode dans le quel Bertram gardoit le produit de ses moissons, et autres denrées. Comme cette caverne avoit plus d'étendue, qu'il ne falloit, pour contenir les provisions de cette metairie, André qui aimoit la solitude, avoit meublé à une des extremités (avec l'aide de son maitre), un dortoir commode et exempt de l'humidité. Un pont de bois, qu'ils avoient construit eux mêmes, conduisoit à cette rustique habitation, d'où cet excentrique serviteur ne sortoit que pour vaquer à ses travaux, et où la bonne Jaqueline, avoit grand soin qu'il ne manquat de rien. Le petit appartement destiné à Antoinette, donnoit sur une charmante vallée, et communiquoit avec un jardin delicieux orné de diverses fleurs qu'elle se proposa de cultiver elle même ; bien résolue de vivre dans la plus grande retraite, jusqu'au retour de son aimable frère, et de ne voir qui que ce soit, excepté les heureux epoux qui devoient la protèger durant son absence.

Laissons cette intèressante fille, jouir de sa solitude, et faire des vœux au ciel pour la préservation d'Auguste ; et sans doute aussi pour le salut d'Alexandre : et allons trouver Bertram et Jaqueline les quels retirés dans une petite salle basse, non loin de l'appartement de leur protegée, se préparoient à ouvrir le manuscrit. Avant que d'en faire la lecture, Bertram fit à sa chère compagne le recit

de ce qui c'étoit passé au monastère hospitalier; l'instruisit aussi des principaux événemens arrivés en Europe depuis quelques années: ensuite décachetant le paquet que le frère servant lui avoit remis, il se mit en devoir de le lire. Ce manuscrit contenoit plusieurs papiers détachés et numerotés; le premier étoit ecrit de la main de Pierre.

Manuscrit.

Orphelin dès mon bas âge, et sans fortune, le père Bênoit, qui avoit connu, et estimé mes parents, prit soin de mon enfance, et me fit éduquer selon ses principes: ainsi si j'ai quelques vertus et aucun savoir, c'est à lui, que je les dois. Il y a à peu près quarante cinq ans, que mon bienfaiteur vint me voir au seminaire où il m'avoit placé. Il étoit en grand deuil, j'avois alors atteint ma onzieme année; je fus frappé de l'air triste, avec lequel il m'aborda. Il étoit si pâle, et si changé, qu'a peine le reconnus-je. Il me dit d'un ton melancolique, que, comme il alloit voyager, pour quelque temps; il venoit prendre congè de moi, et m'assurer, que rien ne me manqueroit durant son absence; qu'il m'écriroit à son retour en France. Je pleurai amèrement, il parut touché de mes larmes, et m'embrassant avec affection, il me quitta précipitament pour me cacher les siennes, qui couloient en abondance. Je n'avois osé lui demander, de qui il portoit le deuil? ce qui m'inquietoit assez; car je savois, que mon cher protécteur étoit encore garçon (c'étoit alors un tres bel homme d'environ vingt

cinq ans). Ses parents, dont il étoit fils unique, étoient morts depuis plusieurs années. Il passoit pour riche ; ayant une terre assez considérable en Touraine. Les chagrins de l'enfance, s'affoiblissent bientôt ; et sans cesser de chèrir mon père adoptif pour le quel je priois soir, et matin, l'etude, et le jeu, dissipèrent mes ennuis. Je passai ainsi quatre ans sans recevoir d'autres nouvelles de lui, si non que ma pension et mon entretien étoient regulièrement payés. Au bout de ce temps, je reçus une lettre conçue en ces termes : " Je sais que, mon cher protegé est en bonne santé et que sa conduite a toujours été irreprochable. Mes sentiments pour lui ne sont point changés ; sous peu de jours, un de mes plus chers amis ira le voir de ma part ; qui lui apprendra des choses les quelles l'affligeront sans doute ; puisque son sincere ami n'a pas la force de les lui tracer. BENOIT."

Ce billet, que je mouillois de pleurs, excita en moi, des sensations, indéfinissables ; c'étoit un melange de joie, d'inquiétude, et de tristesse, qui devint si penible à mon cœur, que j'y succombois et fus obligé de garder le lit plusieurs jours. Enfin cet ami tant désiré arriva ; c'étoit le père Jules, l'homme le plus respectable qui fut jamais ; il avoit été moine dans une des communautés en Touraine. Il m'apprit qu'il étoit nommé à la succéssion du defunt superieur du monastère hospitalier ; que son ami Bênoit s'étoit offert ordinand de ce couvent et qu'ils partiroient ensemble incéssamment, pour le mont St. Bernard ; il ajouta que mon bienfaiteur lui avoit remis une

somme d'argent, pour m'acheter une commission; et qu'il me conseilloit d'entrer au service du Roi. A mesure que le père Jules me parloit, je me sentois déffaillir; enfin après de douloureux gémissemens je m'ecriai: "Quoi mon bien aimé protecteur m'abandonne," et je tombois presque sans connoissance. Ce saint homme, compatissant la détresse où il me voyoit, me serra la main avec affection; et me parla ainsi: "Lorsque mon ami Bênoit prit congé de vous, il y a quatre ans, vous etiez alors trop jeune pour qu'il put vous confier ses chagrins; sachez donc qu'il avoit été sur le point d'épouser une fille charmante qu'il adoroit, et qui le payoit de retour. Des désagrémens de famille, et surtout une querelle que lui suscita le frère de celle qu'il aimoit, et qui lui envoya un cartel, détruisirent ses esperances. Bien que votre cher protecteur n'eut nulle intention d'ôter la vie à son antagoniste; et qu'il fut le seul bléssé dans cette fatale rencontre; cependant il eut beau prouver, qu'il n'avoit pas même chargé son pistolet; le mariage fut rompu. La jeune fiancée en fut la victime, elle mourut peu après, de chagrin. Le déséspoir de son malheureux amant, fut a son comble; il tomba dangereusement malade et sans les secours de l'amitié il l'eut suivi au tombeau. Pendant sa convalescence je lui conseillois de voyager; ce fut alors mon jeune ami, qu'il prit congé de vous. Mais, continua le père Jules, en vain il parcourut le monde, il porta partout le trait qui lui perça

le cœur, et revint plus triste que jamais. Ayant appris que j'étois nommé superieur au couvent du mont St. Bernard, il s'est déterminé à me suivre et à passer le reste de sa triste vie, dans la plus profonde solitude, d'où rien ne pourra le distraire que l'occasion de faire des heureux, consoler les affligés, et assister les indigents." Voila mon fils, acheva cet homme vénérable, tout ce que je puis vous dire, touchant votre père adoptif; il vous aime toujours, et en m'envoyant vers vous; il prouve assez, combien il a à cœur votre bien être et qu'en mourant au monde l'amitié vivera continuellement dans son cœur. Consolez vous, donc, mon ami, et faites un choix, pour votre etablissement futur. L'argent dont votre protecteur m'a chargé, est le fruit de ses épargnes; vous savez que quiconque embrasse la vie monastique, renonce aux biens de ce monde. L'héritage de ses aïeux passe en d'autres mains, il ne s'est reservé que le necessaire: si le métier des armes ne vous convient pas, choisissez et ...... Mon choix est fait, dis-je avec véhémence, je veux vivre et mourir auprès de mon bienfaiteur. Le père Jules me répresenta que l'education que j'avois reçue ne me permettoit pas d'aspirer à l'etat eclesiastique; et que je ne pourrois jamais être admis au monastère, qu'en qualité de frère servant: je préferai cet état à tout autre, et l'assurai que loin de celui qui avoit pris soin de mon enfance, de celui qui étoit l'objet de tous mes vœux! Je ne pouvois être

heureux. Ce saint homme me promit de faire part de mes sentimens à son ami, et après m'avoir donné sa bénédiction, il me quitta en me promettant de m'écrire dès qu'ils seroient au monastère. Je passai quelques mois dans la plus grande impatience; à la fin je reçus cette lettre—"Le père Jules m'a fait part de vos sentimens, mon cher fils! croyez que je suis, on ne peut plus, touché de votre reconnoissance, et amitié pour moi; les quelles me recompensent au de là de ce que j'ai pu faire pour vous. O! que les hommes ne voulussent ils chercher le veritable bonheur! ils le trouveroient dans la charité,—vertu! qui bien entendue, et bien comprise, renferme en elle seule toutes les autres. Le père Jules m'a dit que vous préferiez vous faire frère servant, pour être auprès de votre père adoptif, à tout autre emploi dans le monde loin de lui. Mon ami, vous êtes encore bien jeune, pour former une telle résolution. De plus, si vous croyez que cette situation vous retiendroit entierement près de moi, vous êtes dans l'erreur. Un frère servant est le serviteur de tous; et particulièrement aux ordres du superieur. Il est obligé de voyager quand les affaires du monastère le demandent. Vous voyez donc mon cher fils que de tous les états, c'est le moins indépendant. Je dis *le moins indépendant*: parceque l'indépendance réelle n'est qu'une chimère; c'est un grand mot parmi le vulgaire, qui n'a qu'un son bruyant; car dans toutes les situations possibles de cette vie,

nous dépendons plus ou moins, les uns des autres. Cependant si vous persistiez dans votre résolution, je ne m'y opposerois plus, pourvu que vous restiez encore trois ou quatre ans où vous êtes : si au bout de ce tems là, vous vous trouviez dans les mêmes sentiments, le Superieur et moi vous recevrons, à bras ouverts. Mais si la mort (car il faut toujours se familiariser avec cette idée) vous enlevoit votre ami Bênoit ; et qu'en conséquence vous formassiez d'autres projets ; vous trouverez la somme que je vous destine en main sure. Ecrivez souvent à celui qui vous aime tendrement.

"BENOIT."

Je supprime la correspondance qui se passa entre nous, durant mes quatre années de probation, qu'il suffise de dire, que je ne changeois pas ; et, qu'au bout de ce tems, sur les ailes de la plus sincère, et tendre amitié, je volai au mont saint Bernard où le père Jules et mon protecteur, me reçurent avec joie. Nous vécumes quelques années en paix, union, et concorde ; O jours heureux ! helas ! trop tôt passés. Vers l'an 17... l'horizon françois commença à s'obscurcir. Plusieurs ecclesiastiques se réfugierent au monastère, parmi les quels se trouva un moine nommé Jean, que le père Jules reconnut pour avoir été jadis un de ses plus grands ennemis (car nul n'est à l'abri d'en avoir), et tant que l'envie et la jalousie voltigeront sur la terre, l'homme juste, bon, et vertueux, en aura toujours plus qu'un autre. Cependant dès que ce moine parut, notre charitable Superieur ne vit plus en lui qu'un infortuné qui reclamoit

l'hospitalité; et il fut reçu comme les autres. Mais cet homme ne se fit jamais aimé de personne. Il étoit hautain, réservé, et dédaigneux, et ne communiquoit que rarement avec ses compagnons. Plusieurs le soupçonnoient d'espionnage, et de corrèspondre avec les ennemis de son Roi. Mais le père Jules qui étoit la charité même ne voulut jamais s'arrêter à ces soupçons. Donnez-moi des preuves certaines, disoit il, et alors j'agirai en consequence; sans quoi ne m'en parlez plus. Rien ne fut prouvé, et ce même moine Jean est actuellement Superieur de ce monastère! Par quels moyens il est parvenu à ce grade, et ce qu'est devenu le père Jules sont des mystères que nous n'avons encore pu pénétrer. Peu après l'arrivée de ces nouveaux refugiés, notre Superieur reçut une lettre de R— sans signature à la vérité, mais le sçeau indiquoit assez le haut personnage qui l'avoit dictée; elle étoit conçue en ces termes: "Père Jules, vous avez permission de vous absenter; ne perdez pas un moment, partez pour Paris, mettez tout en œuvre pour soustraire à la vigilance des barbares, de monstres effrénés, le dernier rejeton de la race la plus illustre qui fut jamais. Tout vous est permis; nous connoissons trop bien vos vertus pour croire un seul moment, que vous abusiez jamais du pouvoir confié à votre prudence, et discretion. Arrachez cet objet précieux du gouffre affreux où il est plongé. Dieu vous garde, et vous protége, surtout, le secret."

P... D...... F......

Ces trois initiales, ne laissèrent aucun doute au Superieur. Il partit, après avoir remis son autorité entre les mains du père Bênoit, qui seul alors fut dépositaire du sécret, et à qui il promit d'écrire s'il étoit possible ; et ce ne fut que lorsque la necessité l'exigeat qu'il me fut confié. Un mois se passa sans que le père Bênoit reçut aucune nouvelle de son respectable ami. A la fin un messager, qui ne fit que paroitre et disparoitre au couvent, remit un paquet entre les mains de mon protecteur. Il se retira dans sa cellule pour l'ouvrir sans temoins ; et y trouva cette lettre " O mon ami ! puisse la paix règner dans ton cœur à proportion de ce que le tumulte règne ici. Puisse ton âme vertueuse jouer de cette douce tranquilité, juste récompense d'une piété sincère, et d'une foi solide et inaltérable à proportion de ce que la discorde impie, et la fatale hérésie, dominent dans notre malheureuse patrie. Oh ! quel contraste ! Lieux chers à mon enfance ! qu'etes vous devenus ? Peuple tant admiré ; modèle de l'Europe entière ! où êtes vous ? La main du tres-haut s'est appésantie sur vous ! et au lieu de vous humilier dans la poussière, au lieu d'appeler le repentir à votre secours, l'orgueil, d'un front altier, et entouré de blasphèmes, est votre guide ! O ! malheureuse génération ! Race aveuglée par le vice ! avec quelle rapidité toutes les passions infernales se succédent dans vos cœurs ! Helas ! lieu cher a mon souvenir, jadis je vous vis semblable à un jardin delicieux. Le

scurité de la nuit. Je crus les entendre prier ce monstre, d'assouvir leurs insatiables entrailles de sang humain. O nuit, la plus obscure qui fut jamais ! retiens ton voile lugubre ! et toi soleil arrète ton cours ! ou plutôt recule d'horreur ! Mon cher Bênoit je suis accablé de tristesse, de noirs préssentimens s'emparent de mon âme. Travesti d'une manière, sous laquelle mon plus cher ami ne pourroit me reconnoitre, j'attends dans le sombre reduit où je me suis refugié l'instant, où ces effrénés, inspirés par le démon du carnage, sacrifieront leur victime ; pour m'introduire parmi les tigres, qui gardent ce precieux rejéton d'une illustre race ! J'ai le plus grand espoir que ce fatal moment me sera favorable. O puissance céleste ! fais prospérer mon entreprise ! Je ne puis guère me passer d'une personne de confiance, pour m'aider à échapper à la vigilance de tant de monstres acharnés. Pierre est un homme sur et fidelle, confie lui ce secret, et envoye le moi, ou plutôt qu'il prenne la route de T...... Je lui mande ci joint, les differents endroits où je compte m'arreter ; et le signal dont il doit faire usage pour que nous nous reconnoissions. Surtout qu'il se déguise en vagabond, ou en farcéné car ce sont les seuls que le tribunal sanguinaire épargne. O race aveugle ! mais adieu, mon ami, prie pour moi.

" P. S. En cas que Pierre ne me rencontrat pas dans les endroits que je lui indique, qu'il poursuive sa route jusqu'ici ; il me trouvera dans le galetas dont je lui envoye l'addresse."

Je partis le meme jour que mon protecteur reçut ce paquet. Ce saint homme versa quelques larmes en me donnant sa bénédiction. Chaque ville par où je passois, me remplit de terreur! Sous le nom de liberté, ni âge ni sexe n'étoit epargné; sous ce nom sacré chacun trembloit de parler. Le père se défioit de son fils; et le fils de sa mère; les frères se regardoient d'un œil farouche et soupçonneux. La sœur, en regardant son frère, sembloit craindre un poignard caché prèt à lui percer le sein; et tous, lorsque quelques uns de leurs tyrans paroissoient devant eux crioient, d'une voix mal assurée, Vive la liberté! Vive la nouvelle loi! Plus j'avançois, plus les horreurs se multiplioient. Je m'étois deguisé en mendiant malade, ainsi je ne fus pas observé. La trompette lugubre de la renommée repandoit au loin des bruits affreux! Je tremblois pour le père Jules, que je ne rencontrai nulle part sur ma route. Enfin j'arrivai à Paris; le vent souffloit horriblement! le ciel étoit couvert d'epais nuages; le silence qui regnoit dans cette ville, jadis si bruyante, n'étoit interrompu que par les sifflements mélancoliques de Borée. Toute la nature sembloit gémir! Je trouvais notre bon Superieur; une tristesse désespérante étoit peinte sur son visage vénérable. O mon ami, s'ecria-t-il, en me tendant les bras, je l'ai vu, cet illustre infortuné; je l'ai vu, dans les convulsions du désespoir! se roulant dans la pouissière et appellant à grands cris, sa mère, sa tendre mère. O les barbares! les tygres

inhumains ! Non ce ne sont pas des hommes ; ce ne peut être des François ! Une frénésie soudaine s'est emparée de leurs esprits ; elle les aveugle, ils ne savent ce qu'ils font. Liberté ! liberté ! est leur acclamation continuelle ! Les insensés ! ils sont devenus esclaves de leur simulacre liberté !— Etrange paradoxe ! Vive la loi, s'ecrient ils en la foulant sous leurs pieds impies ! Mais je m'égare. O Dieu ! tes décrets sont immuables, et justes ; tu permets que ces choses soyent ainsi ! Ta sainte volonté soit faite ; pardonne les murmures involontaires d'un mortel, dont l'âme est dechirée ! puis mettant un genou en terre et levant les yeux et les mains au ciel, ce saint homme se recueillit quelques moments, ensuite, me faisant asseoir près de lui, il me parla ainsi (non sans s'interrompre souvent, car l'emotion lui coupa plus d'une fois la parole) : Tandis que la licence la plus effrénée couvroit d'opprobre cette ville devouée aux inspirations de l'esprit destructeur, et que la hâche meutrière tranchoit le fil des jours infortunés de la fille des Cæsars, je m'introduisis chez un nommé Judas Omnis (homme de la lie du peuple, et de l'état le plus bas) ; où j'avois appris qu'on avoit deposé son malheureux fils. On me prit pour un des éspions du tribunal de sang ! Je ne trouvai d'abord au logis, qu'un jeune garçon, dont l'age, la taille, et le teint, repondoient en quelque sorte à la déscription qu'on m'avoit faite de celui que je cherchois. Je lui demandois son nom, avec émotion ; Omnis, me re-

pondit il, d'un air craintif. Et où est ton jeune compagnon? Ho! il ne manque pas de compagnie! car mon père, avec cinq de nos amis l'ont mené (ou plutôt porté, car il étoit un peu retif) voir passer sa méchante mère. Pierre tu frémis d'horreur! mais attends mon ami, et laisse moi respirer...... J'allois faire d'autres interrogations à ce garçon, lorsque des cris perçants frappèrent mon oreille, et je vis six vagabonds, de l'aspect le plus rébarbatif, qui rapportoient en blasphémant cet enfant malheureux, dans l'état où je viens de te le dépeindre. Ces inhumains le maltraitoient, tour à tour, pour ce qu'ils appeloient, la peine qu'il leur avoit donné. Tu ne seras jamais qu'un maudit aristocrate, lui dit le furieux Judas Omnis; en levant le poing sur cet innocent, qui, revenu de son délire, étoit tombé à genoux et levant ses mains tremblantes, et ses yeux baignés de pleurs, vers ce barbare, lui demandoit grace, et le prioit d'une voix agitée, de l'épargner!! Je vis l'heure où ce monstre alloit frapper cet victime du paganisme. Je me mis devant lui; ce mouvement surprit ces impies; je sentis mon imprudence, et pris aussitôt le parti de les blâmer sévèrement d'exposer ainsi l'objet qui leur étoit confié, à être delivré par quelques amis de sa famille. Ha, ha! repliqua Judas, en jurant et grinçant les dents, ils y auroient été bien venus; Allez, allez, citoyen, vous pouvez assurer Robespierre et ses associés de notre fidelité! le petit malin est en bonnes mains; le coin où nous voulions le placer

pour mieux voir étoit plein de nos amis, tous aussi bien armés que vous nous voyez : et ouvrant son surtout il me montra un poignard et deux pistolets ! Il me fut impossible de rester plus longtems dans ce lieu infame, où je craignois à tout moment de me trahir. Ils enfermèrent le pauvre petit martyr de la plus inouie des revolutions dans une chambre voisine avec le jeune Omnis, et me prièrent à diner ; je prétextois des affaires pressantes et regagnois mon gîte au plus vite, où je me trouvois mal. Depuis ce jour là, sous divers déguisements, j'ai guèté une occasion favorable pour tâcher de délivrer cet enfant précieux ; mais en vain : son Argus est infatigable dans tout ce qui peut porter au mal. A la fin je me suis avisé de faire connoissance avec le petit Omnis. Par le moyen de quelques friandises, et d'un peu d'argent, je me le suis rendu familier. Je lui ai dit que j'avois chez moi, les jouets les plus curieux du monde à voir (et je lui en montrai quelques uns dont je m'étois munis pour le tenter) en lui promettant que s'il venoit quelque jour passer l'après diner chez moi, je les lui montrerois tous, et lui donnerois même ceux qui lui plairoient le mieux. A cet âge on est crédule, le soupçon n'a encore aucune prise sur l'esprit. Il me répondit assez naivement qu'il ne pouvoit quitter le petit Aristocrate pour si long-tems. Mais, lui dis-je, ne peux tu l'amener avec toi ? Oh non, mon père me tueroit s'il venoit à le savoir. Et qui le lui diroit ? continuois-je. Dame ! c'est qu'il regarde souvent

lui dis-je; je ne serai pas loin, et je saurai bien l'en empècher. M'en repondez vous? me demanda-t-il. Tu peux compter sur moi; lui repondis-je. Sur cette promesse il me quitta, et sur cette pauvre chance j'attends demain avec impatience! Ne crois pas mon ami continua ce saint homme que mon intention soit-d'abandonner le petit Omnis à la fureur de son père! Dieu me garde de trahir l'innocence. Ce garçon n'a encore que de mauvais exemples: il y a dans sa phisionomie un je ne sais quoi qui m'a intéressé; et je me sens porté à le soustraire aux vices et aux crimes qui l'entourent; mais nous verrons le resultat demain. Les differentes impressions que m'avoit causé ce recit touchant, ne se peuvent définer, et je gardois quelque tems un silence morne! A la fin, voyant l'esprit du père Jules plus calme, et son âme plus résignée et tranquille, je lui fis part de mes observations dans les parties de la France par où j'avois passé. Mon ami, me dit ce sage, quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende le nom, et beaucoup par ignorance: et seulement occupés de l'objet qui les transporte; guidés par leurs subtils conducteurs, vont toujours en avant sans s'apercevoir qu'ils courent à la servitude qu'ils s'imaginent fuir. Helas! continua-t-il, tout ceci est le fruit de l'irreligion! depuis près de deux siécles l'hérésie a pris de fortes racines dans ce malheureux Royaume, et nous avons la cruelle

preuve que les crimes des pères retombent sur leurs enfans. L'ambition et l'orgueil, premiers parents de tous les péchés, ne se sont que trop souvent emparés du cœur et de l'esprit de ceux qui auroient du donner l'example de la modération, de l'humilité, et de la piété: crois moi mon ami, toute les fois que ceux qui gouvernent les autres hommes seront vicieux, irreligieux, et tyranniques, ils rendront leur sujets indomptables, et dangéreux. Les chefs sont les principaux ressorts de la machine publique, laquelle se mouvra toujours selon les principes de ceux qui la font agir. L'hérésie est naturellement indocile et independante, fatale à toute autorité legitime. Jadis le fanatisme défigura notre sainte religion et lui donna un aspect sévère! Elle dont tous les traits sont la douceur même. Il la représenta dificile à connoitre! elle, qu'il est si aisée de suivre, et qui nous offre tant de consolations! O combien de controverses inutiles, de persécutions nuisibles à la cause du christianisme ont existées; et combien l'ignorance, le faux zèle, et même l'hypocrisie lui ont fait de tort! Oui mon ami, l'hypocrisie; car s'il falloit la peindre, sous les différentes formes qu'elle a prise, et prend encore, on ne trouveroit pas de cadre assez grand pour y fixer le canevas. La confiance, l'amour pur, et la charité sont les compagnes fidelles de la vrais religion. C'est le cruel fanatisme qui engendra la doute, la crainte, et la terreur; alors la multitude en voulant secouer ce joug pénible est tombée dans un excés revoltant. Mais

tout ce qui est excessif n'est pas le plus solide ni le plus durable. A entendre les philosophes de ce siecle, comme ils sont hardis à condamner les autres, ils n'epargnent qu'eux mêmes dans leur jugements! ils croyent que l'age les rend plus sages! et ne s'aperçoivent pas qu'ils tombent d'une enfance dans une plus grande. Mais laissons les nourrir l'incredulité qu'ils ont répandue sur la terre; bientôt leurs crimes retomberont sur leurs têtes; quelque déspot, instrument du tres haut, changera leur simulacre liberté en un dur esclavage; il les rassasiera du sang humain dont ils sont si avide. O puisse ce peuple alors se repentir! Il commençoit à se faire tard; ce long et triste recit avoit épuisé ce vértueux vieillard: je m'aperçus qu'il étoit extenué, et lui conseillois de prendre quelque nourriture, et un peu de repos: il y consentit: mais à peine fermat il l'œil de toute la nuit. A six heures du matin il se leva, et me dit d'une voix presqu'eteinte. Cher ami; de noirs présentimens s'emparent de mon âme! je me sens défaillir. Je tachois de le rassurer, mais en vain. Comme il étoit trop tôt pour qu'il aille rôder dans le quartier où demeuroit, Omnis (ce qui auroit donné lieu aux soupçons) il me proposa, sous mon habit de mendiant d'aller de ce coté là; et de tacher de m'introduire chez quelqu'un du voisinage surtout de tout écouter, sans rien dire, et de revenir au plutôt, lui rendre compte de ce que j'aurois vu ou entendu.

Muni d'un bâton, sur lequel je feignis ne me

trainer qu'avec peine, je sortis. O douleureux spectacle! qui ne s'effacera jamais de ma memoire.; je vis à la porte de Judas Omnis, des gardes armés, entourant une voiture fermée de tous cotés, et qui, d'une vitesse incroyable, disparut aussitôt. Ce fut alors que j'eus réellement besoin de mon soutien! surtout lorsque j'entendis la conversation de quelques femmes assemblées à peu de distance de l'endroit où je m'étois fixé. Dame! voyez vous, disoit l'une, ce petit drole étoit trop exposé là dedans. He! mais sans doute, reprit l'autre, Citoyen Omnis aime un peu trop la bouteille; et quand il est au cabaret, qui sait ce qui peut arriver. Pardi! t'a *ben* raison, ajouta une troisieme, quelqu' Aristocrate (car le Diable se fourre partout) auroit pu guetter l'instant, et l'enlever.

Mais dame! dit sa voisine, c'auroit *ben* pu arriver car j'en *ons* vu plus d'un rôder en long, et en large, aux environs. Et comment savois-tu qu' c'en étoit, demanda la première? Ha! laisse faire, *j'm'y* connoissons un petit brin, on *n'm'y* attrape guere moi; *j'* les *r'*connois tous à leur mine; les vauriens! J'*ons* eu affaire ensemble. En finissant cette belle tirade, elle m'apperçut, tout tremblant sur une borne où je m'étois assis. Eh! bon homme qu'est *qu'* vous avez donc? dit elle en s'approchant. Je lui repondis, que j'étois en grande détresse, et que je mourois de froid. En effet, observa-t-elle, vous paroissez un tant soit peu morfundu: *t'nez v'la* deux sous pour un verre de *rogôme* ça vous réchauffera les Boyaux; et *v'nez*

dimanche chez la citoyenne Beaupré à la maison du coin ; *j'vous donnerons* un *p'tit* croûton, et un peu *d'not* réjouissance (car *not* boucher n' nous l'epargne pas) adieu, priez que tous les Aristocrates soyent *ben* tôt pendus. Cette éxcellente physionomiste me quitta en secouant la tête d'un air tout à fait gracieux. Helas ! dis-je en moi meme ; voila une des roues de la machine politique ; lesquelles tournent au gré des Tyrans qui la font mouvoir !

Lorsque cette coterie fut dispersée ; je voulus tâcher de voir le petit Omnis. Qu'on juge de ma surprise, lorque j'appris que du consentement de son père dénaturé, il avoit été emmené aussi ; pour lui faire tenir bouche close (me dit celle à qui je m'adressois) car c'étoit un petit bavard et qui montroit souvent trop d'amitié à son camarade. Judas Omnis, n'est il pas inquiet sur le sort de son fils, demandois-je à cette quaqueteuse ? Bah ! me repondit elle, autant de débarrasse pour lui. D'ailleur vous pensez bien que, s'il eut fait la moindre resistance, on auroit pu croire qu'il n'étoit pas sincère pour la bonne cause. He ! dame, chacun pour soi dans ce monde ; on aime à garder sa tête sur ses epaules aussi longtems qu'on peut ; ainsi vous voyez qu'il n'y avoit pas à raisonner : tant pis pour le petit bâbillard si on l'etrangle ; ce sont ses affaires : dans le siecle où nous vivons trop parler nuit ; ainsi adieu.

Je m'en retournai bien tristement à notre gîte, fort inquiet de l'effet que produiroit cette

nouvelle catastrophe sur le cœur trop sensible du père Jules. Je ne peindrai pas son désespoir! il en tomba malade; et ce ne fut qu'avec peine, que je le râchetai à la vie. Je craignois qu'il n'eut été soupçonné, et lui montrai la nécessité de partir au plutôt. Mais il vouloit découvrir avant ce que ces barbares avoient fait du fils du plus vertueux des monarques. Pour cet effet nous changeâmes de déguisement, et fûmes loger pres du Temple où la fille des Rois, sœur unique de cet enfant infortuné, étoit retenu captive; se nourissant de larmes amères, et faisant retentir les voutes de sa prison de douloureux gémissemens. Un chien (présent de son frere cheri) étoit son seul compagnon, les persécuteurs de sa famille avoient oublié de l'en priver! Ce fidèlle animal sembloit vouloir distraire, par ses caresses, la sombre mélancolie, dans laquelle cette malheureuse princesse étoit sans cesse plongée, et lors qu'il la voyoit se livrer aux angoisses de la plus mortelle douleur, il faisoit répéter aux tristes echos, des heurlemens lugubres et prolongés, et lui lèchant les pieds en soupirant, laissoit échappé des sons plaintifs et melancoliques. Helas! il est des maux qu'on ne peut jamais oublier! cependant que ne pouvois-je dire alors; Console toi, tige illustre; en vain l'ange destructeur, de sa faux tranchante, moissone tout ce qui faisoit ta gloire, et le charme de ta vie! En vain des mains impures cherchent à te fletrir; et en vain le souffle empésté de la sédition a dispersé, loin de toi, tes plus chers amis. Console toi, car le tres haut veille sur tes jours, et te

réserve un sort plus heureux. Tu reverras ce peuple rentrer en lui meme (et revenu de ses erreurs) rendre hommage à tes vertus. Dans cette ville, (à présent si coupable) le lis uni à la rose reparoitront dans leur premier eclat! Le ciel versera le baume de la bienfaisance, dans le cœur des grands de la terre. Un des plus puissants Monarques, et le plus généreux qui fut jamais, viendra des regions les plus Hyperborées, te replacer pres du trône de tes aieux; sa présence auguste, écartera le tumulte et la licence. Il respectera cette ville qui fut et sera encore les delices de l'univers! et te ramenera tous les cœurs. *O prince vraiment Chretien, toi à qui la vengeance est inconnue, et qui ne mets aucun prix à tes bienfaits. Toi, dont l'âme grande et élevée dédaignant toute retribution, et brisant les chaines de l'esclavage, donna un exemple, jusqu'alors inoui, de justice, moderation, et generosité!* puisse tes jours être prolongés sur la terre! Puisse ta gloire et ta renommée se perpetuer à jamais, et tes sujets t'aimer autant que je te révére et t'admire. *Et vous fils de Neptune, peuple hospitalier, qui accueillites, et protegeates tant d'illustres fugitifs;* puissiez vous ne jamais eprouver les innombrables calamités qui accablèrent cette nation infortunée! Puisse l'union, la concorde, et la vraie liberté regner à jamais parmi vous! Tout ce que nous pûmes apprendre dans notre nouvel asile fut, que l'objet de nos plus vives sollicitudes étoit renfermé de rechef dans cette prison; mais si on l'avoit rendu à sa sœur? et ce qu'on avoit fait du petit

Omnis, demeura alors un secret impénétrable. Dans cette ville où on avoit élevé un autel à la liberté, personne n'osoit parler, ni se regarder en face ! Une seule question pouvoit couter la vie ! jamais auto-da-fé ne montra un aspect plus sévére ni plus redoutable ! Nous passâmes ainsi quelques mois ; au bout des quels nous apprimes que cet illustre martyre n'étoit plus ! A cette fatale nouvelle le père Jules s'evanouit ; revenu à lui, il tomba à genoux, et levant les mains, et les yeux au ciel, il profera ces belles paroles de David : " Siegneur, nous allons maintenant vers lui, il ne reviendra plus parmi nous ; ta sainte volonté soit faite." Comme plusieurs personnes soupeonnèrent qu'on avoit empoisoné cet enfant, le tribunal sanguinaire jugea à propos d'exposer son corps à l'examination publique ; on ne trouva nulle marque de poison, mais il y a tant d'autres moyens de détruire ! quoi qu'il en soit, il ne nous restoit plus qu'à nous eloigner de ce lieu d'horreur. Avant de nous mettre en route notre affligé Superieur ecrivit au père Bênoit la lettre suivante :

Cher Bênoit ;

Il n'est plus ! ce jeune prince, que les graces sembloient avoir formé de leur mains, est sans doute à présent dans le sejour des bienheureux ! O mon ami ! Je crois voir encore cette fleur languissante, que des monstres iniques foulèrent à leurs pieds. La princesse captive reçut cette fatale nouvelle avec une dignité et tranquillité,

que ses infâmes persécuteurs, ne manquèrent pas d'appeller apathie. C'est ainsi que le vulgaire ignorant, jugeant toujours sur de foible apparences avec la même promptitude qu'il agit sur les rapports vrais ou faux qu'on lui suggére, ne connoit pas les secrets des cœurs vraiment sensibles; il ne sait pas que la tranquillité apparente des âmes élevées et vertueuses les fait souvent paroitre insensibles. Combien, parmi cette race obscure, envient la pompe qui entoure les princes! Ils croyent que les deplaisirs, et les plus mortelles douleurs, ne se cachent jamais sous la pourpre, et qu'un empire est un reméde universel à tous les maux! helas! ils ignorent que chaque condition a son contrepoids; et que ce qui eblouit au loin se confond souvent dans son abondance! et touche moins quand on y est né. O mon ami! que les déplaisirs et les revers des grands sont cruels! Ils sont d'autant plus rudes, qu'ils sont moins préparés à les soutenir. Combien ton âme sensible seroit saizie d'effroi, si tu voyois ces chefs de brigands, qui gouvernent à present notre misérable contrée! Les siècles les plus reculés n'offrent nulle part l'exemple de monstres plus atroces; l'epouvante et la terreur marchent sur leurs pas! Leur regard sinistre semble défier le ciel et la terre! Mais si je ne me trompe, ils ourdissent la trâme de leur destruction prochaine. Le fleau de la rétribution est suspendu sur leurs têtes coupables, et ce peuple insensé, après s'être souillé, au nom de la liberté, du sang du plus juste et paci-

fique des monarques, flechira sous le joug sévére de quelque despot hardi et entreprenant. Nous quittons incèssamment ce lieu de démènce. Pierre te remettera cette lettre je me separerai de lui sur la route, pour me rendre à Rome, où je ne m'arrêterai que quelques jours. Avec quelle satisfaction je reverrai ma chère solitude et l'ami de mon cœur ! Jusqu'à ce jour Adieu ! JULES.

J'accompagnai notre cher Superieur jusqu'à Lyon, là nous nous quittames; je remontai le Rhône et passai par Genève. A quelques lieues de cette ville, comme je me reposai un soir au pied d'une des Alpes, j'entendis les cris plaintifs d'une voix enfantine. Je me hâtai du côté d'où ils provenoient, et vis dans une etroite vallée un spectâcle qui me saizit d'horreur ! Une jeune dame, et une enfant d'environ sept à huit ans, étoient etendues mortes et ensanglantées près d'une caverne, au bas de la montagne. Une femme d'un air farouche regardoit l'enfant sans vie, avec des yeux egarés, où se peignoient tour à tour, la vengeance, le désespoir, et la démence. La petite fille, dont les cris avoient frappés mon oreille, étoit assise près de la dame assassinée, le visage caché entre ses mains, et pleuroit amèrement. Au bruit que je fis en approchant, cette femme se retourna d'un air effrayé ; je tachai de la rassurer, et lui demandai l'explication de ce que je voyais? Elle parut réfléchir quelque moments ; puis me repondit, qu'elle, et la dame qui

étoit etendue sans vie, avec leurs deux enfans, fuyant les desordres dans lesquels la France étoit plongée, avoient été poursuivies, et attaquées dans cet endroit par deux émissaires du gouvernement actuel; que cette dame, et cet petite fille avoient été les premiers objets de leur furie. Mais par quel hazard vous et ils ont épargnés lui demandai-je? Elle me repliqua, qu'elle, et la petite, que je voyais pleurer, s'étoient cachées, à la faveur de la nuit, dans un coin de la caverne, et que les assassins les y avoient cherché en vain. Donc lui dis-je, l'enfant qu'ils ont tué, étoit la fille de cette dame? Elle me repondit, en tressaillant, qu'oui. Je lui fis plusieurs autres questions, aux quelles elle ne voulut pas repondre, ce qui ne me surpris pas, considérant que je lui étois étranger: mais lui ayant démandé, quel parti elle vouloit prendre, elle me dit, que si je voulois l'aider à porter ces deux infortunées dans la caverne pour qu'elle les y ensevelisse, elle comptoit, après avoir rendu ce dernier devoir à sa malheureuse amie, se refugier avec l'autre petite dans quelque lieu retiré du monde. J'acquiesçois à ce qu'elle désiroit, et m'aperçevant que la petite affligée étoit restée tout ce tems dans la même attitude; je m'approchai pour lui parler; elle leva la tête et présenta à mes regards la plus jolie et interessante figure que j'aye jamais vu! mais, dès que je voulus lui adresser quelques mots, elle s'evanouit! J'allois la prendre dans, mes bras lorsque sa mère m'empecha avec une rudesse qui m'etonna d'abord.

Cependant, tandis qu'elle paroissoit empressée à faire revenir cette pauvre enfant, je portai les deux mortes, dans la caverne à l'endroit qu'elle m'indiqua: après m'être acquittée de cette pénible commission, je revins la trouver. Elle étoit très affairée à faire quelques petits paquets qu'elle mit dans ses poches; aussitôt que je reparus, la petite fille, qui étoit revenue de son evanouissement, s'assit le dos tourné vers moi, en s'appuyant la tête sur une de ses mains. La mère fut dans la caverne; après m'avoir recommandé de ne pas parler à sa petite, crainte qu'elle ne retombât en convulsions. Elle revint en moins de tems que je ne m'y attendois, et me demanda si je connoissois quelque asile où elle put être en sureté?

Pénétré de la détresse dans laquelle je voyois cette infortunée; et me sentant surtout un interêt tout particulier pour sa charmante fille, qui paroissoit avoir à peine atteint sa neuvieme année, je lui repondis que j'en connoissois un à peu de distance du monastère où je résidois; que c'étoit une ruine assez spacieuse dans la quelle le tems avoit epargné plusieurs endroits, où on pourroit se loger commodement. Je l'assurois de la protection et bienveillance du Superieur, et du père Bênoit. Elle parut gouter cette proposition et nous nous mimes en route; après m'être chargé d'une petite cassette assez lourde qu'elle me dit contenir les debris de sa fortune, et quelques papiers de conséquence. La petite, qu'elle appelloit Julie, et que j'avois assise devant moi sur ma mule, ne

dit mot chemin faisant. Le jour suivant nous aperçumes la ruine, où je les laissois se choisir un gîte; et leur promettant de revenir vers le soir avec des vivres, je les quittai, et regagnai mon cher monastère. Mon bien aimé protecteur me reçut avec les transports d'une joie sincère et affectionée. Ses larmes coulèrent en lisant la lettre de son ami Jules. J'avois beaucoup de choses à lui communiquer, et il avoit bien des questions à me faire. Mais avant que d'entrer en conversation, je lui fis part de mon aventure dans la vallée et des objets que j'avois laissé dans la ruine voisine. Ce saint homme approuva ma conduite; il ordonna que tout ce qui pouvoit être nécéssaire à ces infortunées y fut porté instamment, et il me pria de leur dire qu'il désiroit les voir le jour suivant après matines. Je retournai vers mes protegées, chargé de provisions; elle m'attendoient avec impatience. Comme cette ruine sert de refuge à l'indigent, et au voyageur fatigué, ou anuité, la charité bienveillante du monastère hospitalier l'a pourvu de meubles commodes et utiles. J'en ai la surintendance, et tiens un registre exact des differentes personnes que s'y arretent dans le cours de l'année. L'endroit le plus retiré, et non le moins agrèable de cette solitude, fut choisi par les nouvelles venues; sans prejudice à ceux, qui pourroient y venir comme de coutûme, car cette masure est spacieuse, et séparée en divers endroits par les décombres que le tems en a detachés, et amoncélés. Leurs appartements

n'avoient de communication, qu'avec une petite Chapelle, dont l'autel est renversé, et tous les Saints (qui en faisoient l'ornement) défigurés. Un panneau sur rainure en ouvre ou défend l'entrée. Les fénètres de cette chapelle sont tres hautes et si obscurcies par le lièrre qui les entoure au dehors, que la clarté du jour n'y pénétre qu'a peine. Une porte de bois de noyer derriere l'autel avec une grosse serrure est la seule chose que le tems paroisse avoir epargné; elle ferme l'entrée d'un passage sombre et etroit qui conduit à un ancien cimètiere, et dans quelques lieux souterrains, lesquels je n'ai jamais examinés. Deux gros verroux aussi bien que la serrure, se trouvent du côté de la Chapelle, et le Superieur en garde la clef. Lorsque j'eus fixé la mere et la fille, aussi commodement que cette demeure le permettoit, je eur fis part du desir que le père Bênoit avoit de s voir, et demandois sous quel titre je devois les nonc̣er? Sous celui de Susane de Perbérosier, repondit cette femme après quelques moments silence (car elle hésitoit toujours avant de ré-tre): je pris congé d'elle jusqu'au lendemain, et etrouver mon vénérable ami. Nous passames la rande partie de la nuit à causer ensemble; nt de nous séparer nous fixames l'heure ou ois lui amener Madame de Perbérosier et nante petite Julie. A dix heures je me hez ces nouvelles protégées. Elles étoient la plus jeune paroïssoit si timide, et avoit craintif, que je n'osois lui parler. Je

comptois beaucoup, pour vaincre sa timidité, sur l'ascendant que le père Bênoit avoit généralement sur tous ceux qu'il vouloit se concilier. Quant à moi, je ne pouvois me défaire d'une certaine prévention que j'avois d'abord conçu contre la mère de cette enfant ; mais comme je ne pouvois m'en rendre compte j'avois résolu de n'en rien dire à mon bienfaiteur, et de laisser le tout à sa pénétration.

Il les reçut avec sa benignité ordinaire, et parut émerveillé de la beauté et des graces de Julie. Cette jeune fille sembloit être formée pour prévenir tous ceux qui la voyoient, en sa faveur. Pour sa mere, c'étoit une de ces personnes qu'on étoit embarrassé de définir à la première vue, et qu'on ne pouvoit approuver ou désapprouver que selon les vertus ou les vices sous lesquels elle se montreroit. Elle affecta beaucoup de réserve dans cette première visite. Le père Bênoit fit plusieurs questions à la petite Julie, qui, avant de répondre à aucune, regardoit sa mere en tremblant, comme pour tâcher de deviner ce qu'elle devoit dire. Enfin ce saint homme adressa la parole à Madame de Perbérosier et lui dit : Notre Superieur est absent, mais je ne doute pas qu'à son retour il n'approuve votre retraite ici, et ne vous y protége aussi long-tems qu'il vous plaira. Quant à cette aimable enfant, je m'offre à lui donner toutes les instructions qui conviennent à son sexe ; pourvue que vous la laissiez venir au monastère aux heures que nous fixerons. Comme il vit que cette dame faisoit quelques réflexions, avant de

répondre, il continua ainsi: Ne croyez pas Madame, qu'aucune autre vue, que celle de la pure charité, et bienveillance domine dans ce lieu. Je sens qu'il soit possible dans un siècle aussi révolté, et bouleversé, que l'est celui où nous vivons, que vous puissiez avoir des secrets lesquels vous ne jugiez pas convenable de découvrir à present; tant que votre conduite sera irreprochable parmi nous, personne ne désirera savoir ce que vous jugerez à propos de cacher. Ne craignez donc pas qu'aucune question indiscrète soit faite à l'innocente Julie. Dieu me garde de l'exposer à s'ecarter de la vérité, ou à prendre l'habitude de disimuler! mais comme nous avons à cœur le salut de tous ceux qui se mettent sous notre protection, notre Superieur ne souffrira jamais que cette tendre fleur reste sans culture. La base de l'éducation doit etre fondée et affermie sur les principes de cette religion, qui seule conduit à la vie éternelle. Je ne doute nullement Madame, ajouta cet excellent homme, que vous ne soyez convaincue de cette vérité. Sous peu le père Jules reviendra; sans doute qu'il désirera vous voir; jusqu'a ce jour Adieu; et après leur avoir donné sa bénédiction il les congedia. Madame de Perbérosier se retira d'un air tres humble et respectueux, mais sans proférer un seul mot. Elle vit bien que ce bon père, ne manquoit pas de pénétration, et qu'il avoit à peu après deviné ce qui c'étoit passé dans son esprit.

Près d'un mois s'ecoula sans que nous recussions aucune nouvelle du père Jules. A la fin un messager

nous annonça son arrivée pour le jour suivant. La joie la plus vive se répandit dans tout le monastère ; car ce saint homme étoit adoré de tous ses habitants, excepté du père Jean et d'un jeune novice, qu'il avoit pris en amitié (le même qu'il amena par la suite, pour prier auprès du corps du père Bênoit). Enfin ce jour tant desiré arriva. Tous les moines vêtus, comme aux fêtes solennelles, furent en procession à la rencontre de l'homme de bien ; les cloches sonnèrent, et les orgues retentirent au loin, d'allélluias. Je ne peindrai pas la joie des deux amis, en se retrouvant ensemble ; elle fut muette, et ne se montra d'abord, que par des larmes d'attendrissement : vers le soir je les laissois seuls. Le lendemain après matines, notre bien aimé Superieur m'envoya chercher, pour s'informer de tous les details concernant les nouvelles réfugiées. Il m'écouta avec la plus grande attention, et m'ordonna de les lui amener avant l'heure de l'office divin. Je ne tardois pas à m'acquitter de ma commission. Madame de Perbérosier fut frappée de respect et de vénération à l'aspect noble et imposant de ce saint père, qui l'examina quelques tems en silence ; puis lui adressa la parole ainsi : Je ne repéterai pas Madame ce que le père Bênoit vous a déja dit ; il s'est suffisamment expliqué sur nos intentions au sujet de votre fille, et nous ne doutons pas que vous n'y adhériez. Mais comme je me sens résponsable de tous ceux qui se mettent sous ma protection ; dès demain nous receverons cette charmante enfant depuis dix *heures* jusqu'a midi, et depuis quatre, jusqu'a six

du soir. En disant ces mots il alloit les congédier, lorsque Madame s'avisa de lui réprésenter que Julie étoit tres ignorante, qu'elle n'avoit encore reçue aucune instruction, et qu'elle espéroit que sa révérence n'auroit nulle objection, qu'elle commençat elle même à la préparer pour recevoir les leçons du bon père Bênoit. S'il est ainsi repliqua ce saint homme, sans m'informer des raisons d'une négligence si coupable, c'est un motif de plus, pour que nous désirions commencer entierement avec elle; car nous préférons avoir tout à faire, à avoir aucune chose à défaire. Mais soyez tranquille Madame ajouta-t-il, ceux qui seront chargé de l'instruire ont eux mêmes reçu une education distinguée dans le monde, et en connoissent les vértus pour les mettre en pratique, et les vices pour les éviter. Je dis ceux, parceque celui qui vous a servi récemment, avec un zéle si sincére (et il me montra), se chargera d'enseigner Julie à lire, écrire, compter, et les premiers principes de notre sainte réligion: par la suite nous dirigerons les lectures propres à son sexe, et selon la capacité qu'elle developpera. Il y a un sentiment inné dans le cœur feminin; qui est de se sentir blessé au vif lors qu'il s'entend traduire injustement. Les femmes sentent de bonne heure leur pourvoir, et l'étendue de leur capacité; pour peu qu'elles aient de l'esprit; elles ne peuvent souffrir patiemment qu'on les fasse passer pour ignorantes, surtout devant notre sexe. L'amour propre aidé des louanges de parents infatués, leur

exagére plus souvent leur savoir, qu'il ne le tient dans une juste balance; , il donne du courage à la plus timide, et il l'enhardit. Alors ne pouvant se retenir, son cœur enflé se décharge même au depens de toute prudence. C'est sans doute cette sensibilité qui nous fait juger ce sexe indiscrèt, mais c'est une erreur, car jamais femme ne trahira un secret qui pourroit la reveler à nos yeux. Ainsi si Julie avoit eu toute l'ignorance que Madame de Perbérosier vouloit bien lui préter, il lui seroit resté assez d'instinct naturel pour garder sa timidité, accompagné du silence. Mais lors que le Superieur me nomme pour lui enseigner à lire, écrire, &c. son petit cœur s'enfla, ses yeux s'animèrent, toute crainte et mauvaise honte disparurent comme l'eclair; et elle s'ecria avec une vivacité qui nous surprit. Mais je sais deja lire, et ecrire aussi! Le père Julés la prennant par la main l'attira doucement vers lui, et commença avec elle le dialogue suivant:—Réellement ma chere pétite, et qui vous a appris!—O ma bonne maman. Et où est elle? Helas des cruels l'ont tuée! et ses yeux se remplirent de pleurs. Savez vous votre cathéchisme? Oui vraiment, et mes prieres du soir et du matin. Ici elle essuya ses larmes en soupirant, et continua ainsi: Ma bonne maman m'avoit appris aussi une petite prière qu'elle composa elle meme, et elle me la faisoit répéter la première chose en m'eveillant, et la derniere en me couchant. Et où est votre papa? Ma bonne maman disoit qu'il

étoit allé bien loin, bien loin ! mais que nous irions le trouver bientôt ; mais ma mère, que voila (et elle montra Madame de la main tandis que ses yeux étoient toujours fixés sur son interlocuteur) dit qu'il veindra peutêtre nous chercher ici, qu'il ne faut pas que nous allions plus loin après lui, crainte que les mechants hommes ne me tuent, comme pauvre Susette et......... Les sanglots lui couperent la parole (et elle porta la main du vénérable Jules, qui n'avoit pas quitté la sienne, contre son cœur, en le regardant d'un air si melancolique et suppliant, qu'il en parut ému. Puis levant ses beaux yeux au ciel avec une expression tout a fait touchante, elle sembloit l'implorer en silence.

Sa mere, pâle et tremblante s'approchoit pour l'emmener, mais le bon père lui fit signe de rester à sa place. Elle ôbéit, mais à contre cœur ; son agitation étoit extrême. Cependant Julie revenue à elle même demanda au sensible Superieur, qui l'avoit assise sur ses genoux—Aimerez vous toujours la pauvre Julie ? Oui, oui, pour la vie, repondit-il, en la pressant contre son sein, mais dites moi ma chere enfant ; qui étoit Susette ? O c'étoit ma bonne amie. Demeuroit elle avec vous ? Oui certainement toujours, elle étoit avec moi dans la grande maison à Paris. La pauvre dame que les méchants hommes ont tuée, n'étoit elle pas sa mère ? O non c'étoit sa bonne maman aussi, car elle aimoit Susette, et Susette l'aimoit de tout son cœur ! Quel étoit le nombre des cruels qui ont

attaqué Susette et sa bonne maman? Deux et celui là (en me montrant du doigt et baissant la tête). Que voulez vous dire mon enfant, le bon Pierre ne fit jamais de mal à qui que ce soit? Oh! il est bien cruel aussi, car il a emporté ma bonne maman, et pauvre Susette dans la noire caverne, et les a laisseés là avec les vilains hommes. Le bon Superieur lui fit comprendre pourquoi j'en avoit agi ainsi: puis il lui demanda, ce qui lui faisoit penser que les mechants hommes étoient dans cette caverne? Je ne sais, repondit elle; puis se tournant vers moi, elle me dit, avec le plus charmant sourire possible et en me tendant la main—Puisque vous n'etes pas un mechant, vous ne laisserez pas ma bonne maman et Susette dans cette vilaine caverne, n'est pas? Je baisois sa jolie petite main, et lui promis de faire tout au monde pour lui plaire. Le père Jules, pour la distraire de cette pensée, lui dit: Mais vous ne m'avez pas répété la petite prière que votre bonne maman vous faisoit dire soir et matin; l'avez vous oublié? O non je ne l'oublierai jamais! Alors se mettant debout devant ce saint homme, elle répéta, avec une grace et un geste qui seroit difficile à décrire la prière suivante:—O Dieu, prète l'oreille aux vœux d'un cœur innocent! veille sur le plus tendre des epoux et de pères; délivre le de ses ennemis, et guide le vers nous. Prends pitié de nos larmes. O tres haut, et tres puissant, reunis nous à ce bien aimé père! afin que nous benissions, de concert, ton saint nom à jamais!

Cette courte supplication recitée d'un son de voix, doux, touchant, et harmonieux; joint à une physionomie tout a fait seraphique, pénétra notre cher Superieur d'admiration ; il lui posa les mains sur la tête et lui donna sa bénédiction ; puis se tournant vers l'endroit où étoit Madame de Perbérosier, pour lui offrir la même faveur, il la trouva à genoux, la tête sur son siège et sans connoissance. La père Jules lui fit donner tous les secours et les soins nécessaires, se réprochant amèrement de n'avoir pas assez menagé sa sensibilité comme épouse et comme mère, en se laissant entrainer aux charmes de l'innocente conversation de Julie. Il attendit avec impatience qu'elle revint à elle, pour lui donner quelques consolations salutaires. Mais ce qui nous étonna fut, que sa fille qui venoit de nous enchanter par des preuves si convaincantes de la plus grande sensibilité s'étoit assise dans un coin, où elle attendoit avec une tranquillité inconcevable, que sa mère soit revenue de son évanouissement sans en paroitre émue. Je me hasardai lui demander si elle aimoit beaucoup cette mère? Il le faut bien me répondit elle, en soupirant, car elle m'a dit qu'il ne me reste plus personne au monde à aimer, ni qui m'aime. Mais si votre père vient vous chercher, il vous aimera sans doute? Oui, mais elle m'a dit qu'il n'est pas du tout certain qu'il vienne jamais. Cependant Madame de Perbérosier avoit repris connoissance; et j'entendis notre bon Superieur qui lui disoit d'un air de compassion: Bien des calamités

pésent à present sur la terre! Je vois Madame que vous en epprouvez de grandes, mais il faut tacher de vous résigner à toutes celles qu'il a plu au ciel de vous envoyer; plus les épreuves que Dieu nous envoit sont pénibles, plus elles sont salutaires à l'âme; elles la purifient, et la forcent à avoir recours à lui pour sa guérison. Mais mon père, dit elle, n'y a-t-il pas des épreuves au de la de toute force humaine? Helas, elles sont quelquefois si dures, et terribles, que notre foible nature auroit bien de la peine à les supporter sans murmures! Que dites vous, foible mortelle? lui repliqua l'homme de bien. Sachez que celui qui a tout crée n'envoit jamais à ses créatures plus qu'elles ne peuvent souffrir. Armons nous de la foi, et de l'espérance, et les peines de la vie deviendront comme des traits aigus qui s'émoussent, quand on les darde contre l'impénétrables rochers. La religion et les prières constantes renforcent l'âme à proportion de ce que le péché, et l'impiété, l'affoiblissent. Mais, observa cette dame, si la vertu est aussi forte que le vice, pourquoi les hommes ne se laissent ils pas vaincre aussi facilement par l'une qu'ils le sont par l'autre? Le vice, sous differentes formes, les poursuit dès leur naissance, et manque rarement, tôt ou tard, de les atteindre. Si le vice poursuit l'homme, dit le saint père, d'un ton grave et sublime, la vertu marche en même tems devant lui Elle tache de l'attirer à elle par ses propres attraits, et par la douce persuasion. L'obéissance et la per-

sévérance peuvent seules l'enforcire. Perfection est sa nourrice, laquelle à l'approche du péché s'éloigne avec son élève cherie. Oh! Madame, si le vice n'étoit aveugle, il ne pourroit soutenir l'eclat de sa beauté, il en demeureroit anéanti. Mais dans son aveuglement il se repait de souillures mondaines, et de poisons que son haleine empestée repand sur la terre; et dont il est sans cesse la victime renaissante: et tandis que la vertu dans toute son excellence remonte vers les cieux pour y accueillir ceux qui ne l'ont pas méconnue ici bas, il reste enchainé sur cette terre de misère toujours déchirant et devorant ses propres enfans. Souvenez vous que nous sommes en ce monde dans un état de probation. Dieu en y mettant l'homme lui laissa le mal, qu'il s'est créé lui meme; mais dans sa bonté infinie, il lui donna, dans une juste balance, les moyens de le combattre et de le vaincre. Or comme dans cette état, il est de toute nécessité que sa volonté soit libre; son salut, ou sa condamnation éternelle depend de son choix. Mais, dit Madame de Perbérosier, nul homme n'atteignit jamais à la perfection? Dieu est toute justice, repondit le père Jules, il connoit notre foiblesse, et nous tient compte de nos efforts. Il est miséricordieux, et le sincere penitent trouve grace devant lui. Les plus grands forfaits peuvent ils être effacés par le repentir, demanda encore cette Dame? L'homme capable de les commettre, repondit le Superieur, fut, je crois, et sera toujours, incapable d'une véritable répentance: Mais le très haut connoit seul les

réplis du cœur humain, nos jugemens ne sont rien devant lui. Le méchant qui opprime, le forcéné qui trempe ses mains cruelles dans le sang de ses frères, furent, et seront toujours, les objets de la colère divine, et l'opprobre du genre humain ; ces fils de la perdition sont des instrumens sur terre entre les mains de la Providence, pour punir les uns, et reformer les autres ; mais bien plus souvent (comme nous en voyons l'exemple sous le règne de la terreur), pour hâter le bonheur des élus, qui expient ainsi par un moment de souffrance les erreurs qu'ils ont pu commettre ici bas. Les monstres qui regnent maintenant sur notre miserable contrée, moissonnent les fleurs naissantes, en même tems que celles qui commencent à se flétrir, ou qui sont déja flétries. Helas ! qu'ils épargnent de peines au premieres, en les delivrant des maux et des perils de cette vie si pleine de tribulations ! car n'apercevons nous pas, que nous perdons avec les années ? Et le sommeil, frere de la mort, et la nourriture qui nous est sans cesse nécessaire, ne sont ils pas de foibles remédes de la continuelle maladie qui nous devore ; et que nous apportons avec nous en naissant ? Le trépas est notre dernier accès ; que la foi et l'espérance nous rendent peu pénible.

Madame de Perberosier avoit changé plusieurs fois de couleur durant la derniere partie de ce discours ; craignant qu'elle ne tomba en deffaillance, je lui offris quelques gouttes de cordial qu'elle refusa avec civilité, et me demanda un verre d'eau ; elle trembloit comme une feuille.

Le père Jules, qui étoit la commisération même, eut pitie de son extrême agitation et lui prènant la main entre les siennes lui dit à voix basse—Je vous répète ce que le père Bênoit vous à dit avant: Nulle autre question ne sera faite à votre innocente fille, et l'amour filial ne sera pas la dernière chose que nous lui recommenderons. Quant au silence que vous vous croyez obligée de garder sur vos propres affaires, nous le respecterons: et si (comme vous le faites espérer à Julie) votre époux vient vous trouver ici, il récevra l'hospitalité, et tous les services qu'il sera en notre pouvoir de lui rendre. Adieu Madame, Pierre ira demain s'informer de votre santé, et nous ramenera votre aimable enfant. En finissant ces mots il les benit et les quitta. Je les reconduisis à la Ruine. Chemin faisant, Madame avoit composé ses esprits, et je la laissai plus calme et plus séreine que je ne l'avoit encore vue.

De retour au monastère j'allai rendre mes dévoirs, comme de coutume, à mon cher bienfaiteur, et fus surpris de trouver le père Jules avec lui, qui, dès qu'il me vit, me demanda, si la dame assassinée m'avoit paru d'un âge à être la grand'-mere de Julie? Je repondis que non, mais que le jour étant à son declin joint à l'horreur dont je me sentis alors saizi, je n'avois pu faire aucune remarque très exacte. Il reflechit quelques moments; puis me dit; Pierre, après demain, il faut que tu mènes les deux plus anciens et fidèles moines du monastère à la caverne où tu as dé-

posé ces infortunées: entre ci et ce tems la ayez tout ce qu'il faut pour les ensevelir décemment. Il y a à Sion une vieille appellée Simonette, qui occupe une chaumière au pied du Rocher Tourbillon; vous l'emmenerez avec vous: ainsi envoie la chercher demain au soir le plus secrétement possible. C'est une femme fidelle et qui m'est devouée. Tu lui diras de ma part d'examiner les deux mortes avant de les mettre dans leurs cercueils et de faire un paquet de tout ce qu'elle trouvera sur elles. Arrangez vous en sorte que ces victimes du barbarisme soient enterrées au flambeau, dans l'ancien cimétiere de la Ruine; sur tout ne dites mot. Aussitôt que cette triste cérémonie sera achevée amène la mère Simonette dans mon dortoir, où le père Bênoit et moi vous attendrons.

Tout fut éxecuté selon les ordres du Superieur. Mais avant cela je fus chercher Julie, qui parut bien aise de me revoir. Je vis à ses yeux qu'elle avoit pleuré, mais suivant les intentions des deux saint pères je ne lui fis nulle question. Ce même jour elle commença ses études, et jamais personne ne montra de plus aimables dispositions. Le jour suivant les deux moines, qui avoient été mis dans le secret, la vieille Simonette, et moi fûmes à la caverne, et le soir un peu avant minuit les amies de cette amiable enfant furent enterrées. Tous les habitants du monastère etoient plongés dans le plus profond sommeil, hors le Superieur et son ami Bênoit

qui nous attendoient impatiemment. Dès que nous entràmes le père Jules ordonna aux deux anciens moines de rendre visite, de tems en tems, l'un apres l'autre, à Madame de Perbérosier, et de la veiller de près; puis leur ayant recommande le silence sur cette affaire, il les congédia.

Dès qu'ils furent retirés le dialogue suivant eut lieu entre le bon père et la vieille:—Eh bien, mère Simonette, quel âge pouvoit avoir la dame que vous avez ensevelie?. Mon révérend père, quoique la mort ait déja fait de grand ravages sur tout son corps, cependant je suis persuadée qu'elle n'avoit pas plus de trente ans. Et la petite fille? Neuf ou dix, tout au plus. Ressembloit elle à sa mère? Je ne saurois le dire, car le coup de poignard qu'elle reçùt etant à la gorge, elle étoit très défigurée. Où les assassins frapperent ils sa mère? En trois differentes endroits, mais le coup mortel étoit au cœur. Que trouvates vous sur elles? J'ai fait un paquet de leurs hardes, mais autour du col de la dame je trouvai un cordon de cheveux auquel étoit suspendu un sachet de soi bleue, qui paroissoit avoir contenu quelque médaillon; je cherchai aussi leurs poches; celles de la mere paroissoient avoir été videés à la hâte, car entre une d'elles et la robe, je découvris deux lettres. Et qu'en avez vous fait? Elles sont avec le sachet à l'entrée du paquet, que j'ai remis au frère Pierre; le tout noué ensemble avec un ruban de trois couleurs qui étoit dans une des poches de la petite.

Le père Jules, apres avoir récompensé cette bonne

femme, l'envoya se réposer à la Ruine, en lui recommandant de partir de bon matin sans être aperçue de qui que ce soit. Lors que nous fûmes seuls je produisis les deux lettres. La premiere que nous ouvrimes étoit conçue en ces termes :

Ma bien aimée ;

Tache de t'échapper de ce gouffre d'horreur ! Je t'attends sur les frontières du lieu qui te donna naissance. Prends bien soin de tes jours, pour l'amour de celui qui t'adore, et aussi pour celui de ce gage adoré de notre union. Helas ! que l'absence de ce qu'on aime est pénible ! Avec quelle joie je presserai cette enfant cherie contre mon sein paternel ! Je vous vois sans cesse en songes, il me tarde qu'ils soyent réalisés. Venez ! venez ! objets de ma plus vive tendresse ; votre présence adoucira l'amertume de mon exil. En attendant ; celui qui te cherit, loin comme de près. E.

La seconde contenoit ces mots :

Que l'attente est cruelle ! O charmes de ma vie quand vous verrai-je paroitre ! Depuis que je vous sais en route les heures me paroissent des siècles ! Je guette jour et nuit ; le repos fuit loin de moi ! J'envoye celle ci a V...... bien sure que tu t'informeras à tous les bureaux de poste. Je ne suis pas sans inquiétude au sujet de Susette. Je crains qu'elle ne t'expose à être trop remarqueé ; ne pourrois tu laissez cette aimable *enfant* en lieu de sureté à V...... puisse notre

tendresse pour elle ne nous pas coûter cher ! mais si M. de P...... t'accompagne jusqu'a B... comme elle l'avoit projeté, tout ira bien ; au moins je l'espère. Chere âme de ma vie, je me meurs d'impatience. Viens vite ; je te tends les bras.

E.

Ces lettres, sans signature, et sans date &c. ne nous fournissoient aucun eclaircissement. Le père Bênoit y observa une singulière contradiction. Ce père, dit il, qui est d'abord tout de feu pour sa fille, se montre d'une philosophie bien froide à la fin de sa seconde êpitre ; quelle étrange disparate. Ah ! s'ecria le père Jules, en levant les mains et les yeux au ciel ; j'en ai vu de bien plus grandes à Paris ; chez les uns la crainte et la terreur, leur font oublier tous les sentiments de la nature, et haïr leur propre sang. D'autres dans leur enthousiasme criminel pour leur chimérique liberté ont brisé tous les liens de l'amitié, de la reconnoissance, et de tout amour vertueux. Ils rèvent tous, qu'ils sont des Brutus et que tous les rois de la terre sont autant de Tarquins ; en un mot ce sont les plus atroces des Tyrans, qui se proposent de détruire la Tyrannie ! Enfin ces deux lettres, et les autres effets de ces objets mysterieux, ayant été mis en lieu de sureté, nous nous séparames et on vit renaitre la paix et la tranquillité au mont St. Bernard. Julie n'étoit jamais si heureuse que quand elle étoit avec le bon père Bênoit, pour lequel elle conçut des sentimens vraiment filials. Jamais personne

ne fit des progrès plus rapides. Elle croissoit en graces, beauté, et vertu. Elle etoit douée d'un esprit aussi brillant que solide. Rien ne lui paroissoit difficile à apprendre; il sembloit qu'elle avoit sçu auparavent tout ce qu'on lui enseignoit et qu'elle ne faisoit que se les rappeller.

Six ans se passèrent ainsi; Madame de Perbérosier vivoit presque toujours en retraite; lire et écrire étoient ses occupations ordinaires. On ne trouva rien à redire à sa conduite excepté une seule fois que je vis le père Jean sortir de chez elle; comme il ne lui avoit jamais été introduit. Je lui fis quelques questions à ce sujet de la part du Superieur. Elle repondit d'un air piqué, que ce moine sachant qu'elle vivoit dans la solitude, et aimoit la lecture, s'étoit introduit en lui procurant plusieurs livres qu'elle desiroit avoir. J'espère qu'il n'y a pas de mal à cela? ajouta-t-elle. Le pére Jules jugea à propos de passer ceci sous silence; mais me recommanda de veiller attentivement sur leur conduite. Au bout de six ans dis-je, un événement inattendu vint troubler notre repos, et enlever le bonheur dont nous jouissions. Madame de Perbérosier se presenta un soir au monastère; elle paroissoit tres effrayeé et nous dit qu'elle avoit entendu du passage qui communiquoit à la chapelle les cris perçants de quelque'un en grande détresse, et que la porte en etant fermée elle n'avoit pu voir qui ce pouvoit etre. Le père Jules me donna aussitot la clef de cette porte. Mon cher protecteur, Madame, et moi, nous nous

hâtames vèrs la Ruine, chemin faisant, nous rencontrames Julie toute tremblante et en pleurs. Le père Bénoit ne put s'empècher de la reprimander un peu de n'avoir pas suivi sa mère. Elle s'en excusa sur ce que la frayeur l'avoit fait tomber en foiblesse. Nous l'envoyames au monastère jusqu'a notre retour. Arrivés à la Chapelle, nous entendimes de foibles gémissemens, qui firent place au plus profond silence ; nous jugeames que l'objet de nos alarmes venoit ou d'expirer ou de tomber en défaillance. Je m'étois muni d'une torche. Lorsque la porte fut ouverte, j'entrai le premier, et vis à quelque distance un malheureux, étendu la face contre terre. Je mis mon flambeau entre les mains de notre compagne, et le relevant ; je l'apportai dans la chapelle, où nous fûmes fort surpris et emus en voyant que c'etoit un jeune garçon d'environ quinze ans! Il etoit sans connoissance; son pouls ne battoit que foiblement. Nous ne lui trouvâmes aucune blessure. Apres lui avoir fait respirer quelques eaux spiritueuses, et avaler un peu de vin, il ouvrit les yeux, et nous regardant d'un air égaré, il tomba en convulsion. Nous renvoyames Madame de Perbérosier au monastère, chercher les deux anciens moins dont j'ai parlé avant ; un d'eux ne s'y trouvant pas, elle amena à sa place le père Jean. Il fut décidé qu'on porteroit ce pauvre souffrant à l'infirmerie du couvent, où, comme le Superieur, et le père Bênoit avoient une profonde connoissance de la medicine, il ne pouvoit manquer de secours. Ce

ne fut pas sans peine que nous parvinmes à l'y transporter. Le père Jules fut aussitot le voir, et le trouvant dangereusement malade, il envoya chercher la mère Simonette pour lui servir de garde. Je fus chargé de le veiller jusqu'a l'arrivée de cette bonne femme. Quelques gouttes d'opium le firent bientot tomber dans un profond sommeil; j'observai que pendant qu'il dormoit, ses nerfs etoient dans des convulsions continuelles. Le lendemain à son réveil je lui offris quelques nourritures; il prit tout ce que je lui donnai avec docilité; mais quelque question que je lui fisse, il n'y repondit pas plus que s'il eut été sourd, et muet; ses yeux montroient un esprit derangé. Enfin la vieille Simonette arriva, et fut placée auprès de cet infortuné. Notre bon Superieur et le père Bênoit lui rendoient de frequentes visites, mais nul autre moine ne fut admis. Je relevois sa garde toutes les fois qu'elle avoit besoin de repos, ou qu'elle étoit obligée de s'absenter. Le jour suivant je fus à la Ruine chercher la clef de la porte du passage où nous avions trouvé ce jeune garçon. Madame me la remis je lui demandois si elle avoit examiné cet endroit? Elle me repondit, que le vieux moine accompagné du père Jean étoient revenus avec la torche, et y avoient cherché, mais en vain, quelqu'issue par où on peut conjécturer, comment cet etranger c'etoit introduit dans ce passage; lequel aboutissoit en ligne droite au cimetière dont les mures paroissoient trop hauts pour qu'il ait pu les éscalader.

Six semaines se passèrent avant que notre patient fut prononcé hors de danger ; nous étions alors en Mai. Dans les commencemens de sa convalescence (qui fut assez longue), la mère Simonette et moi, nous le menions au jardin. Je n'oublierai jamais le jour où nous l'y conduisimes pour la première fois ! Tout ce qui s'offroit à sa vue le frappoit d'étonnement, ou d'admiration ! mais le moindre bruit le faisoit tréssaillir ! Devant certains arbres, ou certaines plantes, il restoit en extase ! Les fleurs parcissoient l'enchanter, et l'attrister en même tems; il prenoit la plus grande precaution de n'en fouler aucune sous ses pieds ; mais lorsqu'il entendit les cloches du monastère sonner, il s'evanouit, et revenu à lui même, des sanglots convulsifs l'assaillirent, qui lui durèrent plus d'une heure : il poussoit de tems en tems des soupirs comme si son cœur se brisoit. Cependant il n'etoit pas facile à irriter, au contraire c'etoit la douceur et la docilité mêmes. Il paroissoit d'une ignorance extrême, ne parloit jamais le premier, et quand on lui adressoit la parole il ne repondoit que par monosyllabes, et sembloit tres souvent ne pas trop comprendre tout ce qu'on lui disoit. Le père Jules nous défendit de l'accabler de questions, mais de tacher de le distraire en l'observant. Il nous recommenda aussi de ne jamais l'interrompre en cas qu'il se montra enclin à parler seul ; en un mot de le laisser agir en pleine liberté, mais de ne rien pérdre de ce qu'il diroit ou feroit, et de lui en rendre compte. Pendant plusieurs jours, ce

jeune homme étoit si foible et tranquille qu'il sembloit n'avoir d'autre sens que celui de la vue; quand ses yeux étoient fixés sur quelqu'objet il étoit presqu'impossible de l'en détacher, il étoit si distrait qu'il falloit lui répéter sans cesse la meme chose; et il oublioit d'un instant à l'autre ce qui avoit parut l'attacher le plus. Cependant petit à petit avec les forces, la mémoire sembla renaitre. La prémière observation que je fis, fut qu'il n'entroit jamais dans aucune chambre sans regarder si les verroux étoient en dehors ou en dédans; si en dehors, il s'en eloignoit au plus vite si en dedans, il ôtoit la clef de la serrure et la mettoit dans sa poche. La vieille Simonette nous dit qu'il paroissoit avoir une grande horreur pour l'obscurité, qu'il rêvoit tout haut, se réveilloit souvent en sursant, et se rendormoit presque toujours en pleurant à chaudes larmes. Le père Bênoit lui demanda s'il paroissoit avoir quelqu'ideé de religion? Vraiment, je le crois, repondit elle, car il ne manque jamais de prier soir et matin. Prie-t-il tout haut demandai-je? O non, repondit cette femme, il ne remue pas seulement les lèvres, mais à genoux les mains jointes, et les yeux levés au ciel, on le prendroit pour une statue sur un mausolée si ce n'etoit pour les soupirs douloureux qui sortent de son cœur comme malgré lui. Le bon Supérieur commanda à Simonette de prendre du repos la nuit suivante et que je veillerois à sa place. Dès que notre convalescent fut au lit, je m'établis dans sa chambre, de manière à le voir,

sans qu'il m'aperçut. Il s'endormit et fut assez tranquille, jusqu' à environ onze heures et demie ; alors il commença à jaser tres distinctement. Lyréc mon cher ami (disoit il) je sais par cœur les jolis vers que tu m'a appris sur......... ici il se mit le doigt sur la bouche en signe de silence : peu après il ajouta : Laisse moi te les répéter, mais ne pleure pas ; essuye tes yeux mon cher Lyréc, écoute—alors s'asseyant sur son seant il répéta ces vers :

"Semblable à l'etoile du matin
On l'a vu paroitre sur l'hórizon
Anoncant un jour pur et serein
Tout chantoit ses louanges à l'unison.

Puis on l'a vue semblable à Flore
Les fleurs brillantes naissoient sous ses pas
Son haleine les faisoit eclorre
Et les doux zephirs caressoient ses appas."

Quelle chute ! ô ciel..............

Cet infortuné s'arrèta et soupira amèrement une sueur froide lui couloit le long du visage. Enfin il remit sa tête sur l'oreiller et se rendormit. Lorsque je rendis compte de tout ceci au Superieur, il fut d'avis que si on pouvoit parvenir à faire baigner ce jeune garçon à la source de la fontaine qui etoit dans le jardin, on pourroit effèctuer sa guérison. Cet intèressant jeune homme étoit si doux et si docile que je ne doutois nullement de l'y faire consentir. Le père Jules me demanda s'il avoit jamais mentionné son nom ?

èpondis que le lui ayant demandé une fois, il voit regardé d'un air si soupçonneux que je vois pas reitéré ma demande. Ce saint homme dit qu'il se proposoit de le questionner lors qu'il verroit tout à fait retabli. Le jour suivant, on sans quelque difficulté, nous baignames notre onvalescent; l'eau de cette source est extrèmement froide; lorsqu'il s'en sentit saizi, il s'écria hors de lui même oh! Lyréc, cher Lyréc! sauve Pétac, sauve ton pauvre Auguste Pétac! Nous le retirâmes aussitôt, et dès qu'il eut repris ses sens, il me regarda avec un sourire mélancolique: et me dit en me tendant la main: Vous n'etes pas Lyréc; mais vous êtes bon comme lui. Il se trouva mieux ce jour la. Nous continuames à le baigner de tems en tems, et à force de soins et d'attentions, il recouvrit enfin la santé et la raison.

Un après midi que le père Bênoit et moi allames rendre visite au Superieur, nous trouvames ce jeune homme avec lui, il ne faisoit que d'entrer. Apres que, ce saint homme nous eut fait asseoir et prie de passer la soirée avec lui, il adressa la parole à son nouveau protegé, et lui dit: Mon cher Auguste, vous êtes ici avec des amis qui s'interessent vivement, et sincèrement à votre sort. Mais qui êtes vous? D'où venez vous? et par quel hazard étiez vous où on vous à trouvé?

Mon reverend père lui repondit ce jeune homme; mes ideés sont encore bien confuses; aidez je vous prie à ma memoire en me disant, comment et où je fus trouvé? Lors que nous l'eumes

satisfait à cet egard, il posa les deux coudes sur une table qui se trouvoit devant lui, et s'appuyant le front entre ses mains jointes, il médita quelques minutes; puis relevant la tête et fixant le Superieur, il lui dit: Mon Père, quand un ami risque sa vie pour nous sauver d'un danger éminent, et que nous avons juré sur le livre saint, de ne jamais le trahir, pouvons nous rompre notre serment? Non certainement, repondit le père Jules; tout serment qui n'est pas extorqué doit être scrupuleusement observé. Mon saint père, que voulez vous dire par extorqué? Si vous vous trouviez quelque part, où vous vissiez une personne commettre quelques crimes, ou projéter la perte de quelqu'un, si cette personne le poignard d'une main et le livre Saint de l'autre, ne vous laissoit d'alternatif que de jurer ou mourir, alors .... La mort, interrompit Petac, n'est elle pas preferable au parjure? Dans la supposition que je viens de vous citer, repondit le Superieur, en sauvant votre vie, vous sauveriez peut être celle de bien d'autres, mais même dans ce dernier cas, celui qui seroit chargé du soin de votre conscience devroit être le seul à qui vous révéleriez ce secret. Ce cas n'existe pas à mon égard, continua ce jeune garçon; l'ami qui a reçu mon serment est le meilleur des hommes. Mais je vais vous dire ce que je puis révéler sans parjure. Je suis né le plus infortuné des mortels; dès l'age le plus tendre, je fus esclave, un ami me procura la liberté, il me confia à deux hommes que je ne

connois pas, même de vue; car nous ne voyageames que de nuit, et ils eurent soin de se couvrir le visage. Le dernier jour de notre voyage vers le soir, un d'eux mit un billet dans la poche de ma veste, lequel il attacha avec deux epingles, et après m'avoir bandé les yeux de mon mouchoir, il me passa une corde autour du corps, en me disant tout bas de ne rien craindre, et que dès que je me sentirois sur mes pieds, je pourrois me debarrasser de cette corde, et de mon bandage; qu'aussitôt que je jugerois que lui et son compagnon pouvoient être partis je n'avois qu'à appeller à haute voix, jusqu'a ce que quelqu'un vint à moi; qu'alors, on ne manqueroit pas de me conduire devant le Superieur du Monastère Hospitalier auquel je donnerois la lettre qui etoit dans ma poche. M'ayant recommendé le plus inviolable silence sur ce qui m'étoit arrivé jadis, je me sentis soulever pardessus un mur et me trouvai dans un cimètière. J'appellai longtems, personne ne vint; appercevant l'entrée d'un passage obscure je m'y enfonçois machinalement. La frayeur me saizit, et accablé de fatigue je m'evanouis. Lorsque je repris connoissance, ne sentant que des murailles autour de moi je jetois des cris de déséspoir. Vous savez le reste. Et où est la lettre demanda le père Jules? Elle doit être où on l'a attachée repliqua Petac; car jusqu'a ce moment ci, je l'avois oublié. Je courus vers la vieille Simonette, qui avoit eu soin de serrer les hardes qu'il avoit sur lui, lorsqu'il fut apporté à l'infirmerie, le Superieur lui en ayant fait pro-

curer de plus convenables. Comme nous pouvions nous passer de cette bonne femme, elle devoit s'en retourner chez elle le jour suivant; ainsi je la trouvai occupée à faire ses preparatifs. Je lui demandai la veste en question qu'elle alla chercher. Nous regardames dans les poches, et trouvames, dans une d'elle, les deux epingles à chacune des quelles restoit un petit coin de la lettre qui en avoit été arrachée; nous y déchifframes quelques moitiés de mots qui prouvèrent seulement qu'Auguste ne nous en avoit pas imposé, mais qui ne pouvoient jeter aucun eclaircissement sur cette affaire. Le père Jules envoya chercher le vieux moine qui nous avoit aidé à apporter ce jeune homme de la Ruine au couvent: et après lui avoir fait part de la perte de la lettre, il le pria de faire quelques questions au père Jean à ce sujet, et m'envoya en même tems à la Ruine pour en faire autant à Madame de Perbérosier. La seule découverte que nous fimes, fut, que la reponse de l'impénétrable père Jean au vieux moine se trouva être presque mot pour mot la même que me fit la mère de Julie, savoir, que vraisemblablement ce jeune etranger avoit detruit cette lettre durant s démence, soit à l'infirmerie ou peutêtre avant 'on le trouvat dans le passage. Ce qui se vant être tout à fait improbable et etant très rés de la fidelité de la mère Simonette, bien que de celle du vieux moine, nos ons restèrent sur Madame, et son ami Jean.

Le pauvre Pétac parut tres inquiet et affligé de cette perte. Le père Bênoit pour l'en distraire lui demanda si il savoit lire et écrire? Il rougit d'abord; puis surmontant la mauvaise honte qui l'avoit surpris, il repondit—Que jadis il avoit appris l'un et l'autre, mais qu'il y avoit si longtems qu'aucun livre ne s'étoit offert à sa vue, qu'il craignoit d'avoir tout oublié. Je m'offris à lui donner des leçons, il me serra la main avec affection, et ses yeux seuls me remercièrent. Sa physionomie étoit si expressive qu'on n'avoit pas de peine à y lire ce qui se passoit dans son âme. Le père Jules lui présenta un volume de l'histoire de France, en lui disant; voyons mon cher Auguste si vous avez tout à fait oublié. Apeine Pétac eut il ouvert ce livre qu'il le réjeta, d'un air indéfinissable, c'étoit un mélange de dédain, d'indignation, et de désespoir, puis il tomba dans une profonde réverie. Le père Bênoit, pour l'en retirer, lui dit avec douceur, qu'il n'étoit pas étonnant, d'après ce qu'il venoit de nous dire, que la lecture ait cessé de lui être familiere, mais que ce petit malheur seroit bientôt réparé. Ce jeune homme jétant sur le saint père des yeux où la tristesse étoit peinte, prit un livre de prière qui se trouvoit à côté de lui, et lut d'un ton sonore, et même harmonieux. Les modulations de sa voix, nous prouverent qu'il sentoit son sujet. Fort bien, dit le Superieur en souriant, si vous n'avez pas plus oublié l'écriture que la lecture, notre ami Pierre n'aura pas grand peine avec son

pupille. Il repondit qu'il n'avoit eu jadis que quelques leçons dans cet art. Nous verrons, lui dis-je. Me laisserez vous le choix de ce que je lirai avec vous, me demandat il? Certainement, lui dit le père Jules; car nous avons la preuve que vous savez judicieusement choisir. Il parut satisfait de cette reponse, et reprit sa sérénité. Ensuite le père Bênoit lui adressa la parole et lui dit: Nous avons déja une pupille. Vraiment! s'ecria Pétac avec surprise! Je croyois que les femmes n'étoient pas admises dans ce monastère. Vous avez cru juste, lui repondit mon bienfaiteur. Alors il lui raconta en partie l'histoire de Julie. Pendant ce discours Auguste se mit la main sur les yeux, et dit à voix basse Du sang! Du sang! rien ne peut les en assouvir! puis se tournant vers le père Jules: Que vous êtes heureux mon saint père d'avoir......... D'avoir quoi, répeta le Superieur? mais ce jeune homme, comme s'il se repentit d'en avoir trop dit, devint taciturne. Pour dissiper ce nuage, mon bon protecteur lui proposa de prendre leçon dans le cabinet d'étude de Julie. O non, non, s'ecria ce jeune sauvage, en s'approchant de moi d'un air tout effrayé, nous serons seuls n'est pas? Oui certainement, si vous le préferez ainsi, lui repondis-je.

Nous commençames le lendemain. Il ne savoit que former ses lettres, mais quoiqu'il ne manquat pas de capacité, il étoit difficile de fixer son attention; ses disparates étoient continuelles; quelquefois il me questionnoit sur Julie; savoir, ce qu'elle lisoit,

si elle étoit bien savante? &c. &c. Je tâchois d'exciter sa curiosité, et lui demandai s'il n'aimeroit pas à voir le cabinet d'étude de cette jeune dame? Je l'aimerois assez me repondit il; mais quand elle n'y sera pas, s'il vous plait. Vous avez bien peur du beau sexe, lui dis-je, en riant. Helas! repliqua-t-il, en faisant un profond soupir; je n'ai pourtant que trop de raisons de le...... De le quoi? lui demandai-je toujours sur le meme ton; vous nous laissez souvent au milieu de vos sentences! Ne voyez vous pas me dit il, tristement, que je ne suis qu'un sot, qui ne soit ce qu'il dit ni ce qu'il veut! cependant, ce qu'il y a de certain est, que je n'aime à voir personne que vous, et les deux saint pères; vous êtes tous les trois si bons! Mais, lui repliquai-je, Julie est aussi bonne qu'on puisse l'être; si jamais vous venez à la connoitre vous verrez que je n'exagère pas. Cependant pour ne vous pas contrairier, je vous avertirai lorsqu'elle sera chez sa mère. Vers le soir je menai mon nouveau pupille dans notre cabinet d'étude. En y entrant, il observa que ce que nous appellions cabinet se trouvoit être une tres grande chambre! Mon cher ami, lui repartis-je il arrive souvent dans ce monde que les objets changent lorsque les noms restent. Ne seroit il pas bon, de changer quelquefois l'un et l'autre en meme tems, me demanda-t-il? Peut être que oui repliquai-je; mais voyons que voulez vous examiner ici? Tout, me repondit il; il y avoit dans cette salle d'étude, un orgue, un clavecin, un

chevalet sur lequel étoit le portrait presque fini de St. Louis, à qui l'ange Gabriel présentoit un palme. Que signifie cette palme, demanda Pétac? C'est sans doute la palme de la victoire qu'il gagna sur les infidèles, ou celle du Martyre, repliquai-je. Et pourquoi du Martyre, demanda-t-il encore? Parce qu'il mourut de la peste, loin de son pays. Comme je finissois ces mots, ce jeune enthousiaste, levant les yeux et les mains au ciel, s'ecria: O heureux monarque! fils chéri de ton Dieu! qui ne permit pas que tu sois frappé par d'ignobles mains, mais qui, dans sa justice, et dans sa miséricorde te frappa lui même! Des larmes involontaires coulèrent de ses yeux. Je fis quelque bruit sur le clavecin; alors il quitta St. Louis, et vint examiner les livres de musique; ici les questions recommencèrent, viz. Qui a enseigné la musique a Mlle Julie? Le père Bênoit? Lui a-t-il enseigné tout ce qu'elle sait? Non, elle a appris de moi à lire, à ecrire, à compter, et aussi la géographie, et les mathématiques. Ses questions finirent. Je m'aperçus que sa poitrine étoit oppressée, il étoit pâle; ses yeux baignés de pleurs étoient fixés sur un morceau de musique que ses livres tremblantes s'efforçoient de lire. C'étoit une chanson italienne que j'avois donné à Julie. Pauvre garcon, dis-je en moi même, à peine à ton aurore tu es déja assailli de mortels souvenirs! Pour le détourner de ses tristes pensées, je lui fit observer deux gros globes, et une belle mappemonde qui étoit suspendue

au plancher : il tourna les globes comme une personne qui s'y connois, et regardant la mappe-monde il soupira, et dit : Pauvre Lyrec ! Et qu'a-t-il de commun avec la géographie ? lui demandai-je ? C'est lui qui me l'enseignoit quand mon malheureux...... Il . paroissoit suffoqué. Je le prèssai contre mon sein en lui disant ; pauvre enfant ; tu as donc déja bien souffert ? Ce mouvement involontaire de ma part, eut l'effet que la compassion a toujours sur les cœurs affligés, en partageant leurs souffrances ; elle excite des larmes salutaires qui en adoucissent l'amertume.

Lorsque je le vis un peu soulagé, je le fis asseoir à la table sur laquelle étoient tous les dessins, et le portefeuille de Julie. Sans la moindre apologie, ni sans s'embarrasser de toute la peine qu'il préparoit à cette aimable fille, tout fut aveint et étalé pêle mêle sur la table. J'étois trop aise de le voir s'amuser, pour lui dire un seul mot qui puisse le contraindre. Je m'etois assis vis à vis de lui, et la porte de la chambre qui étoit entr'-ouverte se trouvant en face de moi : je vis mon cher protecteur qui me fis quelques signes par lesquels je compris qu'il désiroit profiter de l'occasion pour présenter Julie à Auguste. Je prolongeois le tems autant que je pus, à la fin il se leva, et me donnant le bras, nous avançames vers cette porte qui s'ouvrit tout d'un coup et présenta à nos regards le père Bénoit accompagné de sa chere pupille, belle, et brillante comme l'aurore d'un beau jour ! Je présentois mon com-

pagnon; et mon bienfaiteur, sa compagne; laquelle fit une profonde révérence avec toute la grace qui lui étoit naturelle. Elle s'attendoit sans doute, que l'objet qu'elle saluoit si révéremment auroit au moins la politesse de lui rendre son salut; mais elle se trompoit. Le pauvre Petac surpris et décontenancé étoit resté droit comme un piquet, sans même songer qu'il fut nécessaire qu'il se derangeat pour la laisser entrer chez elle, ce qu'elle fit cependant en se glissant de son mieux entre lui et la porte, suivie de son cher précepteur. Quand ils furent passés je demandois à cette nouvelle statue s'il avoit vu la tête de Meduse? Il me regarda d'un air tout déconcerté. Mademoiselle Julie n'aura pas à se louer beaucoup de votre politesse continua-je. Pourquoi donc? dit il. Vous ne lui avez pas rendu son salut. Je n'en ai pas eu le tems, elle est disparue si vite! mais, continua-t-il, faites lui une apologie de ma part car je serois tres faché de passer pour incivile. Comme il n'avoit pas bougé de sa place tout ce tems la, je lui dit en riant que je doutois beaucoup que Julie reçut son apologie de bonne grace, tant qu'il lui tourneroit le dos; que s'il pouvoit se tourner vers elle et lui faire la moindre petite révérence, tout iroit bien. Croyez vous, dit il? J'en suis sur, repondis-je. Enfin il se retourna, et sans lever les yeux rougissant jusqu'aux oreilles, il salua cette charmante fille de la manière du monde la plus gauche. Comme le père Bénoit avoit prévénue sa pupille des sin-

guliarités de ce jeune homme, et qu'elle savoit qu'il étoit malheureux et abandonné, elle s'étoit interessée à son sort long-tems avant de le voir, ainsi elle se trouva toute disposée à le mettre à son aise. D'abord, après l'avoir fait asseoir auprès d'elle, ils remirent ensemble le porte feuille en ordre, ensuite elle fut à l'orgue, et lui montra comment il falloit faire agir le soufflet, tandis qu'elle en toucheroit: pour le récompenser de la peine qu'elle lui donnoit elle lui joua et chanta un hymne; de la elle courut à ses globes, lui fit faire plusieurs problemes; en un mot, avant de se quitter, il fut agréé que Petac viendroit tous les jours étudier avec elle, et qu'elle lui enseigneroit tout ce qu'elle savoit. Comme il se faisoit tard je reconduisis Julie à la Ruine, qui me dit chemin faisant que ce jeune homme n'étoit pas si sot qu'il l'avoit paru d'abord. Elle avoit découvert aussi qu'il étoit fort bien fait, et qu'il ne lui manquoit que de l'aisance dans les manières pour avoir des graces; elle trouva aussi qu'il auroit une jolie figure s'il n'étoit pas si maigre et si pâle, et que sa chevelure blonde et bouclée étoit tres belle. Comme je la laissois parler sans lui repondre, elle finit par me dire; Ne trouvez vous pas qu'il y a quelque chose dans sa physionomie qui prévient en sa faveur? Je lui repondit aussi sérieusement que je le pus; Ma chère Julie, j'ai la meilleur opinion possible de ce jeune homme, mais souvenez vous qu'il ne faut pas se prévenir trop vite en faveur de qui que se soit; nous ne savons encore qui est cet infortuné, ni d'où il vient

Helas ! répliqua-t-elle tristement, sa situation ressemble à la mienne. Je lui pressai la main avec tendresse et la laissai chez sa mère. Depuis ce jour, Auguste (sous la tutelle du père Bênoit, et grace aux bons offices de Julie) fit des progrès rapides ; son temperament se fortifia, et sa personne s'embellit.

Un an se passa ainsi.—Un jour que la Superieur vint nous voir lorsque nous étions à nos études ; dans le cours de la conversation, il raconta à Pétac toutes les circonstances de son dérnier voyage à Paris. Durant ce recit ce jeune homme parut très agité, il régardoit le saint père avec une curiosité inquiète, et à la fin s'écria en soupirant douloureusement ; Pauvre petit Omnis ! Le père Bênoit le regardant avec quelques surprises, lui demanda pourquoi il plaignoit tant le fils d'un si méchant homme ?—Est ce qu'il est impossible au fils d'un mechant, d'être bon ? et sommes nous responsables des crimes de nos pères ? Il proféra ces paroles avec tant de chaleur que nous nous regardâmes tous trois, en silence, et avec étonnement. Il s'en aperçut, et tout confus il ajouta en balbutiant ; Helas ! s'il est ainsi que d'enfans auront à souffrir ! et il tomba dans une triste réverie. Julie ayant achevé un dessin qu'elle étoit à faire proposa un tour de jardin. Petac l'y accompagna. Dès qu'ils furent sortis, le père Jules se leva dans la plus grande agitation, et portant la main vers son front, dit à mon bienfaiteur—O mon ami quel trait de lumiere ! Que

voulez vous dire, demanda le père Bênoit? Que la physionomie, l'age, et le son de voix, de ce garçon m'ont frappés, dès que je le vis ici, repondit ce saint homme, et par ce qui vient de se passer, je suis présque sur, que c'est le fils de Judas Omnis que nous avons accueillis! Seroit il possible! m'ecriai-je! mais quel vraisemblance que le fils d'un tel monstre ait été l'objet de tant de soins, et de précautions et ait trouvé des amis qui risquassent leur vie pour...... Dans un tems de bouleversemens comme celui qui a existé, et existe encore, interrompit le Superieur, les méchants, surtout parmi le bas peuple, trouvent plus souvent des amis assez hardis et détérminés à tout entreprendre pour eux, que les bons, ou ceux d'un rang élevé; hélas, nous n'en avons eu que trop d'exemples. Mais ce jeune garçon, si bon, si doux, si innocent, qui paroit la candeur même! observa le père Bênoit, pouvons nous l'abandonner? Dieu me préserve d'une telle pensée, repondit le père Jules! je me sens, et me suis toujours senti attiré vers lui. Ressouviens toi, cher ami, que lors que je le vis jadis à Paris, mon intention étoit de l'arracher du gouffre de vice où il étoit exposé; il y avoit un certain je ne sais quoi dans la physionomie, et la tournure de cet enfant qui me previns d'abord en sa faveur, et qui me le fit prendre pour celui que je venois sauver. Dans les differentes conversations que j'eus avec lui, je crus découvrir qu'il seroit vertueux, si quelque humain charitable entre-

prenoit de lui faire connoitre la vertu pure, et sans tache. Je t'ai dis enfin qu'on l'avoit emmené avec l'illustre infortuné. On le renferma sans doute avec soin crainte qu'il ne révéla quelques sécrets infames ! peut etre projétoit on sa mort, quand cet ami qu'il nomme Lyreo le delivra. Honteux de son origine, voilà pourquoi il craint tant d'être découvert ! O ciel que ferai-je ? Mais pourquoi cette angoisse demanda le père Bênoit ? Ce jeune homme ayant été instruit d'abord à l'école de l'adversité, joint aux soins que nous prenons à le former, et à le porter au bien, ne peut que devenir un être estimable, et puisque nous l'aimons...... Est il possible ! interrompit notre bon Superieur, que mon ami, ne devine ni ne partage la détresse qui s'est emparée de mon âme ! Julie ! notre chère Julie ! si elle venoit à s'attacher à ce très aimable jeune homme ! conçois tu ce malheur ! cette fille est devenue l'objet le plus cher à mon cœur ! je la porte dans mon sein ! jamais père n'aima avec plus de tendresse son enfant favori, et j'ai exposé cette fille adoptive que j'ame chérie. J'aurois pu prévenir ce malheur insensé que je suis, j'ai entretenu l'espoir que peutêtre cet Auguste Petac étoit d'une naissance digne de mon adorée fille. Mon cher Jules, tu étoit mon protecteur, Julie ne m'est pas moins chère qu'a toi ! mais que notre tendresse ne nous aveugle pas ! que savons nous après tout si ce n'est une mésalliance ? Qui est Madame de Per-... D'où vient elle ? Où est le père de [illegible].

Julie ? et qu'est il ? Depuis plus de sept ans que cette femme est sous notre protection elle ne s'est ouverte à personne ; elle craint plus que jamais d'etre vue. Depuis que ce jeune garçon est ici, elle a toujours evité avec soin de le voir ; elle semble craindre qu'on la reconnoisse, et que son secret ne soit découvert. Le père Jules avoit ecouté son ami en silence, et avec la plus grande attention. Il réfléchit quelques moments : puis m'ordonna d'aller de sa part inviter cette dame à venir au monastère ce jour là à quatre heures, faire la collation. Je prètexterai, dit il, au père Bênoit l'avoir envoyé chercher pour lui montrer les progrès de sa fille dans le dessin ; Auguste ne manquera pas de venir et nous verrons l'effet que produira cette entrevue. Je m'acquittai de ma commission. L'invitation ne fut pas reçue avec grand plaisir de la part de la mère de Julie. Elle auroit bien voulu s'en dispenser ; mais n'ayant aucune bonne excuse à donner, elle n'osa réfuser. A l'heure fixée elle vint. Mon protecteur étoit seul avec Julie lorsque je l'introduisis dans le cabinet d'étude. Ce saint homme la reçut tres affablement, en lui disant qu'elle étoit devenue bien rare. Elle repondit, avec une langueur affectée, que la solitude étoit à present ses delices, et la lecture sa consolation ! Julie prit la parole, et dit : Et l'écriture votre plus grande occupation n'est ce pas ma mère ? Dans ce moment le Superieur entra, qui accueillit cette dame avec assez de bonté. J'imagine, lui dit il, que votre chère fille est si

modeste qu'elle ne vous aura pas appris les progres qu'elle a faits dans le dessin ? et s'approchant du carton qui renfermoit les petits chef-d'œuvres de Julie, il y glissa adroitement la copie d'un portrait du fils du meilleur et du plus infortuné des monarques. La ressemblance en étoit frappante, et avoit été prise huit ans avant par le père Jules, lorsqu'il étoit à Paris. L'intention étoit de voir l'effet que produiroit la vue soudaine de ce portrait. Dans ce meme instant Petac parut. Mon cher Auguste, dit le père Jules, je crains que vous n'ayez manqué à un devoir bien essentiel, en n'ayant jamais été remercier celle à qui vous devez en grande partie votre déliverance, et il lui présenta Madame : ce jeune homme repondit en la saluant respectueusement qu'il avoit eu l'honneur de s'informer de sa liberatrice, mais qu'ayant appris qu'elle ne recevoit aucun etranger, il n'avoit pas cru devoir se rendre importun. Julie regardant sa mere en rougissant, lui dit, Vous savez, que vous me fites cette réponse là, lorsque je vous demandai si vous vouliez permettre à Monsieur Petác de vous rendre visite. Cette dame s'excusa en disant qu'elle étoit souvent indisposée, et que......... Sa fille la fixant avec un air de surprise ; elle se tut. Cependant Auguste la regardoit avec une attention plus scrupuleuse que poli. Il sembloit chercher à se la rappeller, comme une personne qu'il croyoit avoir vu auparavant. Elle de son coté tachoit très visiblement d'éviter ses regards. Mais le Supé-

rieur étant resolu de ne pas faire son épreuve à demi, la fit asseoir à la table de dessin entre le père Bênoit et sa fille, et je mis des sièges pour lui et le jeune Petac en face de cette dame, à côté de laquelle je m'assieds. La première chose que vit Julie en ouvrant son carton fut le portrait. Ah! qu'est ce que cela, s'ecria-t-elle? Ce n'est pas de moi! puis elle commença à le critiquer ainsi; c'est une fort jolie tête, dit elle, en le regardant avec attention, et on peut juger par l'expression de la physionomie qu'elle est tres ressemblante, c'est dommage qu'elle ne soit pas mieux exécutée. Le Superieur la regarda en souriant; Ah! mon bon papa! de quoi riez vous donc? De votre hardiesse, ma chère fille, à critiquer un fort habile artiste! Le connoissez vous? Certainement. Eh bien, dites lui de ma part quand vous le reverrez qu'il auroit du mettre plus de soin à finir une si jolie figure! et elle la présenta à Madame de Perbérosier en lui disant—C'est une tête charmante! n'est ce pas? Les lèvres blanches et tremblantes de cette dame ne purent articuler un seul mot: elle baissa le visage autant qu'elle put vers la table, comme pour l'examiner de plus près. Sa fille observa que plus on regardoit un portrait de près, moins on le voyoit, et le reprenant, elle le passa à Petác, qui le regarda assez longtems dans tous les points de vue possibles, avec la meme contenance qu'il avoit d'abord regardé la mère de Julie: il paroissoit chercher à se ressouvenir où il avoit vu l'original de cette copie.

Eh bien, lui demanda sa compagne d'étude, comment le trouvez vous? Trop joli pour un garçon, repondit-il; il me semble l'avoir vu avant, mais, ajouta t-il en soupirant, c'est sans doute un songe; et il rendit ce portrait à Julie. Pendant tout ce tems la Madame n'avoit pas levé la tête; mais elle regardoit ce jeune homme en dessous; il y avoit dans ses regards un certain je ne sais quoi que nous ne pûmes definir: c'etoit un mélange de crainte, de doute, et de malice. Enfin, ayant examiné tous les déssins, le père Benoit proposa la collation avant d'aller faire un tour de jardin. Je sortis pour l'ordonner, Auguste me suivit. Eh bien lui demandai-je lorsque nous fumes seuls, que pensez vous de Madame? Mais, repondit il en hésitant, Julie et elle ne se ressemble gueres! Pas du tout, lui repliquai-je, mais vous la regardates d'abord comme si elle ne vous eut pas été inconnue? Vous avez raison dit il, vivement, en la voyant elle me fit souvenir d'une déscription que j'ai lu dans ce livre que vous me prètates, appellé Les Portraits, savoir, "Sans etre laide ni difforme; le tout ensemble est si commun que quand on la voit pour la première fois, on s'imagine l'avoir vue auparavant dans cent endroits differents." Et que pensates vous de sa manière d'examiner les portraits? Bah! repondit il, en riant, elle vouloit nous faire croire qu'elle s'y entendoit a merveille! Nous rentrames dans le cabinet d'étude. A peine fumes nous rassis, que père Jules tira de sa poche un asses gros porte-

feuille en disant: Lorsque j'étois la dernière fois à Paris, j'achetai dans une boutique de caricature la ressemblance d'un des plus grands monstres, que contenoit alors cette malheuréuse ville. J'ai oui dire depuis, continua-t-il, en ouvrant assez lentement ce porte-feuille, que cet infâme à reçu la juste récompense de ses forfaits, dans cette vie! Il fut je crois assommé, il y a quelques années. Durant ce préambule, je ne pourrois dire qui, de Madame de Perbérosier, ou de Petac paroissoit être plus agité; ils regardoient tous deux le saint père en silence et sembloient à péine respirer. A la fin cette réssemblance fut aveinte, et présentée à Julie, qui s'ecria en fremissant d'horreur—Quelle figure sinistre! et elle la présenta à sa mère qui la lui arracha presque de la main, tant elle étoit impatiente de la voir. Cependant comme si elle se fut répentie d'avoir montré trop d'empressement à regarder ce portrait, elle affecta un air d'indifférènce, en le passant à Auguste, sur lequel elle attacha un regard attentif, et pénétrant. Dès que ce jeune homme eut jété les yeux dessus, il pâlit, ses cheveux se hérissèrent, cette ressemblance lui tomba des mains, et se levant precipitamment il sortit de la chambre. Pauvre Auguste! dit Julie, je crains bien que ses attaques de nerfs ne soyent pas radicalement guéries! Le père Bênoit me fit un signe, et je fus joindre cet infortuné jeune homme. Je le trouvois dans son dortoir, prèsque sans connoissance; lors qu'il fut un peu revenu à lui, il me dit qu'un étourdisse-

ment soudain l'avoit saizi, mais que quelques héures de repos le remetteroient entierement : après m'avoir prie de faire ses excuses au réfectoire, de ne pouvoir pas assister à la collation, il se jéta tout habillé sur son lit où je le laissai. L'heure de la retraite étant arrivée ; je reconduisis Madame de Perbérosier et sa fille chez elles ; et revins trouver les deux reverends pères que j'avois laissés ensemble. Eh bien, Pierre, me dit le Superieur, en me revoyant, crois tu, comme mon ami Bênoit, que je me trompe dans mes conjectures, et qu'Auguste soit aucun autre que le fils de Judas Omnis ? J'avouai que ma non croyance étoit un peu ebranlée. Ce qui me confirme dans cette opinion, continua ce saint homme, est le dédain marqué avec lequel le père Jean l'a toujours regardé ; ce moine étoit à Paris au commencement de la révolution, il l'aura sans doute reconnu : peut être aussi que cette lettre, qui fut arrachée de la poche de ce jeune homme, donnoit des indices certains, de ce que je n'ai que deviné. Quant à Madame elle est bien plus impénétrable que lui. Enfin je suis determiné d'eclaircir ces mystères. Ils ont l'une et l'autre nos promesses de ne leur jamais faire de questions sur ce qu'ils sont et d'où ils viennent. Mais je puis certainement et sans manquer à ma parole me prévaloir, des moyens que je pourrai trouver pour faire des découvertes qui m'interèssent tant, par rapport à Julie. Ainsi disant, il m'ordonna de faire un pacquet des lettres, du cordon de cheveux, du

sachet, et du ruban, qui avoient été trouvés sur la dame et l'enfant assassinées dans la vallée.

Puis se tournant vers mon bienfaiteur, lui dit : Encore un fois mon cher Bênoit je confie à tes soins les devoirs de ma charge, tu t'en acquittas jadis trop bien pour que j'aie la moindre inquietude à ce sujet. Je partirai après demain, et remuerai ciel et terre pour decouvrir ce qui m'importe de savoir. Je lui demandois si c'étoit son intention que je l'accompagnasse ? Non vraiment, me repondit il, j'ai trop besoin de toi ici mon ami. Continue avec les deux Anciens moines à observer nos protégés et à veiller sur la conduite du père Jean, qui sera moins sur ses gardes par rapport à Madame et Auguste, lors qu'il me saura absent : surtout ne laisse jamais ce jeune homme et Julie seuls ensembles ; pas même dans leur promenades ; occupe les autant qu'il te sera possible, car l'oisiveté est la source de tous les vices. Puis s'apercevant que le père Bênoit paroissoit inquiet, triste, et reveur, cet excellent homme lui adressa la parole ainsi : Ne t'afflige pas mon ami, le règne de la terreur a fait place à un autre, moins dangereux pour les personnes de notre état, et j'espère plus favorable à l'eclaircissement que je cherche. J'ai oui dire que le simulacre liberté (qui dabord, comme un cheval indompté, avoit pris le mors aux dents, et que personne alors n'osa arrèter dans sa course rapide) avoit enfin trouvé qui lui a donné un frein, et nos insensés compatriotes sont à présent à forger des chaines pour l'idole

qu'ils avoient elévée et mise en mouvement. Je compte être de retour dans six semaines ou deux mois au plus. Je ne t'écrirai que pour te l'annoncer.

Le lendemain Petac reparut comme de coutume à l'heure des études, il étoitpâ le et défait, mais tranquille. Nous ne lui fimes aucune question, il parût nous en savoir bon gré. Le Superieur vint dans l'après midi; il parla de son voyage. Auguste et Julie le regardèrent d'un air curieux et inquiet; il s'en aperçut, et leur dit que quelques affaires importantes le forçoient à s'absenter pour cinq ou six semaines, mais que le père Bênoit et Pierre les émpècheroient de s'apercevoir de son absence. Mon bon papa, lui demanda sa fille adoptive (car ce saint homme l'avoit accoutumé à le nommer ainsi, et par distinction elle appelloit mon protecteur son bon père) allez vous bien loin? Pas tres loin ma chere enfant, lui repondit il, en la pressant contre son sein avec émotion. Quelques larmes échapperent des yeux célestes, de cette charmante fille. Petac s'approcha d'un pas chancelant de son Rvd. protecteur qui lui tendit la main. Ce jeune garçon la pressa d'abord contre son cœur, puis mettant un genou à terre, il leva vers l'homme de bien, des regards si expressifs! La candeur, la vérité, et la sincérité étoient si bien empeintes sur toute sa physionomie qu'on pouvoit y lire ce qui se passoit dans son âme, pure comme l'azur des cieux! Le père Jules le fixa quelques momens en silence, puis lui posant la main sur la tête et levant les yeux au ciel, fit à

demi voix cette courte priere: O Dieu! qui que soit ce jeune homme, je vois, et je sens que tu veilles sur lui! Dans ta bonté et miséricorde tu le guidas dans le chemin de la vertu; en ton saint nom je le bénis, et en l'adoptant, je crois accomplir ta volonté!—Auguste se releva, sa contenance rayonnoit d'une joie céleste; les mains jointes, les yeux levés, il sembloit communiquer avec les Anges, et les supplier de prendre leur essor, pour porter jusqu'au trone de l'Eternel son action de grâce, et sa reconnoissance envers ce père adoptif qui devoit lui tenir lieu de celui que......... Le père Jules ayant aussi donné sa bénédiction à sa bien aimée fille, sortit précipitamment, plus emu que je ne l'avois jamais vu avant.

A peine l'aurore commençoit à paroitre; le bec harmonieux des hôtes des bois étoit encore enseveli sous leurs ailes emplumées lorsque cet élû du Seigneur se mit en route, l'esprit fatigué de craintes et d'incertitudes; mais le cœur rempli de l'amour le plus pur, pour ses jeunes protégés. Nos études continuèrent comme de coutume; Petac et Julie n'étoient jamais plus heureux que lors qu'ils étoient ensembles. Ma présence ne paroissoit les géner en rien; ils me regardoient comme leur ami intime: Helas je l'étois en effet! Un soir que je reconduisois Julie à la Ruine, je fus surpris de voir à quelques distances Auguste en compagnie du pere Jean et du jeune moine son ami. Comme j'en temoignois ma surprise à ma compagne, elle m'appris que ce jeune homme lui avoit dit que

Depuis le depart du Supérieur, le moine étoit devenu tres civil envers lui, et qu'il l'avoit mené deux ou trois fois chez Madame de Perbérosier qui (ajouta Julie en riant) commence à trouver mon compagnon d'étude *tres avenant.* Comme nous approchions de ce trio, Petac quitta ses compagnons pour nous rejoindre lesquels nous saluèrent en passant sans s'arrèter.—Vous ne nous avez jamais dit que vous étiez en liaison avec ces deux moins, dis-je à notre jeune protegé, d'un air sérieux. C'est, repondit il, parceque je ne me regarde nullement, comme en liaison, ni même en intimité avec eux, mais que les ayant rencontrés par hazard dans quelques unes de mes promenades solitaires, ils m'acostèrent tres civilement; je ne pus faire autrement que de leur rendre leur civilité; depuis ce tems là nous nous sommes rencontrés plusieurs fois. Un jour nous rencontrames la mère de Julie avec laquelle ils paroissent intimes. Elle m'invita à entrer chez elle avec eux, et eut la politesse de me prier d'aller la voir souvent. J'y suis retourné une fois: je n'avois nulle intention d'en faire un mystère continua-t-il; mais comme j'ai conté tout cela à Julie je croyois qu'elle vous l'avoit dit. Et moi, repartit cette jeune fille je n'ai jamais songé à en parler parceque j'ai cru que vous l'aviez dit vous même

Cette petite explication me parut toute naturelle, et je dis à Pétac, qu'il n'y avoit pas de mal à tout cela, seulement que j'avois été étonné que le père Jean soit devenu si affable tout d'un

coup ! J'y ai réflêchi plus d'une fois, repliqua-t-il, il avoit coutume d'être si dedaigneux et hautain envers moi que je ne pouvais souffrir de le rencontrer. Je mentionnai cette circonstance au père Bénoit, qui me repondit qu'il seroit assez difficile de prévenir cela; car ajouta-t-il quoique nous nous défions de ce moine, cependant nous n'avons pas de bonnes raisons à donner pour défendre à ce jeune homme de repondre à ses civilités; cela entraineroit à des explications que je ne me crois pas en droit de faire, surtout en l'absence du Superieur qui seul le connoit depuis sa jeunesse. Ce père Jean ne nous a jamais donné sujet de nous plaindre ouvertement de lui depuis qu'il est ici. Quant à ses principes réligieux et morals, je sais que mon ami Jules y trouve plus à désapprouver qu'à approuver; mais comme ils n'ont jamais été amis, il craint toujours que quelques préjugés, ou quelque souvenir, ne le rende trop sévère dans ses jugemens à l'égard de ce moine. Ainsi mon ami, continua ce saint homme, laissons les se parler, mais ne cessons pas de veiller. Je m'informais des raisons qui avoient donnés lieu à l'inimitie du père Jean pour le meilleur des hommes. Son excellence ! me repondit mon protecteur, laquelle éclatà en lui dès sa plus grande jeunesse ! L'envie et la jalousie engendrent la haine; elles s'alimentent dans les âmes basses; le moindre mérite, la moindre vertu chez les autres, font leur plus grand tourment. Mon ami, continua cet homme de bien, tu ignores combien le vrai

mérite souffre sur la terre ; il a sans cesse à combattre l'orgueil, la prévention, l'amour propre, et surtout l'ignorance ; et c'est bien rare qu'il soit vainqueur. Mais pour te mettre plus au fait, je te dirai que notre Superieur et le père Jean furent jadis au même collége où le premier remporta tous les prix, et toutes les louanges ; l'autre au contraire ne s'attira que le mépris général. Le père Jules avoit une sœur, dont il étoit gardien ; par la suite des tems Jean la fit demander en mariage ; il fut refusé. Comment et par quel hazard il est devenu moine, est ce que nous ne pouvons découvrir : le reversement de presque tous les ordres monastiques et la persécution des ministres de l'évangile nous ôtent tout moyen de faire cette découverte.

Cependant l'affection de nos deux elèves croissoit de jour en jour, si l'un étoit absent, l'autre ne pouvoit rien faire. Les séparer seroit inutile disoit le père Bênoit, car plus on oppose les passions, surtout elles du cœur, plus elles s'enracinent. De plus il seroit dangereux que nous parussions nous en apercevoir ; les soupçons font naitre la dissimulation et la contrainte. Jusqu'à present ils nous croyent aveugles, laissons les dans cette croyance. Je suis persuadé de leur innocence, et que même ils ignorent l'étendue du sentiment qui les inspire. A leur âge le cœur sent le besoin de s'épancher. Pauvre Julie ! il lui manque une amie dans une mère ! Cette Madame de Perbérosier n'en a que le titre, sans en remplir les fonctions ; sa negligence et indifférence pour cette aimable fille sont tout à fait

révoltantes. Je rassurois mon bienfaiteur sur ce point, en lui apprenant que Julie m'avoit dit que sa mere étoit beaucoup changée envers elle, qu'elle en recevoit souvent les marques de la plus vive tendresse: une telle conduite poursuivis-je ne peut manquer d'eveiller dans le cœur reconnoissant de cette charmante enfant ce sentiment d'amour filial dont nous avons souvent deploré l'absence. Dieu veuille que cela continue, répondit cet excellent homme! La conversation tomba sur le voyage du père Jules, et sur sa tendresse vraiment paternelle pour Julie. J'appris que sa sœur qui étoit morte depuis quelques années, lui avoit laissé toute sa fortune (laquelle étoit considérable), pour en disposer à son gré; que cette fortune étoit destinée à sa fille adoptive; qu'il avoit acheté depuis peu un domicile charmant à un demi mille du monastere qui devoit être la résidence de cette fille cherie lors qu'elle seroit d'age à être sa propre maitresse. Enfin, dit le père Bênoit, comme il ne me laisse rien à faire pour cette objet de notre tendresse, et que je me sens une inclination toute particuliere pour ce pauvre Pétac, quelque puissent être les découvertes de mon ami sur sa naissance; je ne l'abandonnerai pas. La métairie qu'occupe mes dignes amis Bertram et Jaqueline est à eux pour leur vie, mais comme j'en fis l'achat je puis en disposer, lorsqu'ils auront payé le tribut à la nature. Je la destine à ce malheureux et interessant jeune homme. Voila mon ami quels sont nos projets présents, ajouta ce bon père; mais tu

mais que l'homme propose et Dieu dispose. Je lui fis alors quelques questions sur ce Bertram et cette Jaqueline pour lesquels je recopie ce manuscrit et que je ne connoissois, avant la mort de cet ami à jamais regretté, que de nom et de vue; voici ce qu'il me répondit : Mon cher fils, le miel le plus pur et le plus doux n'est pas toujours extrait des fleurs les plus rares, et les plus eclatantes! Orphelins presqu'en naissant, de parents obscurs, le Superieur defunt les fit élever à l'école de charité qu'il avoit fondée dans le vallais. Tous les ans on donnoit des prix dans cette école, selon le mérite des écoliers. Il y en avoit pour récompenser la sagesse, d'autres pour l'application, d'autres en fin pour la piété, les bonnes mœurs, la douceur de caractere, &c. Lorsque le père Jules et moi vinmes ici, il me confia le soin de cette fondation.

Le jour des prix étant arrivé, le maitre principal accompagné de sa femme amena, comme de coutume, ceux et celles de ses pupilles qui méritoient ces récompenses honorables; lesquelles consistoient en livres instructifs. Le maitre prix pour cette année là, se trouva etre la Vie de Saints en quatre volumes reliés en moroquin rouge, et dorés sur tranche. J'appris que pour obtenir ce tresor, il falloit avoir eu une conduite irréprochable en tout point. Mais ce qui me surprit fut de voir quatre autres livres reliés comme les premiers et de même valeur, dont le titre étoit Œuvres de Piété accompagnies de la vie de Jesus Crist; ils étoient ornés de signets de differentes couleurs, d'où pen-

doient des Breloques en paillettes d'or. Je m'informois à qui ce prix étoit destiné ? A la plus excellente des filles repondit la maitresse de ce seminaire. Je me rendit à la nèf de notre eglise à l'heure fixée, où je trouvois tous les expectants arrangés, et placés selon leur differentes degrés de sagesse, science, ou vertu. A la tête de cette intéressante assemblée étoient un jeune garçon, et une jeune fille d'environ dix sept à dix huit ans, leur maintien modeste, et un je ne sais quoi dans le tout ensemble qui me parut au dessu du commun, me prevint en leur faveur ; mais ce qui m'étonna le plus fut que lorsque le Principal les appella à haute voix tous deux à la fois, pour recevoir les premiers prix de ma main, je ne vis dans la contenance d'aucun *ni même d'aucune !* de leurs comrades la moindre trace de jalousie, d'envie ni de mécontentement ; au contraire c'étoit à qui s'empresseroit à les féliciter et à les embrasser.

Cette scène mon cher ami, continua mon protecteur, me rappella les Rosieres de Salenses, et cette penséem'attrista. Ah ! dis-je en moimême, pourquoi tout ce qui peut conduire aux bonnes mœurs ici bas, et au bonheur eternel, se trouve-t-il aboli pour faire place à ce qui mene au chemin de la perdition ! Enfin les prix etant distribués, cette troupe joyeuse se trouva au réfectoire où une collation les attendoit. Là je fis connoissance avec Bertram et Jaqueline (car tu devine sans doute que ce fut eux qui remportèrent tous les suffrages) et je trouvois qu'on n'avoit point exagéré leurs

server la force et la santé, nous nous servirons réciproquement; notre intention n'est pas, mon reverend père, d'oublier qui nous sommes et que nous devons tout à vos bontés; sans vous nous serions les esclaves d'autrui, et aurions peut être bien du mal sans la moindre satisfaction, au lieu que dans la situation où vous nous avez mis, nous trouvons nos plaisirs et notre contentement dans nos propres fatigues, aussi bien que notre santé. Et puis interrompit Jaqueline, ce qui nous couteroit un ou une domestique priveroit deux ou trois pauvres familles d'une grande partie de leur subsistence. Comment cela demandai-je? J'appris que dans la saison du labourage et de la semence des terres, aussi bien que dans celle des vendanges et de la moisson, ces bonnes gens chercheroient parmi les paysans du Vallais ceux qui avoient le plus besoin d'ouvrage, lesquels ils employoient comme journaliers. Jaqueline avoit aussi plusieurs pauvres enfans à qui elle donnoit des habits et du pain; lesquels venoient tous les jours garder son jardin, et faire ses commissions; et leurs mères aidoient, moyennant une modique récompense, au blanchissage du linge qui se faisoit une fois par mois. Outre tout cela mon bon pére, continua cette excellente menagère, notre bonne mûle, où notre anesse, et quelque fois l'une et l'autre, vont à Sion tous les Samedis avec mon bon mari, vendre et acheter; ce qui n'est pas trèa fatigant; que manque-t-il donc à notre bonheur? Rien, reprit Bertram en la regardant avec ten-

dresse, et nous avons du tems de reste pour lire les bons livres que notre bienfaiteur nous fournit, et quand nous en sommes à l'histoire des Royaumes, des Rois, et des grands de la terre; nous ne les envions nullement! J'examinois leur Bibliothèque laquelle consistoit en partie des differents prix qu'ils avoient remportés au seminaire, et qui se montoient à une cinquantaine de volumes. Je leur avois donné aussi quelques livres d'histoires.

Et qu'est devenu ce séminaire, demandai-je à ce réverend homme? Helas mon fils repliqua-t-il; les revoltés ne l'ont pas epargné; les garçons furent envoyés à la guerre et les filles dispersées. Le Principal et sa femme en moururent de chagrin. Lorsqu'il plaira au ciel que le calme succède à l'orage, nous comptons le retablir, mais Dieu sait quand! Je considérois ce Bertram et cette Jaqueline comme des phénomenes, et je temoignois au père Bênoit mon étonnement que deux enfans de naissance obscure et élévés dans une école de charité se soyent ainsi distingues! Ces phénomenes ne seroient pas si rares, me repliqua ce digne homme, si la raison n'eut fait place à la folie, et le bon sens à l'orgueil. Dans mes voyages j'ai observé la maniere moderne d'élever la jeunesse plus scrupuleusement que toute autre chose. L'etude de l'ecriture saint et les principes du christianisme, qui devroient être les fondemens des autres sciences sont tout à fait negligés; la plûpart des parents de tous états et de toutes conditions, ont la vanité de se persuader que leurs enfans doivent devenir des pro-

diges d'érudition. En conséquence de cette opinion ils envoyent leurs fils (sans jamais s'aviser de sonder leur capacité), dans quelqu'académie, où les maitres se donnent pour enseigner toutes les belles langues mortes, les mathématiques, la phisique, la loi, la politique, la tactique, &c. Les jeunes demoiselles ne sont pas plus epargnées : au lieu des langues mortes, il faut qu'elles apprennent toutes les vivantes, et outre la danse et la musique, il seroit inoui qu'elles n'eussent pas deux ou trois maitres de dessin de différents genres, puis la géographie, l'histoire, les belles lettres, &c. Que penses tu que doive resulter de cette espèce d'éducation, laquelle finit a seize ans ? me demanda mon bon protecteur. Mais, lui repondis-je, beaucoup de demi savants. Ha, dit il en souriant, tu es bien généreux, quand ils ont finis leur pénibles études toutes ces sciences, dont ils n'ont vu que la surface, passent au travers de leur imagination comme autant de nuages d'un clair obscure, lesquels plus on les regarde de près plus ils s'épaississent aux yeux qui les considèrent. Mon ami, on ne réussira jamais toute fois qu'on entreprendra à forcer nature ou à la surcharger.

Cette conversation nous mena jusqu'à deux heures apres minuit. Je pris congé de mon reverend père. Comme je regagnois ma cellule, je fus surpris de rencontrer Pétac, qui rentroit dans la sienne. Je lui demandois d'où il venoit ? Il me repondit d'un air embarassé, et en rougissant qu'ayant mal à la tête, il avoit été se

promener dans le jardin au clair de la lune. Etiez vous seul, lui demandai-je? Il ne me fit aucune reponse et fut se coucher. A peine étois je retiré que j'entendis quelques bruits dans le passage. J'ouvris doucement ma porte, et vis le père Jean avec le jeune moine, qui rentroient chez eux à pas de loup. Cette circonstance m'empecha de fermer l'œil le reste de la nuit, le lendemain Auguste vint comme de coutume à l'heure des etudes; je le plaisantois devant le père Bênoit et Julie sur sa promenade nocturne; il garda le silence, mais sa compagne nous jéta dans le plus grand étonnement, elle changea de couleur et devint si agitée, et tremblante qu'elle gâta le dessin qu'elle étoit à finir. Comme elle s'apperçut que nous l'observions, elle tacha de se remettre, et de reprendre sa gaieté ordinaire, mais son rire étoit forcé, la tristesse dominoit sur sa phisionomie; enfin elle feignit des maux de tête, et s'en retourna chez sa mère. Petac fut triste et rêveur toute la journée, et se retira le soir de bonne heure.

Nous commencions à soupirer pour le rétour du père Jules, qui avoit déja été deux mois absent; car ces jeunes gens nous inquiétoient véritablement! Depuis plus d'un an qu'Auguste étoit au monastère, il avoit toujours parut se plaire avec moi, à prèsent il m'évitoit, et répondoit à peine lorsque je lui adressois la parole. Le Samedi de cette semaine à jamais memorable, ayant quelque chose à preparer dans le chœur de l'église,

pour la célébration de la grande mésse le jour suivant ; je me levai avec l'aurore, et comme j'entrai dans la nef, j'entendis quelque bruit du côté du cimètiere : je regardai par les vitres d'une petite fénètre, et vis Petae, qui sortoit du monastère par une porte sécrète dont le Superieur seul gardoit toujours la clef, etant un passe-partout ; et le même qui ouvroit l'entrée du passage où nous avions trouvés ce jeune garçon (je me ressouvins que Madame de Perbérosier) l'avoit eu assez longtems en sa possession pour en avoir pris l'empreinte. Cette porte se referma sur lui avec précaution et sans bruit. Il prit le chemin de la Ruine, et disparut en un clin d'œil. Lorsque je mentionai ceci au père Bênoit, il soupira amèrement, et s'ecria, O Jules mon ami, quand reviendras tu ! Cependant nous fumes d'avis de ne faire aucune question à Auguste crainte de l'engager dans quelque défaite mensongere ; ou en l'irritant de lui faire brâver toute autorité ; mais d'attendre patiemment le retour de notre Superieur lequel ne pouvoit tarder. L'objet de nos inquiétudes se rendit au réfectoire à l'heure accoutumée ; il avoit l'air distrait, parla peu, et ne mangea presque rien. Julie arriva, elle étoit triste et pensive ; cette gaieté naive, qui l'accompagnoit toujeurs lors qu'elle venoit à nous, avoit disparue. Je m'informois si elle étoit malade ? Non, me repondit elle, en soupirant, et s'efforçant de retenir quelques larmes qui s'echapperent malgré elle. Nous tâchames de la dissiper, je la fis ressouvenir qu'elle m'avoit jadis promis son portrait,

et lui demandois quand elle comptoit ténir sa parole? Elle me regarda avec un sourire qu'elle vouloit, mais en vain, rendre gai, et me dit ne savez vous pas que promettre et tenir sont deux? Vraiment lui dis-je! et est ce votre intention d'adopter ce principe? puis m'adressant à son compagnon d'étude—Que pensez vous de cela, lui demandai-je? Je pense, répondit il gravement que toute promesse doit être sacrée. Mais, dit Julie un peu agitée, si on en faisoit d'inconsiderées, et qu'avec la reflexion on s'en repentit, seroit ce un crime de se retracter? Petac la fixa d'un air si inquiet, et chagrin, qu'elle baissa les yeux en rougissant. Nous ne parumes pas y faire attention. Eh bien dis-je à Auguste vous ne répondez pas à cette question. C'est, repliqua-t-il, que je crains que notre façon de penser ne s'accorde pas sur ce point. Mon cher fils, lui observa le père Bênoit, il faut bien se défier de certains sentimens auxquels on ne s'attache que par amour propre. Comment, que voulez vous dire, mon reverend père, lui demanda ce jeune homme. Je veux dire, poursuivit mon protecteur, qu' à votre âge, et dans votre situation, les opinions ne sont rien autres que de legeres vapeurs, exaltées par l'imagination lesquelles comme des oiseaux nouvellement emplumés, dont les ailes trop foibles encore ne se pretant pas à un essor très élevé, voltigent et planent au dessus du nid qui les fit eclorre sans trop savoir où se fixer. Mais l'amour propre, qui a toutes ses forces en

naissant est un trompeur qui se glisse imperceptiblement, et de bonne heure, dans le cœur humain, et y fait souvent bien du ravage ; par exemple, il porte la jeunesse à se croire d'une prudence à toute épreuve, et à éviter les conseils salutaires de l'âge mur et experimenté, il la porte à se révolter contre toute contradiction quelconque, et à ne consulter que ses propres passions ; il la porte enfin à la présomption, et l'aveugle de maniere qu'en croyant gratifier ceux qu'on aime, on ne cherche souvent, et sans s'en douter que sa propre gratification. Defiez vous de cette passion, mes chers enfans, laquelle les années, et l'experience, n'affoiblissent que rarement, et souvenez vous que de petites causes ont souvent produit de grands effets. L'homme entièrement vicieux ne le fut peut être jamais tout d'un coup ; la pente du chemin qui conduit à la perdition est d'abord à peine perceptible, mais dès qu'on y a fait quelques pas, elle devient plus roide, et précipite bientot dans l'abyme l'insensé qui s'y enfonce.

Nos protégés ne firent aucune reponse, et l'heure de se séparer étant venue, je m'offris à reconduire Julie. Pétac, contre sa coutume, ne demanda pas à venir avec nous. Chemin faisant j'en fis l'observation à ma compagne qui me repliqua, avec un rire forcé, Oh il a sans doute quelque chose de mieux à faire. Ah ! dis-je en moi même, Julie, pauvre Julie ! qu'est devenue ton ingénuité ! Après l'avoir quittée à l'entrée de la Ruine, je

retournai au monastère. J'y cherchai Auguste, mais en vain, nous ne le revimes que le lendemain.

Un mois se passa ainsi durant lequel (excepté aux heures d'études) il étoit toujours absent. Le père Bênoit et moi désirions ardemment le retour de notre bon Superieur, lorsqu' enfin un messager arriva, qui remit une lettre à mon protecteur: dès qu'il l'eut lue, il s'ecria, en tendant les bras vers Julie: Ma chère enfant rejouis toi! ton bon papa sera ici avant deux jours? Mais qu'on juge de son étonnement, quand, au lieu de lui voir partager ce transport de joie, il la vit pâlir, se troubler, et tomber en défaillance. Puis-je en croire mes yeux! dit ce saint homme. O Julie, Julie! toi que je croyois par cette nouvelle mettre au comble de la felicité! toi, pour laquelle mon digne ami sent une tendresse vraiment paternelle serois tu une ingrate? O non, non, murmura cette interessante fille, en se ranimant et tombant au pieds de mon bienfaiteur, jamais je ne cesserai de chérir, et de révérer mon père adoptif: mais hélas! continua-t-elle, en fondant en larmes, je ne suis plus digne d'être appellée sa bien aimée fille; il me rejettera de son sein paternel comme un serpent qui auroit cherché à percer le cœur de celui qui l'a nourri! O mon père, mon bon père, votre fille est bien coupable! et sans Pétac, qui s'agenouilla auprés d'elle, elle seroit tombée la face contre terre. Fille angelique s'ecria ce jeune homme, en la serrant entre ses bras, ne t'accuse pas, c'est moi malheureux, abandonné

du ciel et de la terre ! c'est moi qui cause ta détresse et qui ait détruit la douce paix qui regnoit dans ton cœur innocent, c'est moi seul qui doit subir la peine de notre imprudente crédulité. O ma Julie, ma bien aimée Julie ! ne crois pas que l'infortuné Pétac veuille jamais te priver de tes bienfaiteurs ; jeune, sans fortune, sans nom, sans amis sur la terre, je ne puis, hélas, être ton soutien. Je te laisserai sous leur protection, et irai mourir loin de toi. Puis tendant les bras vers le père Bênoit, et levant jusqu'à lui des regards suppliants, il s'écria en sanglotant, n'abandonez jamais votre digne élève ! Je suis le seul coupable, elle est innocente ! O mon père, benissez moi ! Je vais fuir votre présence, mais lorsque je serai loin de ces lieux, et, en montrant Julie, de cet objet si chère à mon cœur, plaignez, ô plaignez, votre malheureux Auguste. Cruel ! dit sa compagne en se precipitant vers lui, que parle tu de m'abandonner ! non, non, ne le crois pas ! si nos protecteurs sont inexorables, s'ils te rejétent, O bien aimé de mon cœur, ta fidelle Julie te suivra partout, partagera ta misere, tes peines, et tes fatigues, et mourra avec toi :—Puis se tournant vers le père Bênoit—Refuserez vous votre derniere bénédiction à vos enfans adoptifs ? lui demanda-t-elle d'un ton plaintif. Grand Dieu, s'écria ce saint homme, infortunés, que vous est il arrivé ? Pétac expliquez vous, quel crime avez vous commis ? Crime ! s'ecrierent ils tous deux à la fois, en se regardant. Mon bon père, demanda Julie ne peut on être coupable sans être criminel ?

Ma bien aimée, repliqua Auguste, en baissant les yeux, selon moi l'ingratitude fut et sera toujours le plus affreux des crimes! lesquels tirent leur origine d'elle seule, et nos protecteurs pouront sans injustice nous en accuser lors qu'ils sauront ...... ici la jeune fille se cacha le visage des deux mains. Continuez, Pétac, dit le père Bênoit d'un ton sévère;... lorsqu'ils sauront, reprit Auguste, que sans leurs aveux, qu'a l'insçu de ceux qui m'ont sauvé la vie, et sans les consulter, Pétac et Julie sont depuis un mois mariés! Mariés! m'ecriai-je en même tems que mon protecteur! Comment? Où? par qui?—Enfin nous apprimes par degrés que Madame de Perbérosier, aidée du père Jean et du jeune moine son ami, s'étant aperçue de l'inclination que nos protégés avoient conçus l'un pour l'autre; et pour des raisons connues à elle, et que nous n'avons encore pu decouvrir, les avoit engagés dans cette demarche inconsiderée; que ces pauvres enfans ayant suggeré que la reconnoissance les obligeoient à demander le consentement de leur protecteurs, le père Jean les avoit assurés que dès qu'aucun de nous seroit instruit, ou soupçonneroit même leur dessein, Pétac seroit banni pour jamais du monastère; que Madame leur avoit dit qu'elle étoit assez riche pour leur faire un sort heureux, que son intention étoit de rentrer dans le monde, ou de passer dans quelque pays etranger avec eux. Auguste lui ayant fait l'aveu qu'il ne pouvoit ni ne vouloit quitter la

France, et que n'ayant aucune fortune ni d'autres ami que nous, il ne pourroit soutenir Julie surtout s'ils perdoient notre protection, cette dame, apres avoir consulté en particulier avec le père Jean, avoit promis de leur assurer la moitie de sa fortune dès qu'ils seroient unis, et l'autre à sa mort, et la liberté de se fixer où ils voudroient. Sa charmante fille ayant hazardé de demander où étoit son père, Madame avoit parue si agitée, et dans une telle détresse à cette question, que l'aimable enfant n'avoit osé récidiver sa demande, mais que le père Jean lui avoit dit tout bas, que c'étoit l'intention de cette tendre mère de lui faire le recit de ses pèrtes, et de ses infortunes en présence de Pétac lorsqu'ils seroient mariés ; que pour l'instant il lui conseilloit de ne pas insister sur un sujet qui rappelloit des souvenirs trop dechirants pour un cœur aussi sensible que l'étoit celui de cette dame ! Qu'elle devoit être assurée que Madame de Perbérosier ne vouloit que son bien être ; mais, ajouta ce moine, d'un air d'indifference, si vous préférez courir le risque d'etre séparé l'un de l'autre, à jamais, en demandant le consentement de vos protécteurs, faites comme il vous plaira ; seulement il me semble que leur Reverences doivent savoir qu'une mère a droit de disposer de son enfant. Puis s'adressant à Auguste, il lui dit en riant, il ne seroit pas impossible que vous ayez bientôt un jeune compagnon qu'on cite comme un prodige d'esprit, et de beauté. Que

ez vous dire, demanda Pétac allarmé. Oh, ndit le père Jean, c'est je crois un parent de : cher Superieur qu'il a invité à venir au mo- ère, il y a quelques tems. C'est un grand i du saint père: Puis se retournant vers e; est ce qu'il ne vous à jamais parlé de son et parfait cousin? Non vraiment repondit innocente fille. Ha! c'est qu'il veut sans e vous surprendre, et vous eblouir en vous entant tout d'un coup ce nouveau luminaire! liscours mensongere eut l'effet désiré; Pétac ılie cessèrent d'hésiter; leur jeunesse, leur que d'expérience, leur innocence, et surtout sentimens réciproques, les firent tomber dans égе, et il furent unis dans la chapelle de la ne, par le père Jean, en présence de Madame 'erbérosier, et du jeune moine. Eh bien, dit bienfaiteur, qui avoit ecouté ce recit avec ıtion, Madame votre mère a sans doute tenue arole quant à sa fortune, et à la relation de nalheurs, et de ses pertes? Julie baissa les :, en rougissant; mais son nouvel epoux re- lit avec un air d'indignation, que Madame ıit dédit qu'elle ne vouloit rien donner, ni dé- ır tant que nous resterions ici! et lorsque parlois au père Jean, il me dit d'un air ıenard, Mon cher ami vous avez encore à ap- ıdre que les promesses parcourent le monde rapidité, qu'elles font ouvrir les yeux à l'at- e mais laissent l'éxécution dans l'oublie—puis ıe quitta brusquement, et m'a évité depuis.

Helas, mon bon père, continua ce charmant jeune homme, ni moi, ni Julie, ne nous repentons et ne nous repentirons jamais d'être unis. Cependant nous avons déja eu bien des inquiétudes depuis que nous le sommes ; et j'ai souvent pensé que si j'étois forcé de me séparer d'elle! je ne sais pourquoi, mais je sens que je n'aimerois pas a la laisser sous la protection de sa mere. Ici sa jeune epouse se jéta dans ses bras toute en pleurs, en lui disant ; O mon doux ami ! ne parle pas de nous séparer, console toi peut être que mon bon papa aura pitié de nous ! Il verra notre sincère repentir, et nous pardonnera. Croyez vous qu'il nous pardonne, demanda-t-elle au père Bênoit, d'un ton supliant et les moins jointes ? J'ose l'esperer mes chers enfans, repliqua ce saint homme, mais retirez vous jusqu'a demain et surtout ne mentionez pas le retour du père Jules, qui désire arriver incognito, et ne dites pas non plus ce que vous venez de nous confier. Ces pauvres victimes de quelque complot perfide, se jétérent au pieds de leur bon pere et lui demanderent sa bénédiction, il ne peut retenir ses larmes en la leur donnant. Ah ! dit Julie à Pétaç en sortant, de la chambre, que je me sens déja soulagée, d'avoir tout avoué. Et moi aussi répondit Auguste en soupirant. Dès qu'ils se furént eloignés, mon cher protécteur soupira amèrement. Mon ami me dit il, je redoute l'effet qu'aura cette nouvelle sur l'esprit de notre bon Superieur. Cela dépend des découvertes qu'il aura pu faire répondis-je.

Mais quel peut avoir été le but de cette mère, en agissant ainsi ? et puis ses liaisons avec ces deux moines paroissent tout à fait inexplicable ! Je crains bien, repondit le père Bênoit, que ces chers enfans ne soient des instruments choisis par la vengeance, pour satisfaire quelques passions bien criminelles. Les mechants font usage de tout ; ils peuvent sacrifier sans remords le foible et l'innocente, pour arriver à leur fin. Cette femme et ses complices savent tres bien que la crédulité est la compagne de l'amour, aussi bien que de l'amitié, et ils en ont fait un cruel usage ! Mais gardons nous bien d'effrayer ces jeunes gens ; le bonheur ou le malheur de leur vie présente et à venir peut en dépendre. Ne disons et ne faisons rien que le Superieur ne soit de retour. Le lendemain Pétac et Julie vinrent comme à l'ordinaire : ils paroissoient soulagés d'un grand poids, et la sérenité reparut sur leur physionomie. Nous les congédiames de bonne heure, car la tristesse étoit dans notre cœur. Ce même soir à dix heures le père Jules arriva, à l'insçu de tout le monastère. Nous nous enfermames tous trois dans le cabinet d'etude ; et le dialogue suivant eut lieu entre les deux amis :

Eh bien, mon ami, demanda le père Bênoit ; quelles decouvertes a tu faites ? Helas, repliqua le Superieur, presque toutes mes récherches ont été vaines ! tout a changé de face dans cette ville coupable. La frénésie sanguinaire dont les habitants étoient atteints, a fait place à l'enthousiasme le plus révol-

tant, qui fut jamais. Le ciel dans sa colère et sans doute pour punir leurs forfaits inouis, leur a envoyé l'ange de la destruction sous la forme du plus rigide des despots. C'est un de ces météores qui paroit pour étonner l'univers ! Il eblouit les uns, fait trembler les autres, et est craint de tous. Toutes ses actions, toute sa conduite, est un mélange de contraires, qui n'eut jamais de paralléle. D'un côté, il soulage la nature, et l'humanité, en foulant aux pieds le fanatisme, et la superstition ; tandis que de l'autre, il fait courber sous le joug la liberté, ce simulacre indéfiné, tant exalté jadis, et lequel avoit autant de formes qu'il existoit alors d'esprits orgueilleux, indomptables, et presomptueux pour s'en diversifier l'image ! A prèsent leur nouvel idol, est devenu leur focus universel. Il érige là, il demolit ici, et rapine partout. Chargé de butin, il le prodigue à tout ce qui le touche, et n'en sacrifie pas peu à la vanité. Comme un oiseau de proie qui plane dans les airs, il s'élève, il s'abaisse, mais toujours à tire d'aile. Son œil d'aigle voit tout et est par tout ; mais l'ambition, qu'il adore, lui laisse boire maintenant son venin à pleine coupe. Un jour viendra sans doute, où comme bien d'autres avant lui, elle en fera sa victime. En attendant il a fait prendre une autre route au démon du carnage. Ainsi donc, interrompit mon protecteur, tu ne sais qui étoit cette dame assassinée ? Ecoute, repondit son ami ; je m'informai d'abord dans les differents bureaux établis à Paris, surtout ceux de la poste,

›ur quelque renseignement sur cette affaire. omme de raison je montrai les lettres trouvées ır cette dame. J'eus la même réponse partout, z. Il y a eu tant d'assassinats publics, et partiıliers ! et il y a aussi tant d'emigrès. Je fus au ·effe où j'examinois les actes publics, et vis un archemin ecrit par differentes mains sur quelques pinions politiques, un de ces articles me parut tre la meme écriture que celle des lettres que avois ; mais comme il n'y avoit point de signaıre, vue que ce parchemin n'étoit pas rempli ; ›rsque je fis des questions sur ce sujet, j'appris ue tous ceux qui auroient pu me donner les inormations que je désirois avoient été guilliotinés ous le regne de la terreur. On me conseilla de n'addresser aux Banquiers de cette capitale, je ne us pas plus chanceux. Cependant chez le dernier ıù je fus, il se trouva un homme d'un aspect ·espectable, et mélancolique ; il venoit pour des ıffaires particulières qu'il avoit avec le premier :lerc de cette Banque ; comme les miennes n'etoient pas sécretes des qu'il entendit de quoi il étoit question, il me demanda la permission de regarder les lettres que j'avois en ma possession. Il changea de couleur en les lisant. Je mentionnai la. tresse de cheveux, il tendit la main machinalement sans dire un mot. Je la lui montrai ; à la fin il me demanda d'une voix tremblante, si j'étois sur, que cette dame et sa fille fussent assassinées ? Je lui répondit qu'il n'étoit que trop vrai. Il me remit mes lettres et la tresse, et en disant au clerc qu'il

reviendroit une autre fois, il sortit précipitamment, dans une agitation extrême. Je demandai le nom de ce monsieur ? Lyrec, me repondit on. Lyrec ! dis-je, et son addresse ? on me la donna. Je ne manquai pas d'aller chez lui : il n'y étoit pas. Ce fut en vain que j'y retournai, il m'évitoit avec un soin marqué. A la fin je reçus le billet suivant :

Mon Revd Père ;

Je sais qui vous êtes ; et que vous avez rempli les devoirs de l'hospitalité au de la de ce qui vous fut prescrit, envers un infortuné. N'oubliez pas ce qui vous a été recommandé dans la lettre qu'il doit vous avoir remis. Je ne puis vous voir, je quitte la France, personne ne sait où je vais. Dites à Pétac de ne jamais oublier ses promesses ; et que son ami Lyrec pense sans cesse à lui, mais le silence plus que jamais ! Dieu vous bénisse, et vous récompense à jamais ! LYREC.

Juge, mon ami, continua le saint homme, combien je regrète de plus en plus cette lettre perdue! Et es tu parvenue à découvrir quelque chose sur la mère de Julie, demanda le père Bênoit, avec vehemence ? Non seulement un soupçon, sur lequel je n'ose m'arrêter, et que je tremble d'approfondir à cause de son aimable fille, répondit le Superieur avec un air de désespoir ! Mon cher Jules lui dit mon bienfaiteur, en lui tendant la main, tu sais que tes soupçons dépuis peu se vérifient rarement ; peutêtre vas tu me donner

une autre chimère à combattre; explique toi. He bien continua son ami, je me suis informé de ce qu'étoit devenue la famille de Judas Omnis; on m'a dit que son fils n'avoit jamais reparu. Les uns croyent qu'on le passa en Amèrique, d'autres qu'il est au château de Vincennes, d'autres enfin qu'on s'en est défait. Il y en a même qui disent que ce fut lui qu'on exposa à la place du jeune prince, et que celuici est etroitment gardé au Temple. Comme je ne voulois rien négliger, mais tout approfondir, je fus trouver les chirurgiens, lesquels j'avois ouï dire avoir examiné le corps après le décès: l'un et l'autre étoient morts, mais leur successeurs m'assurèrent que c'étoit un faux bruit inventé à plaisir, qu'eux mêmes avoient accompagnés leur prédecesseurs à cette examination; et pouvoient rendre témoignage que ce rapport étoit une invention populaire peu digne de foi, et depouillée de toute vraisemblance. Mais continua ce saint père, ce qui m'inquiète le plus est, que quand je m'informois si Judas Omnis avoit laissé une femme et d'autre enfans outre son fils? j'appris, non sans un tréssaillement d'horreur, que cet infâme avoit eu une femme, et aussi une fille d'un an plus jeune que son frère; que ces pauvres malheureuses ayant montré quelqu'humanité pour l'enfant précieux déposé chez eux, et blamé les horribles cruautés commises par les associés d'Omnis, ce monstre, après les avoir maltraitées, avoit délivré l'une et l'autre entre les mains du tribunal sanguinaire, et qu'on n'en avoit

jamais entendu parler depuis. M'étant fait dépeindre ces infortunées, il me sembla que la description qu'on m'en fit avoit beaucoup de rapport avec Madame de Perbérosier et sa................ Songe tu, mon ami, interrompit vivement le père Bênoit que cette idée détruit entièrement la crainte que tu avois sur l'origine d'Auguste? Ce seroit, répondit le Superieur, un surcroit de malheur pour ton ami ! tu sais combien j'aime ma chère Julie ! Puis après un moment de silence, il ajouta, Mais pourquoi cela détruiroit il entierement l'idée que j'ai conçue de ce jeune homme? huit ou neuf ans d'absence, et l'état où il étoit lorsqu'il vint ici, pourroient bien avoir empêché une mère de reconnoitre son enfant ! A present mon cher Jules, lui dit mon protecteur, ecoute moi, sans m'interrompre, et j'espère te convaincre que nous sommes plus que jamais dans les ténébres sur le compte de nos protégés ! D'abord j'avoue qu'il seroit tres possible qu'un enfant séparé de sa mère à l'age qu'avoit ce garçon lorsque tu le vis jadis, put être méconnoissable, meme aux yeux de celle qui lui donna le jour, dans les circonstances que tu viens de mentioner; mais pense tu qu'il soit croyable qu'un fils de cet âge ait si totalement oublié la probabilité, qu'il existat au monde deux êtres qui doivent le toucher de si près sans qu'il se soit offert quelqu'indice qui les lui eut fait reconnoitre? Non, non, mon cher Jules, retrace toi leur conduite, l'un envers l'autre lorsqu'ils se rencontrerent ici, et tu réjéteras bientot une telle pensée. Je

croirois plutot, continua ce saint homme, que cette femme connoit Pétac et sait qui il est, du moins sa manière d'agir durant ton absence me le fait soupçonner ! Comment, que veux tu dire demanda le Superieur ? Alors le père Bênoit lui fit un detail circonstancé du mariage des jeunes protégés. Je ne dépeindrai pas la surprise et l'indignation qu'eprouva ce digne homme à ce recit, on peut aisement se l'imaginer. Son ami le laissa quelque tems se exhaler son ressentiment ; mais dès qu'il le vit un peu calmé et s'attendrir sur sa fille adoptive, il lui parla ainsi :—Quelque puissent être les motifs qui ont fait agir Madame de Perbérosier et ses associés, il me paroit clair que le bonheur des jeunes gens n'y entre pour rien ; ils s'en sont déja aperçus eux mêmes, et n'ont garde de vouloir quitter notre protection. L'espoir de ceux qui les ont seduits dans une démarche si inconsiderée est sans doute, que nous les abandonnions. Je t'ai vu, mon ami, plus d'une fois inquiet, crainte qu'il ne prit envie à cette mère dénaturée, de s'en aller de la Ruine et de nous priver de l'aimable Julie, qui bon gré mal gré auroit été obligée d'obéir et de la suivre. Tu sais que nous n'avions aucun droit de les retenir de force, ni nul sujet positif de plainte à alléguer contre cette femme, pour l'empécher d'emmener sa fille avec elle ; à présent, tout a changé de face, ta bien aimée fille est en puissance de mari, lequel n'a nul dessein de te séparer d'elle. Ainsi donc, mon cher Jules, il ne tient qu'a nous de

frustrer le père Jean et son amie dans leurs projets quelqu'ils puissent être, et de faire fortune bon cœur puisque le mal est sans remède.

Comme les rayons du soleil qui après la têmpête pércent les nuages sombres qui obscurcissent encore le firmament, et les dissipent peu à peu, de même la noble physionomie de notre bon Superieur, se ranima, et reprenant, petit à petit, sa sérénité, il tendit la main à mon protecteur, en lui disant: mon cher Bênoit, ami de mon cœur, et de ma jeunesse, tu fus toujours mon meilleur conseiller, et ma consolation. O quel tresor est un vrai, et sincère ami! mais allons nous reposer. Je réflèchirai sur cette affaire, et nous consulterons ensemble sur le parti que nous devons prendre; demain à neuf heures rendons nous ici; et toi, mon fidelle Pierre, me dit il, tu nous y ameneras ce couple pénitent, et si cher à nos cœurs—Lorsque j'appris à nos jeunes protégés le retour du père Jules, ils pâlirent et me régarderent sans oser dire un môt; mais quand je leur eut dit que j'avois ordre de les conduire vers ce saint homme, la pauvre Julie tomba en défaillance dans les bras de son epoux; je tâchai de la rassurer. Pétac me demanda à l'oreille d'une voix tremblante si le Superieur savoit...... Il sait tout, lui repondis-je. Ah! nous sommes perdus, s'ecria-t-il! J'espère que non, mon bien aimé, lui repondit sa tendre epouse en portant sa main contre ses lèvres avec la plus vive affection; mon bon papa aura pitié de sa fille adoptive, il acceptera son sincère ré-

pentir. Repentir! murmura son jeune époux d'un ton morne. Non d'être à toi mon cher Auguste, le ciel m'est témoin que...... Allons mes chers amis, leur dis-je, ne perdons pas de tems; quand la miséricorde vous ouvre son sein, ne la laites pas languir. Je supportai Julie jusqu'au cabinet d'étude, son bien aimé nous suivit. Le père Jules les attendoit avec impatience; dès qu'il aperçut sa chère fille, un mouvement involontaire lui fit ouvrir les bras, elle s'y precipita hors d'elle même, et les sanglots d'une ame en détresse lui etoufférent la voix! A côté du plus tendre et du plus sensible des hommes étoit le jeune Pétar qui, un genou en terre pressoit contre ses lèvres tremblantes le bord de la robe de son protecteur; lequel, promenant ses regards paternels de l'un à l'autre, ne put enfin maitriser son emotion; et remettant sa chère Julie entre les bras de son époux, il sortit pour donner un libre cours à l'effusion de son cœur. Ah! mon bon père, dit cette aimable enfant, s'adressant au père Bênoit, croyez vous qu'il nous abandonnera? Non ma fille, repondit il, tranquillisez vous, il reviendra bientôt. Au bout d'une demie heure l'objet de leur vénération reparut: il étoit calme et composé; sur son visage étoient peintes la tendresse, et la compassion; il fit asseoir les nouveaux epoux auprès de lui, et leur parla ainsi: Mes chers enfans, je suis instruit de tout, et je vous plains plus que je ne vous blame. Ah! s'ecrièrent ils tous deux à la fois, si vous nous

pardonnez, nous ne sommes plus à plaindre, car nous nous aimons tant! qu'en depit de tout nous ne pouvons nous repentir d'être unis. Je crains bien, repondit leur bienfaiteur, que ceux qui vous ont excité à commettre une action si téméraire, n'ont guère pensé à votre bonheur futur! Nous en sommes convainçus mon Reverend père repliqua Auguste avec indignation! car depuis le jour où le père Jean me rendit le plus heureux des mortels, son air dédaigneux, et hautain a réparut; et Madame nous reçoit tres froidement parceque nous ne voulons pas la suivre partout où il lui plaira de nous mener; elle a manqué à sa parole envers moi, je n'ai pas manqué à la mienne. Je lui ai dit d'avance, que je ne voulois ni ne pouvous quitter le monastère à présent, à moins que vous mon cher, et bien aimé protecteur, ne m'en chassiez. Helas! je sens que *je* le mérite, mais Julie, votre chere Julie, n'a cédé qu'aux instances d'une mère qui pour un tems lui prodigua les tendresses les plus vives! Plus nous pensons à sa conduite passée, et presente, plus elle nous paroit inconcevable. Je n'ai pas un cœur ingrat, cependant je ne puis le forcer à sentir aucune véritable reconnoissance de ce qu'elle a fait pour moi, quoique Julie en ait été le prix, et que je ne pourrois vivre sans elle. Je ne puis définir pourquoi, mais mon cœur se révolte, contre les procédés de Madame et du père Jean. Je vais vous le définir, mon cher Pétac, lui dit le père Bênoit; c'est que la bonne intention

de nos vrais amis lorsque nous sommes sûrs qu'ils s'intéressent vivement à nous, a une certaine vertu, qui éveille la reconnoissance dans le cœur de l'homme de bien, quand même ce que ces amis feroient pour lui ne tourneroit pas à son avantage. Mais si, au contraire, quelqu'un soit par intérêt ou par inimitié, lui faisoit une injustice, quelconque, et que le mal qu'il auroit cru lui faire, tournat à son profit, comme chrétien il ne pensera pas à se venger, mais rendra graces à Dieu de l'avoir fait triompher, des mechants, qui oppriment, ou des interessés, lesquels dans leur avarice oublient que, quand on ne trouve pas son bonheur, dans celui d'autrui, on n'est jamais parfaitement heureux. Ah ! sans doute interrompit Julie, on ne s'avisera guères d'aller remercier (de la felicité dont on jouit) ceux de qui l'intention étoit de causer notre malheur ! Cela peut prouver aussi, mes chers enfans, qu'il ne faut jamais se révolter contre les revèrs, de cette vie, car bien souvent ce qui nous afflige aujourd'hui, peut, par la suite des tems, nous dévenir si salutaire, que nous serions fachés qu'il en eut été autrement. Helas ! mon Reverend père, dit Auguste, en soupirant amèrement, tout jeune que je suis, j'ai déja eprouvé bien des maux ! Mon cher fils, lui repliqua le saint père, quand on s'est attendu à ne trouver que des roses dans le chemin de la vie, les premieres epines qu'on y rencontre sont toujours les plus sensibles ; elles humilient, elles irritent, elles révoltent souvent, et sans la religion elles deviendroient insupportables. Ah ! je ne sais que

trop qu'un bonheur manqué en laisse toujours le souvenir ! et qu'il y a des revers, dont on ne se consoleroit jamais, si l'on étoit immortel ! mais l'espoir de la véritable vie, qui nous attend, nous reconcilie avec les misères de celle ci. A vos ages, mes chers enfans, la veillesse, quoiqu'on espere y parvenir, ne paroit que dans un lointain du quel on se plait à detourner la vue ; et la mort est un songe effrayant, dont on cherche à effacer l'image. On ne s'aperçoit pas que les années se poussent, comme les flots d'une mer agitée, dont chaque vague vient se briser sur le rivage, et est succedée par d'autres, lesquelles comme les precedentes ne font que paroitre et disparoitre, et vont toutes se perdre dans l'oubli. Ah ! mon bon pere, interrompit Julie, je vous assure que Pétac fait quelques fois des reflexions et des comparaisons, sur la rapidité du tems. Réellement, dit le saint homme en souriant ! et qu'en pense t-il ? L'autre jour, repliqua-t-elle, comme nous nous promenions autour du bassin dans le jardin, il commença à pleuvoir, et nous nous arrètames pour regarder les differents petits cercles, que chaque goutte de pluie faisoit naitre tour à tour, sur l'eau. Ma chère Julie, me dit Auguste, ainsi passent les beaux jours de la jeunesse ! Et ne vous vint il aucune pensée sur ce sujet, lui demanda son protecteur ? Non, mon bon papa, repondit elle, je désirois seulement en moi même, que les beaux jours de notre jeunesse ne passassent pas si vite ! Mes chers enfans, allez faire un tour de jardin, avant le déjeuner ; apres

quoi, nous parlerons plus au long de ce qui vous interesse, leur dit le Superieur.

Dès qu'ils se furent retirés, ce reverend père adressa la parole à son ami, en lui disant—J'ai omis de te dire, que je me suis informé où, quand, et comment le père Jean, avoit embrassé l'état monastique; personne n'a pu me satisfaire sur ce point. Or comme j'ai beaucoup de doute sur son compte, et sur celui de son ami, et qu'ils ont manqué éssentiellement à leur devoir envers nous, et la communauté, en mariant ces jeunes gens sans notre consentement, j'ai formé un projet, que je réaliserai démain, et auquel ni eux ni Madame ne s'attendent surement pas ! Alors il m'ordonna de faire préparer, et orner l'autel dans le chœur de l'église du monastère, et de faire dire au père Jean, à son ami, et aux deux anciens moines dont j'ai parlé avant, de s'y rendre à dix heures du matin le jour suivant, et de faire en sorte que Madame de Perbérosier se trouve là en même temps.

Les jeunes epoux rentrèrent et après le déjeuné le père Jules donna à Petac la lettre qu'il avoit reçu de Lyrec. Ce jeune homme dès qu'il l'eut lue, la pressa avec transports contre ses lèvres, et contre son cœur; puis levant des yeux mouillés de pleurs, vers le Superieur, il s'ecria, Ah ! vous ne l'avez donc pas vu ? Si fait, mon fils, je le vis pour un instant mais sans savoir qui il étoit; lorsqu'on me dit son nom, et son adrèsse, je tâchai de le rencontrer, mais en vain; à la fin il m'envoya ce billet. Auguste réfléchit

quelques tems, puis dit d'un air de déséspoir, Je n'ai jamais senti aussi vivement qu'à présent, la perte de la lettre que je devois vous remettre, mon reverend père. Savez vous ce qu'elle contenoit, lui demanda son protecteur ? Helas ! non, et c'est ce qui me chagrine. De plus, Lyrec, poursuivit le bon Superieur, vous recommande de ne pas oublier vos promesses : vous ressouvenez vous de ces promesses ? Oh oui, elles sont gravées là (et il mit la main sur son cœur), après un moment de silence, il dit, je puis sans compromettre personne en révéler une, qui fut, de rester ici jusqu'a ce que mon ami Lyrec vint où m'envoyat chercher. O ma bien aimée, dit il en regardant Julie, que je sens naitre de ressentimens dans mon cœur contre ceux qui m'ont porté à paroitre ingrat, envers mon protecteur, et le meilleur des hommes ! lui, qui sans savoir ce qu'on exigeoit de lui à mon egard ; lui, qui sans savoir d'où je viens, ni qui je suis, me sauva la vie, et me traita depuis comme son fils ! Julie se jeta dans les bras de son jeune époux, en lui disant, Je suis bien plus coupable que toi, mon cher Auguste, car il m'a adopté dès mon enfance ! hé ! que serois-je devenue, sans lui ! mais, poursuivit elle en regardant timidement le père Bênoit, je craignois qu'il n'amenat ce cousin qu'il aime tant, et que le père Jean...... Comme ce n'étoit nullement l'intention de mon bienfaiteur ni de son ami, d'exposer aux yeux de leurs jeunes protégés, le mensonge de ce moine, ni les artifices de la mère de Julie, il prit dans ce moment

Pétac par la main, et lui dit, Allons mon cher Auguste, oubliez le passé, et gardez vous bien de nourrir le ressentiment, qui s'empare de votre cœur ; imitez votre cher protecteur, qui ne pense à votre faute, que pour la réparer ; seulement n'oubliez jamais que l'erreur, ennemie de l'innocence, la poursuit sans cesse, et que pour ne pas tomber dans ses pièges, il faut s'armer de prudence, et de piété ; cette derniere ne trompe jamais. Demain à dix heures nous nous reverrons dans la sacristie, où votre sort futur sera fixé. Le père Jules leur donna sa benediction, et le baiser de paix, et dit à sa fille adoptive ; Ma chere enfant, je ne vous ai pas oublié dans mes voyages, allez, vous trouverez dans la chambre de votre epoux une malle pleine de ce que j'ai jugé vous devoir être utile. Auguste trouvera que j'ai aussi pense à lui. Des larmes de reconnoissance furent toute leur réponse et ils sortirent.

Cependant la petite maisonette que le Superieur avoit destiné à sa protegée se préparoit pour y recevoir les nouveaux epoux ; la mère Simonette et la plus jeune de ses filles eurent ordre de venir demeurer avec ces jeunes gens. Cette bonne femme laissa le soin de son domicile à Sione à son fils, et à sa fille ainée. Ces deux femmes, et un paysan du Vallais, recommendé du père Bênoit, devoit être tout leur domestique. Le jardinier du monastère fut chargé du soin de leur joli jardin et de leur petite plantation.

Le jour suivant, à l'heure marquée, nous trouvames dans la sacristie, Madame, et les

quatre moines assemblés. Mon cher bienfaiteur et son ami étoient vétus de leurs habits sacerdotals, ce qui surprit un peu Madame, et ses associés. Les fiancés (car le Superieur jugea àpropos de ne les considérer que comme tels, jusqu'a ce qu'il sanctifia lui même leur union) devoient attendre dans le chœur, que je les allasse chercher. Le père Jules s'addressa à Madame de Perbérosier en ces termes : Je suis instruit Madame de ce qui s'est passé ici en mon absence, et à l'insçu de celui que j'avois délégué à ma place. Comme mère, vous aviez, sans doute, droit de disposer de votre enfant ; mais comme je ne vous ai pas appellé ici, pour vous faire des reproches, je garderai le silence sur ce qui nous étoit dû. Quant à vous, père Jean, continua ce saint homme, vous n'ignorez surement pas combien vous avez enfreint les loix ecclésiastiques, en mariant ces deux enfans, sans mon consentement ! mais lors que le but que je me suis proposé en venant ici sera atteint, je vous prescrirai la manière de reparer votre erreur ! Puis se tournant vers moi, il m'ordonna de faire venir les fiancés, lesquels arriverent tout tremblans. Mes chers enfans leur dit le père Bênoit, notre bon Superieur désirant par sa presence sanctifier votre union, m'a délégué pour en faire la cérémonie, devant les temoins ici présents, selon les lois divines et humaines ; y consentez vous ? Cela seul peut mettre le comble à notre bonheur répondit Pétac à haute voix. Nous conduisimes ce couple intérèssant au chœur, suivis des temoins confondus, lesquels n'osèrent ouvrir la bouche.

Le père Jules servit de père à sa Julie et un des anciens moines à Auguste, et ils furent unis à jamais de la manière la plus solennelle! L'agitation, et le ressentiment qui se peignirent sur le visage de Madame et de ses associés, montroient assez que la conduite de notre Superieur avoit dérangé quelque plan et quelques projets concertés. Nous retournames tous à la sacristie, où le père Jules, présentant un paquet cacheté de son sçeau, et de celui de son ami, au père Jean, lui commanda, de partir au plutôt pour Rome, et d'emmener avec lui le frère Simon (c'est ainsi que s'appelloit l'ami de ce moine). Si sa sainteté, ajouta ce reverend homme, juge àpropos de vous absoudre après avoir considéré ce que nous lui exposons ici, et qu'elle nous ordonne de vous recevoir de rechef, nous lui obéirons. Adieu, père Jean, achèva-t-il, point de délai ni de replique s'il vous plait: Il sortit de la sacristie et fut nous attendre, dans le cabinet d'étude. La mère de Julie vouloit s'en retourner à la Ruine, mais mon protecteur lui dit, que le Superieur avoit à lui parler: et nous la menames bon gré mal gré, en sa présénce. Il l'invita à prendre sa part de la collation preparée pour les jeunes mariés, et lorsqu'elle se fut assise, il lui parla ainsi: Je crains Madame que vous ne vous soyez imaginée, ne pas être en pleine liberté depuis que vous êtes sous notre protection; c'est pourquoi je prends cette occasion ci pour vous assurer, que vous êtes libre tant qu'il vous plaira, de rester où vous êtes,

vous y serez traitée comme vous l'avez toujours été, mais point de gêne, si quelque circonstance à vous connue, vous engageoit jamais à quitter votre domicile, personne ne vous retiendra malgré vous. Quant à vos enfans, lesquels nous avons adoptés, ils sont pourvus; quelque puisse être votre fortune, Madame, ils ne vous en priveront pas. Le père Bênoit et moi leur ont fait un sort, aussi bien qu'à Pierre, lequel je les prie de toujours considerer comme leur frère ainé, car c'est un ami fidelle à qui nous devons beaucoup!

Pendant ce discours Julie s'approcha d'une petite table, où étoient la trèsse de cheveux, le sachet, et même le ruban de trois couleurs trouvés sur la dame assassinée et sa fille. Elle fit un cri de surprise. Grand Dieu! s'ecria-t-elle, en me regardant, et où avez vous trouvé cela? et qu'avez vous fait de... Ma chère Julie, lui dit son bienfaiteur, croyez vous que votre bon papa auroit jamais manqué à remplir un devoir si essentiel, que celui de donner la sépulture à ces infortunées? Ah! dit elle, en joignant les mains, et levant les yeux au ciel; et je me suis si souvent promenée dans le cimétière, sans m'en douter! Non ma chere fille, lui dit le père Jules, elles ne furent point inhumées dans ce cimetière là, mais dans celui de la Ruine, où demeure votre mère. Madame tressaillit. Sa fille après avoir mis la tresse dans son sein, prit le petit sachet, l'ouvrit, et regarda dedans. Il étoit vide, lui dis-je, lorsqu'on le trouva. Ah! ma mère, les monstres l'auront volés! vous souvenez vous

comme elle pleuorit en baisant ce joli médaillon ? Mais Madame sembloit avoir perdu l'usage de la parole ! Enfin Julie aperçut le ruban elle le porta d'abord à ses lèvres, puis à son cœur, et le montrant à sa mère, en sanglotant, elle lui dit d'une voix entrecoupée, Susette, notre pauvre et aimable Susette ! Un douloureux gémissement sortit des entrailles de cette malheureuse femme, puis se levant, elle repoussa Julie en lui disant avec l'accent du déséspoir. Cruelle ! le ciel dans sa colère te fit naitre pour me percer le cœur ! O c'en est trop ! c'en est trop et elle sortit précipitamment. Pétac la suivit, et nous les vimes de loin se hâter vers la Ruine. Alors le père Jules, s'addressant à la jeune mariée, lui dit : Ma chère enfant, lorsque vous vintes ici nous nous aperçumes que votre mère étoit couverte du voile du mystère. La contrée qu'elle fuyoit étoit alors comme une riviere gonflée par les torrents et les orages, qui detruit tout ce qui se trouve sur son passage. Ou plutôt comme une mer agitée, par des vents contraires, dont les vagues engloutissent tout ce qui se trouve exposé a leur fureur. Nous lui donnames l'hospitalité ; mais hélas il est plus aisé de fuir son pays, que de se fuir soi même. L'inquietude, la crainte, et les soupçons, n'ont cessé d'être ses compagnons. Nous lui promimes alors de ne pas chercher à decouvrir ses secrets qu'elle ne jugeat à propos de les révéler d'elle même, mais elle cst toujours restée impénétrable. J'ai mis à dessein sur cette table les bagatelles

trouvées sur vos malheureuses amies, pour voir s'il vous restoit quelque souvenir de ce triste évènement. Gardez les ma chère puisqu'elles vous sont precieuses ; mais sans trop enfreindre la promesse que je fis jadis, je crois pouvoir vous demander si vous avez quelqu'idee de votre enfance ? Mon bon papa, répondit Julie, il me reste des souvenirs lesquels le temps, au lieu de les effacer de ma memoire, semble, au contraire, me retracer petit à petit, dans l'esprit, surtout depuis que j'ai commencé à apprendre l'histoire moderne : soit dans nos lectures, soit dans nos conversations, je trouve toujours quelque chose analogue à notre situation mais le tout est si entremèlé, et forme un tel chaos dans mes pensées, que je ne saurois par où commencer ce reçit. Ma chère fille, lui dit le Superieur, si nous faisions un petit dialogue ensemble, croyez vous que mes questions aideroient votre mémoire ? Peut être, répondit elle. He bien donc : Où étiez vous avec Susette, avant de venir ici ? Dans un couvent à ce que je crois. Votre bonne maman, étoit elle là avec vous ? Oui. Et Madame de Perbérosier ? Non, mais elle venoit tous les jour nous y voir. Cette dame, et elle, étoient elles grandes amies ? Oui, trés bonnes amies. Quelles prèuves d'amitié lui donnoit votre mère ? Elle la caressoit, et essuyoit ses larmes en l'embrassant. Cette dame paroissoit done affligée ! Oh oui, toujours très affligée ! Vous aimoit elle autant que Susette ? Nous lui étiens chères, l'une et l'autre, mais elle étoit plus gaie avec elle qu'avec moi. Madame,

aimoit elle votre jeune amie? Elle paroissoit la chérir. Quelle marque lui en donnoit elle? Elle vouloit qu'elle fut toujours habillée comme moi, et lorsqu' elle apportoit des joujoux, ou des friandises, elle les partageoit également et l'embrassoit plus souvent que moi. Celà vous faisoit il de la peine? Non, j'aimois trop Susette, pour être jalouse. Votre bonne maman, lui apprit elle cette petite prière, qu'elle vous faisoit répéter soir et matin? Je ne me ressouviens pas si elle la lui apprit, mais j'étois toujours seule avec cette dame quand elle me la faisoit dire. Paroissoit elle plus agée que votre mère? Au contraire, elle étoit tres jeune, et bien belle. Pourquoi donc vous et Susette, l'appelliez vous votre bonne maman? Je ne puis dire, si ce n'est que cette appellation est plus tendre, et plus douce que l'autre. Et pourquoi votre petite amie appelloit elle Madame de Perbérosier sa mère? Je ne sais pas non plus, c'etoit sans doute, pour m'imiter. Cette jeune fille ressembloit elle à sa maman? Oh non, pas du tout. Pourriez vous me les dépeindre un peu? Ma bonne maman étoit grande, et mince, avoit des cheveux blonds, et de grands yeux bleus; et Susette avoit de beaux yeux noirs, et les cheveux tout à fait bruns. Etoit elle jolie? Oui tres jolie. Comment sortites vous de ce couvent? Un jour plusieurs hommes d'un aspèct effrayant y vinrent; dès que notre bonne maman les vit, elle prit Susette dans ses bras, laquelle la tint embrassée de toutes ses forces: je courus vers elle, et pris

cette dame par sa robe, un de ces hommes s'approcha pour lui ôter sa fille, qui se mit à crier, et à se débâttre ; dans ce moment ma mère entra ; je me hâtai d'aller au devant d'elle pour la prier de sauver pauvre Susette, elle tâcha de l'appaiser d'abord par la douceur, puis par les menaces, et essaya, mais en vain, de la détacher du cou de cette dame. Enfin ce mechant s'avanca d'un air furieux pour se saisir de moi, je me sauvai derriere ma bonne maman, qui se mit entre lui et moi. Alors ma mère le prit par le bras, et l'entrainant vers la porte, ils sortirent ensemble, suivis des autres; mais elle revint bientôt avec une voiture, dans la quelle nous montâmes toutes les quatre, et quittames ce couvent. Chemin faisant, Susette demanda à ma mère où elle nous menoit? elle repondit que nous allions demeurer dans le palais d'une princesse, et nous y arrivames bientôt. Ce palais étoit donc dans la ville? Non, car nous vimes des champs, des arbres, et des jardins, sur notre route. Pourriez vous en faire la description? Pas trop bien, mais il y avoit un grand jardin, où ma bonne amie et moi courions tous les jours : la maison nous parut grande et triste; je ne me ressouviens que de la chambre où étoit ma bonne maman, par ce qu'il y avoit un grand portrait, d'un jeune et beau monsieur, richement habillé, qu'elle regardoit sans cesse les larmes aux yeux. Vous rappellez vous quel étoit son habillement? Non, mais je me souviens d'avoir été frappée d'un ruban bleu tres large sur lequel étoient une marque

blanche, et une jolie petite croix. N'avez vous jamais entendu nommer eette endroit? Oui, bien souvent, mais j'ai oublié le nom. Si vous l'entendiez vous en ressouviendriez vous? Je crois qu'oui, si vous me depeignez quelque chose que j'aie vûe. Apres que le père Jules lui eut depeint plusieurs chateaux, aux environs de Paris, nous decouvrimes que Passy étoit le village où Madame les avoit conduites, et ce prétendu palais n'etoit rien autre, qu'une maison de plaisance laquelle avoit appartenue à une princesse. Combien de tems restates vous là, reprit le Superieur? Je ne sais au juste mais nous y passames plusieurs dimanches. Votre mère resta-t-elle tout ce tems-là avec vous? Oh non, elle sortoit toute la journée, et ne révenoit que le soir. Enfin un jour, elle apporta à ma bonne maman, un pacquet de lettres, et pendant qu'elle les lisoit, son amie nous dit tout bas, que nous allions faire un long voyage. Nous partimes cette nuit la; ma mère et moi dans une voiture, et cette dame et sa fille dans une autre. Ici la mémoire me manque, poursuivit Julie, et je ne me ressouviens que, lorsqu' un matin deux grands hommes prirent Susette et moi hors des voitures, dans leurs bras, et suivies de nos mères nous arrivames à cette vilaine caverne, où ils nous laisserent et disparurent. Ma bonne maman tenoit toujours Susette par la main, elle refusa de suivre son amie dans cette obscure caverne, et s'assit sur un tertre à quelques distançes avec sá fille, et moi. Ma mère, appellant

Susette, elle lui dit à l'oreille, reviens bien vite ma chère petite gardienne ; puis me prenant dans ses bras tremblants elle me caressa en pleurant. Enfin comme ma compagne ne revenoit pas, elle m'envoya la chercher ; je la trouvais qui pleuroit à l'entrée de ce triste reduit. Ma mère lui avoit noué les cheveux de ce ruban ci, et elle me dit qu'elle lui avoit ordonné de ne pas bouger de là, qu'elle ne vint la chercher. Pauvre Susette, croyant entendre la voix de notre bonne maman, me dit tous bas de rester tranquille dans le coin, où ma mère l'avoit mise jusqu'a ce qu'elle revienne. Helas ! je ne la revis plus ! Ici pauvre Julie fondit en larmes. Après un court silence, son protecteur continua ainsi : Et que faisoit Madame de Perbérosier pendant ce tems là ? Elle étoit au fond de cette longue caverne, à gûeter par une ouverture assez grande pour y passer la tête, elle paroissoit agitée, et tremblante, je crois que quelqu'un lui parla, car elle fit un cri, parut au désespoir, et marcha quelques temps, en long et en large d'un air egaré qui m'effraya. Je ne sais ce que je lui dis, mais elle me tira rudement du coin où j'étois, me regarda d'un œil furieux, me jéta par terre, et courut hors d'haleine vers nos malheureuses amies ; je la suivis, mais lorsque je fus près d'elle, elle me poussa avec violence, et je tombai auprès de ma bonne maman. Pierre sait le reste, acheva cette aimable Julie, en soupirant amèrement. Comment votre mère vous traita-t-elle lorsque vous arrivates à la Ruine, lui

demanda le père Bênoit? Assez mal, répondit elle, je croyois quelquefois qu'elle étoit devenue folle, mais après qu'elle vous eut rendu sa premiere visite, elle se radoucit, et un jour elle me dit, que comme je n'avois plus qu'elle pour m'aimer, et qu'elle étoit ma veritable mère, je ferois mieux d'oublier celle qu'elle m'avoit permis d'appeller ma bonne maman, mais surtout de ne jamais nommer Susette devant elle: en disant cela, elle me jéta sur une chaise, avec colère, et me laissa seule jusqu'au soir. Sa conduite fut toujours inégale envers moi, depuis que nous sommes ici; c'est pourquoi, la fureur dans la quelle vous venez de la voir, ne me surprend pas. Mais lui dis-je vous dites que ce ruban nouoit les cheveux de Susette, cependant il fut trouvé dans sa poche. Je me souviens, répondit elle, que lorsqu'elle me quitta, un des bouts s'accrocha à une branche de lierre, et se délia; elle ne se donna pas le tems, de le rattacher, et le mit dans sa poche.

Pétac rentra, qui nous dit qu'il avoit laissé sa belle mère, en compagnie du père Jean, et du frère Simon. Julie lui demanda ce qu'elle avoit dit chemin faisant? Rien, répondit il, elle ne daigna même pas me répondre lorsque je lui adressai la parole. Ce même jour là ces tendres epoux furent mis en possession de leur charmante maisonette. Avant de se séparer, le père Bênoit dit en plaisantant à ses pupilles: J'imagine qu'a present ma tâche est finie, mes chers enfans, et que vous allez prendre congé de votre pré-

cepteur ? Dieu nous en garde répondit Julie, avec vivacité, en regardant Auguste, lequel jétant sur le bon père des yeux pleins de reconnoissance, l'assura que ce seroit diminuer leur bonheur, que de faire aucun changement à cet egard ; que quant à lui, il sentoit qu'il avoit plus que jamais besoin des instructions de sa révérence. Ainsi nos études continuerent comme de coutûme, la paix et la tranquillité renaquirent dans le monastère.

L'année suivante cette heureuse épouse présenta à son bien aimé, Antoinette et Auguste, nés le même jour, lequel les reçut avec des transports de joie inexprimables. Je fus annoncer cette nouvelle à Madame de Perbérosier, qui la reçut avec plus de civilité que de satisfaction. Je la trouvai tres changée, sa santé s'altéroit de jour en jour. Je lui conseillai de se dissiper, et d'aller voir ses enfans, lesquels se plaignoient de n'avoir jamais eu l'honneur d'une seule visite d'elle. Elle me répondit avec un sourire amer qu'elle avoit fait vœu de ne sortir que lorsqu'elle auroit fini sa tâche. Je lui demandai quelle pouvoit être cette tâche ? Le tems dévoile tout me répliqua-t-elle, et je n'en pus savoir davantage. Les deux anciens moines eurent ordre du Superieur, de donner à cette femme extraordinaire tous les soins possibles, et nous la laissames en paix dans sa solitude. La naissance des charmants petits jumeaux interrompit nos études pendant près de trois ans, car Julie voulut absolument les nourire elle même, mais

dès cet âge tendre elle les amenoit régulièrement au monastère accompagnée de son heureux époux. Le père Bênoit entreprit leur éducation, je ne ferai pas l'éloge de ces chers enfans; leur vertu, leur capacité, et leurs perfections sont au de là de toute déscription. Leur attachement mutuel fut remarquable dès leur naissance, et ne s'est jamais démenti. Il semble qu'une seule âme les anime, et je suis persuadé que l'un ne survivroit pas à l'autre. Mon protecteur voyoit cet amour fraternel, avec le plus grande satisfaction, lequel il consideroit, en cas qu'ils soient déstinés à vivre dans le monde, comme un antidote contre celui qui ne fait que trop souvent le malheur des humains. Ce saint homme adoroit ces enfans, et leur petits cœurs reconnoissants le payoient de retour. Le père Jules les admiroit aussi beaucoup, mais des affaires ecclesiastiques l'occupant journellement, et les sachant en bonnes mains, il ne les voyoit que rarement. Quant à Madame, elle ne les vit qu'une seule fois, elle étoit toujours malade, et ne recevoit que les deux vieux moines. Le plan d'éducation que le père Bênoit adopta pour Antoinette et son frère fut en quelque sorte different de celui qu'il avoit suivi avec Julie. Je fus temoin d'un entretien qu'il eut un jour avec les jeunes epoux à ce sujet.—Les circonstances, leur dit il, qui vous offrirent à nous, m'ont souvent laissées indécis sur la route que je devois prendre pour former vos mœurs, fixer vos gouts, et affermir votre caractère; vous guider vers le vrai bonheur,

fut toujours le point essentiel, que j'ai eu en vue, et quoique vous fussiez alors encore dans un âge tendre, ma chère Julie, cependant vous aviez déjà quelques préjugés, innocens à la verité, mais qu'il étoit important de détruire. Nous n'avons rien à défaire avec vos aimables enfans ; ainsi posons les fondements dè notre édifice sur un plan solide et durable. Les épreuves et observations que j'ai faites sur vous, mes chers pupilles, me seront un avantage, et d'une grande aide pour le bien être de ceux qui vous sont sans doute plus chers que vous mêmes. Je n'ai pas besoin de vous dire, que la réligion Chretienne doit être la pierre fondamentale de l'education de la jeunesse ; mais helas ! mes chers enfans, dans le grand monde, ce n'est pour la plupart du tems qu'une pierre d'achoppement, faute de savoir s'y prendre. Tous les parens, tous les instructeurs en connoissent l'importance, et peu savent le mettre en pratique. Le grand art est de faire aimer, et desirer cette sublime religion, en la gravant dans le cœur et dans l'esprit des enfans : il faut surtout les accoutumer de bonne heure à la regarder comme la première, et la plus utile des sciences, aussi bien que le but principal de toutes leurs actions. Peignez leur le sejour des bienheureux, des couleurs les plus brillantes, et les plus capables d'intéresser et de frapper leur imagination. Ne craignez pas d'en trop dire ; vous savez que sur ce sujet, l'exagèration est impossible à tout mortel, et aux anges mêmes. Quelque soit l'essor que vous

ez à votre imagination, elle ne s'élévera
s trop haut. Répétez leur sans césse que
le pas qu'ils font sur cette terre de misère,
es conduire à ce lieu de delice, s'ils s'en ren-
dignes. Mais gardez vous bien de tomber
une erreur, dont j'ai toujours taché de vous
ntir; ne cherchez jamais à leur dépeindre le
aire de ce lieu de paix eternelle, et de
té inexprimable: car la terreur et la crainte,
les enfans de la superstition; l'association des
est un grand point à observer; si vous
ez la penseé en lui réprésentant des objets
aires, l'un affoiblit naturellement l'autre, et
eu de faire le bien pour l'amour du bien
e, et d'être vertueux pour l'amour de la
, il y auroit à craindre que l'épouvante ne
le dessus dans leur imagination, et qu'ils
ssent plus, que par crainte: de plus, les
urs imaginaires empoisonnent la vie, abaissent
rit, et énérvent l'âme. Mais, demanda Julie,
lirons nous donc à nos enfans sur la punition
méchants dans l'autre vie? Plut au ciel,
s ignorassent toujours qu'il existe des êtres
vicieux pour s'attirer une condamnation
uelle! répondit le bon père; laissons les au
is dans cette ignorance aussi long-tems que
pourrons; mais avant de répondre à votre
tion, ma chère fille, permettez moi de vous en
une. Si votre epoux cessoit de vous aimer
vous abandonnat, qu'il vous retirat enfin ce
qui vous cherit tant a prèsent, comment vous

sentiriez vous ? Grand Dieu ! s'écria cette tendre epouse, je n'y surviverois pas ; la lumiere du jour me deviendroit un tourment ! He bien donc, continua le père Bênoit, quand vous aurez gravé l'amour de Dieu dans le cœur de vos éléves, en caracteres ineffaçables, et que vous leur aurez peint des plus vives couleurs, la récompense qui est reservée aux bons, dites leur que Dieu abandonne ceux qui l'oublient, et que les méchans ne le verront pas, que leur âme errera sans relache, autour de la demeure céleste, sans y être jamais admise, qu'elle ne pourra desormais, se reunir aux objets qui lui étoient chers ici bas. Cette idée aura un effet bien plus éfficace sur des cœurs naturellement tendres et sensibles, que ne l'auroit la description horrible qu'on leur fait, dans un âge trop tendre du séjour de l'ésprit malin, qui ne sert très souvent qu'a faire naitre l'incrédulité. —Mon reverend père, dit Auguste, l'homme qui devient incrédule sur ce point, n'est il pas en danger de le devenir sur l'autre ? Pas si facilement mon fils, car il est dans la nature humaine, d'aimer à rester dans la croyance de ce qui lui est agréable, et profitable. J'ai souvent, dans le cours de ma vie, entendu dire à ceux qui opinoient sur l'immortalité de l'âme, que la condamnation éternelle étoit trop rigide, et sévère, après une vie si courte, et si exposée aux tentations, que l'est la notre : mais je n'ai jamais ouï aucune personne qui se soit plaint de la durée d'une félicité sans fin. C'est ainsi que l'homme est injuste envers

son créateur! A prèsent mes chers enfans descendons du ciel, sur la terre, car il pourroit se faire, que vous vécussiez un jour, dans le tumulte du monde. Jamais, s'ecria Pétac, avec véhémence, jamais! La solitude, sœur de la paix, et l'amie fidelle des cœurs innocens sera toujours notre chère compagne; Julie, et moi avons fait vœu de ne jamais l'abandonner pour ce monde trompeur, si rempli d'hommes faux, cruels, et impies. Mon cher Auguste, lui dit son bienfaiteur, je suis bien loin de blamer votre goût pour la vie solitaire; cependant, les hommes ne sont pas tous si méchans, que vous les dépeignez. Non, répondit notre intéressant protegé, mais ceux qui se piquent d'être méilleurs que les autres, sont généralement, ou foibles, ou intéressés à leur propre conservation; et par conséquent, leur amitié est tiède aussi bien que leur amour de Dieu. Croyez vous mon bon père que si tous ces soidisant bons se fussent unis contre les cruels qui ont .... ici il rougit, son agitation augmenta, il balbutia et ajouta d'une voix entrecoupée; je veux dire que si les bons étoient aussi habiles à combattre les méchans, que ceux ci le sont à nuire, ils épargneroient bien des crimes sur la terre! mais il semble que la bonté et le courage soient incompatibles. Mon bien aimé fils, lui dit le père Bênoit, en lui serrant la main et le regardant avec le sentiment de la plus vive tendresse, que tu dois avoir souffert! mais chasse les douloureux souvenirs, qui affligent ton âme; jouis du bonheur que le

ciel reservoit à tes vertus, et occupons nous entièrement de la seconde récompence que Dieu t'a envoyé dépuis que tu es parmi nous. La seconde, mon reverend père! s'écria ce jeune homme; ah! comptez vous pour rien la première de toutes, celle d'avoir été adopté par le père Jules, et vous; c'est vous, mes chers bienfaiteurs, qui après avoir ranimés en moi le flambeau de la vie, prèt à s'éteindre, m'avez fait aimer cette existence qui m'étoit devenue odieuse! Avant de vous connoitre, je n'avois jamais gouté la douce tranquilité. O paix continua-t-il avec enthousiasme, fille du ciel, image du Christ! reste toujours parmi nous! bannis à jamais de notre asile, l'athéisme, l'impiété, et l'incrédulité; repands ton bâume salutaire sur mes chers enfans, je t'implore au nom de celui d'où tu proviens, au nom sacré de notre Sauveur! Mon bon père poursuivit il; que souvent, depuis ma demeure au monastère, en admirant les beautés de l'univers, mon âme s'est écriée: Oh combien les hommes abusent des bienfaits de Dieu! Il leur a donné cette terre abondante, qu'il a pourvue de fontaines, et de rivières pour l'arroser, et la fertiliser! Les insensés! au lieu de jouir en paix de ces dons précieux, ils foulent au pieds, et souillent les sources d'eau vivifiante. L'ange destructeur est sur leur pas, et ils arrosent cette malheureuse terre de flots de sang, du sang de leurs propres frères. Nous écoutions ce pieux jeune homme avec un ravissement, que nous pouvions à peine

contenir. : Enfin mon cher protecteur lui dit : J'admire et respecte vos sentimens, mon cher fils, mais quelque puisse être votre résolution, quant à vous même, vous ne pouvez répondre des évènemens qui pourroient appeller vos enfans dans ce monde que vous redoutez tant. Nous sommes tous plus ou moins esclaves des circonstances, et quelque connoissance de cet Hydre ne leur sera pas inutile. Volontiers, répondit Pétac, mais réprésentons le leur bien, comme le plus horrible et le plus dangereux des Hydres ! et appliquons nous à leur faire chérir et adorer mes deux divinités, Solitude, et Paix. Comme nous avons du tems devant nous, lui repliqua le père Bênoit, nous reviendrons plus d'une fois, sur ce sujet. Sans doute, interrompit Julie, (qui vraisemblablement commençoit à être un peu curieuse d'entendre ce que ce saint homme avoit à dire sur ce formidable monde, pour lequel son mari montroit tant d'aversion). A présent mon bon père, dit elle, voulez vous continuer ce que vous étiez à nous dire, lors qu'Auguste vous interrompit ? Le pere Bênoit sourit, et lui parla ainsi : Vous savez ma chère fille, que j'ai beaucoup voyagé ; il y a peu de pays où je n'ai passé, j'ai séjourné plus ou moins de temps dans ceux qu'on appelle civilisés ; je me suis aussi appliqué à en étudier les mœurs et à faire des obsérvations, lesquelles j'ai toutes mises par ecrit, et que j'espère que nous lirons et pratiquérons ensemble avec fruit. Pour aujourd'hui je ne toucherai qu'un sujet, lequel me paroit

d'autant plus essentiel qu'il est presque toujours négligé, dans l'education des deux sexes: je veux dire l'affabilité et la politesse envers nos inférieurs. Il n'y a pas grand mérite à être affable et poli avec ses égaux, car on y est porté pour l'amour de soi même et (si je puis m'exprimer ainsi) en sa propre défense; mais l'art de se faire aimer et en même tems réspecter de ceux que la Providence a placé au dessous de nous, est d'autant plus nécéssaire, que dans quelques pays en Europe les loix sont telles que la plupart des grands ont plus besoin de cultiver la bienveillance de leurs inférieurs, que ceux ci n'ont besoin de la leur. Un rien rend une personne populaire, et moins que rien a souvent l'effet opposé. Le vulgaire en général, ou les gens du commun, ont rarement un jugement très sain, n'ayant qu'une idée très superficielle du Christianisme, et une éducation bornée; ils sont vindicatifs et opiniâtres, beaucoup plus crédules à croire le mal que le bien; ils se préviennent aisément pour, ou contre un objet sans trop savoir pourquoi; et n'oublient guère les marques de mépris et d'arrogance de quelque part qu'elles puissent provenir. Qui mieux que vous, ma chère Julie, peut enseigner cet art à vos enfans? quoique vous n'ayez nul usage du monde; cependant j'ai observé avec plaisir que nos päysans, et les differentes personnes avec lesquelles vous avez eu affaire, vous chérissent, et vous honorent. J'ai vu que, sans admettre une familiarité déplacée, et que, sans qu'aucun d'eux

songeat à s'emanciper, vous vous occupiez de leurs besoins, et de leur bonhèur. Je vous ai entendu les remercier avec bonté et sans affectation lorsqu'ils vous rendoient quelque petits services. Vous ne les rencontrez jamais, sans leur rendre leur salut, et vous vous informez fréquemment de leur santé, de leur famille, et de ce qu'ils font. Et tout cela sans avoir cet air qui semble dire, *je vous fais beaucoup d'honneur de m'occuper de vous.* Aussi ai je vu ces bonnes gens plus fiers des marques d'attentions que vous leur montriez, que si vous leur eussiez donné un trésor. Je les ai entendu vous bénir du fond de leur cœur, et je suis persuadé que si vous vous trouviez dans quelque danger ils vous défendroient au péril de leur vie; car il est prèsque aussi difficile de perdre la bienveillance de ces gens là quand une fois ils se sont prevenus en notre faveur, qu'il le seroit à ceux contre lesquels ils se sont préjugés de gagner leur estime. Hé bien, donc ma chère fille, ces petites gens qui nous environnent, et ceux qui se trouvent dispersés dans le grand monde, se ressemblent beaucoup. Mais, dit Julie, il faut que ces grands de la terre n'ayent guère le sentiment de la religion quand ils maltraitent où méprisent leurs inferieurs; car les hommes ne sont ils pas égaux devant Dieu? ils le sont, répondit le bon père, mais sur la terre, l'égalité est incompatible avec l'ordre des choses humaines; il y a toujours eu des pauvres, et des riches, des maitres, et des valets. La subordination est l'âme d'un etat. Les per-

sonnes d'un rang élévé, soit par leur naissance ou les places qu'ils occupent, ont droit au respect, à la déférence, et même à la soumission de ceux qui sont placés au dessous d'eux, mais s'ils abusent de leurs droits ils se font des ennemis qui peuvent devenir dangereux. Ainsi donc, ma chère fille, Dieu veut que nous regardions nos inférieurs ici bas, comme des êtres qui deviendront nos égaux devant lui, et que nous devons édifier par notre exemple. De plus, dit Pétac, les grands, et les petits, dans ce monde, ne dépendent ils pas également les uns des autres ? Sans doute, repliqua le père Bênoit, et c'est pour cela, mon cher fils, qu'il faut bien faire attention, de retenir ces derniers à leur place ; car leur éducation bornée jointe à l'orgueil qui porte les hommes à se méconnoître, leur feroient bientôt passer les limites qui leur sont assignées par la Providence. Mon bon père, demanda Julie, les gens du commun sont ils tous comme vous venez de nous les dépeindre ? Non ma fille, répondit le saint homme, il n'y a point de règle sans exception ; dans la moyenne classe, il se trouve des personnes très respectables, et dont les mœurs, et la vertu feroient honneur au plus haut rang ; et même parmi le bas peuple on découvre quelquefois le diamant sous la poussière. Lorsque vous lirez mon mémorial voyageur, vous trouverez plus d'une anecdote intéressante à ce sujet. Mon plan, mes chers enfans, lorsque je me resolus à parcourir le monde, fut de tout examiner, de ne rien dédaigner, et de m'introduire partout,

surtout de me dévêtir de tout préjugé. C'est ainsi qu'on voyage avec fruit. Mais, demanda encore Julie, tous les grands dédaignent ils tous leurs inferieurs, même ceux qui sont bons et vertueux? S'il se trouve des exceptions parmi les petits, croyez, ma chère fille, qu'il y en a aussi avec les grands, repliqua le saint père, mais malheureusement on est dans le monde si esclave des apparences, et si superficiel, qu'on ne juge guères des autres que par leurs états, leursituation, ouleur fortune. Les hommes ne réfléchissent pas assez que, de quelque superbe distinction qu'ils puissent se flatter, ils ont tous la même origine, et cette origine est petite. Comme les sources des rivières, qui se ressemblent toutes entr'elles, les unes après un court trajet vont se perdre on ne sait où; d'autres, sans gloire, et sans noms, portent leurs eaux paisibles vers les fleuves qu'elles rencontrent dans leur cours. Lesquels s'enflent et s'aggrandissent de ce tribut involontaire; mais tous, après avoir parcourues un peu plus de pays, et fait un peu plus de bruit; les uns que les autres, vont se confondre et se perdre dans un abîme, où on ne reconnoit plus les grands d'avec les petits, et dans la plénitude des tems leurs noms même sont oubliés. Mon bon père, dit Julie, je conçois toute l'importance de l'affabilité; mais je suis fort embarassée comment m'y prendre; Antoinette et son frère sont encore trop jeunes, pour nous accompagner, lorsque nous visitons nos paysans. De plus, les enfans de ces pauvres gens, ont une manière de s'exprimer, et des habitudes, qui me font

craindre de les inviter à venir jouer avec les nôtres. Je le crois, interrompit le père Bênoit, et ce ne seroit pas non plus la meilleur manière de s'y prendre ; mais écoutez, ma chère fille, je vais vous révéler un secret ; votre père adoptif, qui s'occupe sans cesse de ses chers enfans, va etablir une école, semblable à celle dont je vous parlai, il y a quelques tems, en vous racontant l'histoire de Bertram et de Jaqueline ; il ne se propose d'y admettre que douze orphelins, six de chaque sexe, lesquels seront à peu-près du même âge que vos jumeaux. Cette école doit être à votre proximité. Je me charge des frais de l'entretien des pupilles, qui seront vétus proprement, et tous de la même couleur ; je vous en laisse le choix. O ! mon bon père ! bleu et blanc. A la bonne heure, mon enfant, mais laissez moi continuer. Vous et votre mari serez reputés instituteurs de ce petit seminaire, vous en aurez le gouvernement, et veillerez à ce que ces pauvres orphelins ne soyent pas négligés par ceux qui doivent être chargés d'en avoir soin. Antoinette enseignera les filles, et votre fils, les garçons, aux heures que vous fixerez. Hé bien, que pensez vous de ce plan ? Oh, j'en raffole déjà, s'ecria Julie, en regardant son mari, qui paroissoit aussi enchanté qu'elle. Vous voyez, poursuivit leur bon père, qu'au lieu d'admettre de pauvres enfans, comme compagnons de jeu avec les votres, ce qui engendre une familiarité la quelle n'est pas toujours convenable, et ne peut jamais tourner à l'avantage ni au profit de l'un ni de l'autre parti ; Antoinette et son

frère seront considérés, comme des bienfaiteurs, et s'instruiront de la meilleur manière possible; c'est à dire en instruisant les autres. Ils s'exerceront à la justice, en récompensant les diligens, et punissant les paresseux; loin d'adopter de mauvaises habitudes, ou un jargon désagréable, ils s'appliqueront à former les manières de leurs pupilles, et leur apprendront à s'exprimer correctement. Cela leur donnera les premières idées de l'eloquence et du choix des mots. Les heures de recréation et de promenade seront fixées par eux, aussi bien que leurs jeux. Observez, mes chers enfans, qu'ils agiront par vos avis, et sous votre direction, mais gardez vous bien de leur donner vos ordres devant leurs pupilles, ni de les reprimander en leur présence, car vous aboliriez la subordination qu'il est nécessaire de maintenir, et diminueriez la haute opinion que nous désirons inspirer à nos orphelins pour leurs instructeurs. Les prix (recompenses du mérite), seront laissés à leur discrètion, et distribués deux fois l'an. Ces jours là seront célébrés par une fête joyeuse. Helas! les beaux jours de l'enfance passent comme les fleurs printanieres, tâchons au moins d'en écarter les ronces, et les épines, qui pourroient en abréger la durée. A présent ma chère Julie, continua cet excellent homme, j'espère que vous n'êtes plus embarassée sur la manière de rendre vos chers enfans affables envers leurs inférieurs? Oh non, répondit elle, rien n'est si facile à present ça viendra tout naturellement de soi-

même. Sous votre surveillance, ma fille, il ne me reste aucun doute sur ce point, répliqua le bon père ; je puis vous dire, que dans le cours de mes voyages, je me suis souvent diverti de la gaucherie de certaines dames, lesquelles, quoiqu'elles ne manquassent pas de babil, en compagnie ne pouvoient trouver d'exprèssion pour addresser une personne au dessous d'elles, dont elles avoient besoin, ni pour la remercier d'une service rendu. On auroit cru qu'une autre langue étoit nécessaire à cet usage—J'en ai connu une très riche, qui crut se tirer d'affaire dans ces *penibles circonstances* en jetant avec dédain quelques pièces d'argent à ceux auxquels elle avoit été obligée d'avoir recours ! selon elle tout ce qui n'étoit pas noble, ou tous ceux qui ne possedoient pas une grande fortune n'étoient que de la canaille ! Ha, dit Julie en riant, si cette dame avoit par hazard perdu son bien, elle se seroit tout naturellement trouvée encanaillée ! mais continua-t-elle, les hommes en général (car nous ne parlons qu'en general) sont ils aussi ridicules ?—Ma chère fille répondit mon bienfaiteur, en souriant, si je vous disois que non, vous me croiriez peutêtre partial envers mon sexe. Non, interrompit Pétac, nous vous croirons toujours juste envers tout le monde, mon reverend père. He bien donc, je terminerai ce sujet en vous disant, que ce ridicule est plus rare chez les hommes. Seulement plus rare, répéta Julie avec un air de triomphe ! Si ce vous est une satisfaction de savoir qu'il prédomine souvent parmi eux,

ajouta en plaisantant cet homme de bien, consolez vous ma chère. Je vous observerai cependant que, si la hauteur, et le dédain, se manifestent dans votre sexe en n'osant à peine parler, dans le notre l'arrogance se montre quelquefois en parlant trop haut ! Mais revenons à notre institution. — Outre les cartes géographiques de tous les pays du monde, je donnerai à vos enfans plusieurs estampes avec les petits livres d'explications sur chacune d'elles ; cette manière d'enseigner est amusante, et aide la memoire, car les enfans oublient souvent ce qu'ils entendent, mais rarement ce qu'ils voyent. Mon bon père demanda Julie, vous nous avez parlé de l'association des idées, expliquez moi, je vous prie, ce que je dois entendre par là. Comme vous ne manquez, ni d'instruction, ni d'intelligence, lui répondit ce saint homme, je me contenterai de vous conter mon histoire au sortir du collège.

D'abord, je mis bien soigneusement tous mes livres Grecs et Latins, dans ma bibliotheque, puis je me jetai comme bien d'autres dans le tourbillon du monde. J'y éprouvai de grands malheurs, que vous saurez un jour, ce qui m'en dégouta bientôt. Alors je renonçai à toute société. Le père Jules et Pierre furent les seuls amis que je conservai, je voyageois en observant les hommes, mais ne me livrois plus à aucun. Partout où je m'arrêtois, on me regardoit comme un misanthrope. Dans les diverses solitudes où je me retirois, la lecture charmoit mes ennuis, et

je ne quittai mes livres qué pour remplir mon journal des observations qui m'avoient frappées dans la journée. Mais ce que je n'oublirai jamais fut la première fois que je repris (apres les avoir abandonnés longtems) mes livres classiques. J'ouvris Homer à l'endroit où Hector prend, pour la dernière fois, congé de sa chère Andromaque. Le feuillet en étoit tout chiffoné et taché des larmes que j'y avois repandues jadis ! N'allez pas croire mes chers enfans, que le sentiment de ce passage pathétique m'ait fait verser ces pleurs ! non, car alors je ne le comprenois pas assez pour cela, et j'avoue que si j'ai ainsi rendu au poëte la justice qu'il mérite, *c'étoit bien malgré moi.* Mais j'avois un précepteur sévére, et dur ! le souvenir de *sa grosse perruque, de son air furibond, et surtout de sa petite canne, toujours prète à me saluer les epaules,* vint se placer à côté de *l'innocent Astyanax et de sa tendre mère dans les bras de son infortuné epoux !* Je refermai mon Homer ; et insensiblement mes pensées retournerent au collège ; elles ne trouverent rien à y regréter ! Je sortis pour me dissiper. De retour chez moi, j'ecrivis mes remarques du jour ; et ayant coutume de lire après souper je me gardai bien de retoucher à Homer ; je pris Virgil, que je me décidois à le poursuivre du commencement jusqu'a la fin. Hélas ! à peine étois je avec *Enée dans le palais de Didon, que mon tyran de précepteur* se retrouva là ! non avec sa petite houssine, mais avec une grosse clef, qui ouvroit une certaine *camera oscura,*

; laquelle, les fausses concordances, dans mes
nes m'ont faits passer de bien tristes jours au
ı et à l'eau. Ah! je vous comprends, mon
père, s'ecria Julie, votre petite anecdote ne
, pas perdue pour nous. Vous ne trouverez
beaucoup de difficultés à associer agréablement
idées, ma chère fille, reprit ce reverend homme,
vous suivez la même méthode que j'ai suivi
s vous. Il y avoit certaines choses indis-
sables à apprendre, dont l'étude vous ennuyoit
z. D'autres moins utiles que vous aimiez
ucoup; celles ci étoient toujours la récompense
l'application que vous aviez mise à celles là:
ce moyen vous appreniez sans vous en aper-
oir deux sciences à la fois. Vous ressouvenez
is comment Pierre vous apprit à écrire, et vous
eigna en même temps la botanique, et la
graphie? Ai-je appris ces trois choses là en
me temps, demanda Julie? Ne vous rappellez
is pas, continua mon protecteur, cette demi
izaine de jolies bouteilles d'encre, de differentes
lleurs? et de ces vingt quatre charmants petits
es numérotés, sur chacun desquels étoit des-
ée une fleur? Et qu'au lieu de mettre sous
; yeux ces eternelles copies moulées, dont la
pétition continuelle le long de la page ne fait
'assujettir les idées sur un seul point sans in-
uire de rien; les sentences qu'il vous donnoit
ient les noms des pays, leurs capitales, leur
ières, et les plantes qu'ils produisent. Et
'aussi il vous faisoit écrire le nom de chaque

fleur, de la couleur qui lui est propre, et mettre à côté le nombre de la classe à laquelle elle appartenoit? Alors quand votre copie étoit achevée, si vous la répétiez sans faute, pour vous récompenser, Pierre vous menoit au jardin, cueiller des bouquets, lesquels nous examinions tous trois ensemble: puis le bon Pierre vous aidoit à les arranger dans les vases selon leur classe. Comme vous étiez heureuse, quand l'heure de jouer aux fleurs arrivoit! Ah! dit Julie, en me regardant, avec l'expression de la plus vive reconnoissance, je me ressouviens aussi qu'il m'apportoit de beaux fruits et me faisoit chercher sur la mappemonde les differentes contrées qui les avoient produits. C'est ainsi ma chère fille, que tout ce que vous savez, vous a été enseigné. La musique, et le dessin, que vous aimez tant, étoient toujours la récompense de votre application aux leçons que vous aimiez le moins; et je suis persuadé que les souvenirs de votre enfance, depuis que vous êtes avec nous, ne vous retraceront jamais que des idées agréables. Parmi vos nouveaux protégés, vous trouverez sans doute, autant de dispositions que d'individus. Etudier les differents caractères, sera une excellente et utile leçon, à vos enfans. La memoire est un don du ciel: vous trouverez peut-être quelques uns de nos orphelins, qui en seront dépourvus; ceux là ne demanderont qu'un peu plus de patience, et de persévérance. Pour créer, ou ameliorer la memoire, il ne s'agit que de frapper la vue, et toucher le sentiment, l'enfant qui oublie

la leçon qu'il a aprise, et qui paroit ne pas comprendre d'abord ce que vous lui expliquez, *n'oubliera cependant pas un plaisir quelconque que vous lui aurez procuré, et vous comprendra assez vite si vous lui en promettez un autre.* Surtout, ne prisez jamais ceux qui sont doués d'une heureuse memoire aux depens de ceux qui en manquent, car vous decourageriez les derniers, et rendriez les autres vains. Ne montrez pas non plus de partialité, même envers ceux qui se trouveront être exterieurement plus aimables, de peur que les semences de l'envie et de la jalousie *(lesquelles sont d'abord imperceptibles, mais promptes à s'enraciner)* ne s'emparent du cœur de ceux qui sont moins favorisés de la nature: mais vous pouvez sans crainte donner des marques de préférence à ceux qui developperont plus de vertus chrétiennes. Ne prodiguez pas les louanges, n'en donnez que ce que vous jugerez nécessaire à l'encouragement, et à l'emulation, car la vanité est sœur de l'amour propre, et s'allie souvent avec la negligence, et l'égoïsme. Mon reverend père, demanda Pétac, à quel âge mon petit Auguste commencera-t-il ses études classiques? Je compte, répondit le père Bênoit, les lui faire désirer ardemment, auparavant, pour cet effet, il faut qu'il sache sa propre langue grammaticalement, qu'il ait lu l'histoire, et les panégyriques, des Auteurs Grecs et Latins. Cette méthode lui épargnera quelques années d'ennui, car, quoi de plus triste, mon cher fils, et de plus rebutant,

que d'apprendre à six ou sept ans de longues leçons dans une grammaire dont on ne comprend pas un mot? Bien des années se paissent, souvent sans fruit, et un jeune homme, au bout de dix ou onze ans d'esclavage, sait quelquefois le Latin, peutêtre la langue Grecque; et ignore mille choses qui lui auroient sans doute été plus agréables, et utiles à savoir! Je sais que dans le monde les précepteurs n'approuveroient pas mes opinions la dessus; mais nous ne sommes pas dans ce monde, et nous avons l'avantage de notre paisible retraite. Oh! s'ecria Pétac, si les hommes savoient le bonheur dont on jouit loin du tumulte, et combien la vie solitaire a de charmes, avec une épouse et des enfans chéris! Que les heures qu'on passe ainsi sont légères! qu'elles sont coulantes! avec ce que l'on aime! Mon bien aimé fils, je suis enchanté de vous voir être, un des enthousiastes de la solitude; mais elle ne peut avoir les mêmes charmes pour tous les hommes. Pour ceux qui vous ressemblent, mes chers enfans, elle est accompagnée de la paix, et de la contemplation; elle tient une coupe de laquelle elle verse le baume de toutes consolations à l'homme de bien; mais pour celui dont l'âme est souillée de crimes, elle est suivie du remords, et d'un dard empoisonné pérce sans cesse le ver immortel qui lui ronge le cœur! Mon bon père, demanda Julie, quel nom donnerons nous à notre séminaire? La Nouvelle Salency, répondit il. Ah! j'ai entendu mon bon papa parler des Rosières, mais je ne sais pas leur histoire; pouvez

vous me la raconter? Volontiers ma chère fille, elle vous interessera, j'en suis sur.

Un certain Seigneur, et grand philantrope, avoit un domaine considérable en Picardie. Il établit une fête annuelle, qui devoit perpétuer les bonnes mœurs parmi ses vassaux. Tous les ans à la mi-eté il venoit visiter ses terres. Tous les garçons et les filles du village, qui lui appartenoit, étoient invités au chateau Seigneurial, où un grand repas préparé éxprés pour eux les attendoit. Au sortir de table, on alloit danser sous les ormeaux, aux sons des flageolets, des violons, et des tambours de basques. Parmi les filles, il y en avoit trois habillées de même, et plus élégamment que les autres; c'étoient les prétendantes à la Rose que leur Seigneur avoit coutume de présenter de sa propre main à celle dont la conduite avoit été la plus irreprochable durant l'année. Mais pour déterminer laquelle des trois devoit être Rosière, tous les villageois s'assembloient, non seulement pour donner leur suffrages, mais pour déclarer hautement devant leur Seigneur les belles et bonnes actions de celle qui les faisoit opiner en sa faveur. Cependant comme il auroit pu se faire, que cette jeune fille eut commis quelque faute ou indiscretion, sue seulement de ses *parens* ou de ses plus intimes amies; celles ci étoient liées par serment de déclarer tout ce qu'elles savoient, eut ce été au prejudice de leur propre fille, ou de leur sœur; or donc, comme ils ne pouvoient, sans se rendre parjures, déguiser la vérité, et par conséquent

risquer leur salut éternel. Vous pensez bien que si cette rosière eût été rejettée, elle ne pouvoit en vouloir, ni garder de rancune contre celles qui avoient agi envers elle, comme elle auroit été obligée d'agir elle même en pareil cas. Cette Rose, aussi bien que toutes celles qui pouvoient survenir après dans la même famille étoit gardée soigneusement dans une jolie boite de bois de cèdre, présent de Monseigneur ; et le titre de Rosière étoit un honneur qui ne s'effaçoit jamais. Mais mon bon père, demanda Julie, que faisoit on des deux prétendantes qui restoient après que cette Rosière étoit choisie ? L'année suivante accompagnées d'une troisieme, elles se présentoient de rechef et la plus parfaite recevoit la Rose. Et que faisoit ce Seigneur pour entretenir les bonnes mœurs parmi les jeunes garçons demanda-t-elle encore ? A peu près la même chose ; mais la recompense étoit differente, au lieu d'une Rose, son Seigneur lui presentoit la main de la Rosière, laquelle avoit le droit de choisir parmi les trois candidats celui qu'elle aimoit le mieux. Les garçons les plus riches et les plus distingués de Salency, se regardoient comme les plus fortunés des mortels s'ils pouvoient obtenir une telle épouse, quoiqu'elle n'eut qu'une Rose pour tout bien. Et à la célébration d'un mariage, toutes les Roses, qui avoient jadis été acquises par la mère, grand mère, et ayeule de la jeune mariée, étoient aveintes, et etalées aux yeux de son époux qui étoit aussi enchanté à la vue de ces

trésors qu'un avare l'est à celle de son coffre fort !

Le plan d'éducation recommandé par le père Bênoit, et approuvé des jeunes époux fut poursuivi avec vigueur, et amélioré. Auguste et Antoinette firent des progrès rapides. Le premier fut en état de commencer ses classiques à dix ans : à cet âge lui et sa sœur étoient déjà très avancés dans la composition. Pour les former dans un art si agréable et utile, nous les avions accoutumés de bonne heure, à écrire leur observations, et critiques, sur les différentes choses, et différents caractères qui se trouvoient dans les histoires qu'ils lisoient, ou entendoient lire. Cette méthode est une des meilleures qu'on puisse adopter dans l'éducation des jeunes gens. Elle fixe leur attention, forme leur jugement, donne de l'aisance et de la grace dans le style, un charme inexprimable à la conversation, et de la justesse dans les idées ; loin d'être une étude séche, elle devient au contraire, par la variété des objets qu'elle présente à l'imagination, une source intarissable d'amusemens. Auguste n'avoit pas onze ans qu'il écrivit un petit traité sur la cruauté envers les animaux (inhumanité dont il vouloit guarantir ses protégés), qui auroit fait honneur a un âge beaucoup plus avancé. Dieu dans sa bienfaisance infinie, disoit il à ses pupilles, créa les animaux pour l'homme : les uns pour l'aider dans ses travaux ; d'autres pour sa subsistance, et tous sans doute pour l'utilité général ; car il ne fit rien en

vain; servons nous donc des uns, et tuons ceux qui sont destinés à notre nourriture, mais ne les tourmentons point d'avance. Detruisons enfin ceux qui pourroient nous être nuisibles, sans exercer une cruauté barbare qui ne peut jamais devenir un amusement, que pour les cœurs durs, et les âmes insensibles.

Plus de dix ans se passèrent ainsi; la plus parfaite tranquillité regnoit parmi nous. Ni le père Jean ni son ami n'avoit réparu au monastère. Madame de Perbérosier vivoit toujours en retraite, sa santé étoit devenue languissante; et si ce n'eut été qu'elle envoyoit toutes les semaines chercher les gazettes que je recevois assez régulierement, nous n'aurions jamais eu de ses nouvelles. Au bout de ce tems le père Jules reçut une lettre de Paris conçue en ces termes:

Mon Revd Père;

Je suis à Paris, et, qui plus est, *forcé d'absoudre* le père Jean! et de vous ordonner de le recevoir de rechéf (aussi bien que son ami), au monastère du mont St. Bernard! Quoi, direz vous, sa Saintété *forcé d'agir contre sa conscience!* Elle qui depuis tant de siècles a si souvent fait courber l'orgueil, le pouvoir, et la tyrannie sous le joug! elle, *dont la volonté étoit si absolue!* elle enfin, qui pouvoit *faire la loi à la loi même!!* Il est ainsi mon estimable ami. S'opposer au météor qui domine à prèsent sur la terre, seroit une témérité sans fruit. Soumettons nous sans murmurer

à la volonté du Très Haut ! Consolez vous dans l'assurance que tant que cette prodigieuse comète est au dessus de l'horizon le père Jean n'osera vous donner aucun sujet de plainte. Mais si le cours des Astres les plus brillants est limité par la Providence, à plus forte raison l'est celui des présomptueux mortels ! Dieu vous protege !

S. 7...

Comme nous savions en partie par quelques voyageurs, qui passoient, de tems à autre, par ici, ce qui se passoit dans le monde, nous ne fumes pas très surpris du contenu de cette lettre, mais assez fachés du retour de deux hommes que personne n'estimoit au couvent. Cependant il fallut faire fortune bon cœur. Deux jours après ils arrivèrent ; et furent reçus avec une politesse très reservée. Le père Jean me chargea d'un paquet de lettres pour Madame de Perbérosier, mais ne fut jamais lui rendre visite, ce qui nous étonna beaucoup. Il se rendoit tous les jours au refectoire, et pendant deux ans nous n'eumes pas a nous plaindre de sa conduite. Ce fut alors que trois mystérieux pélerins arrivèrent à la Ruine ; c'étoit à la mi-eté 14. L'un des trois étoit un jeune homme d'une fort belle apparence, accompagné de sa mère et d'un certain Abbé Clinquant, son précepteur. Ils demandèrent à être admis dans l'interieur du monastère, mais le Supérieur s'y refusa, d'autant plus que le père Jean étoit, ou du moins se vantoit d'être, intime avec cette belle pélerine ! Quoiqu'il en fut il pas-

soit tous les jours à la Ruine, et paroissoit en fort bonne intelligence avec l'Abbé, dont l'apparence et les manières déplurent à notre bon Superieur. Cependant il fut rendre visite à la nouvelle venue, qui lui dit, que les raisons qui l'avoient amenées étoient, qu'ayant entendu parler de la science profonde qu'avoit sa révérence dans l'art de la médecine; elle avoit pris la liberté de venir le consulter sur la maladie dont son fils étoit attaqué depuis peu. Le père Jules nous dépeignit cette dame très aimable, et distinguée, dans ses manières mais paroissant accablée de tristesse. Quant à son fils, il nous le représenta extrêmement beau, et de l'aspect le plus noble. Lorsqu'il est calme, nous dit ce saint homme, la melancolie la plus désespérante est peinte sur sa phisionomie, il soupire sans cesse, et de tems en tems de profonds gémissemens se font entendre, lesquels retentissant jusqu'au fond des entrailles de son affligée mère s'y répétent comme l'ceho! Mais quand il entre dans une de ses crises, il me représente l'image d'Achille dans toutes les variétés du caractère dont Homer depeint ce héros. Sans doute que ce jeune homme est traversé en amour, dit le père Bênoit d'un air de compassion. Je ne sais répondit le Superieur, mais je suis sur que quelque grande affliction, est la cause de son mal. Je recommandai les voyages, continua-t-il, mais sa mère m'avoua que ce n'étoit qu'à la requête du pauvre souffrant qu'elle l'avoit amené au mont St. Bernard, et que des raisons parti-

culières les empêchoient d'aller plus loin. J'ai invité, continua ce révérend homme, l'Abbé Clinquant à diner au réfectoire ; il ne m'a pas prévenu en sa faveur, et je serai bien aise de savoir ce que tu en penseras, mon ami.

Cette abbé arriva à l'heure fixée. Quoique frère servant, j'avois toujours été admis au réfectoire. Je pris ma place ordinaire a côté de mon bienfaiteur et eus tout le loisir d'examiner notre convié. Je fus frappé de son air mondain ; toutes ses manières étoient celles d'un petit maitre achévé, et sa conversation d'une pédantrie outrée. Après diné le père Bênoit fit tomber le discours sur la réligion rétablie en France. Monsieur l'abbé haussa les épaules, et éclata contre les abus du tems passé, la superstition des sots, et la crédulité démésurée du bas peuple ; puis il prisa la nouvelle philosophie, loua l'âge de la raison, qu'il porta jusqu'aux nues ! Mon protecteur lui laissa débiter toutes ses fadaises, ou pour mieux dire, attendit qu'il eut tout à fait déraisonné, et lui parla ainsi. L'abbé Clinquant, qu'a votre nouvelle philosophie donné à l'homme en échange pour ce que vous appellez superstition ? L'incredulité de la religion revélée ! L'incredulité d'une vie à venir ! En lui ôtant la crainte d'une punition éternelle, il s'en suit qu'il est privé de l'espoir d'une récompense infinie et d'un bonheur sans fin ! Quand on est mort, tout est mort, disent ces sages philosophes ! ainsi selon eux les nouveaux crédules qu'ils ont faits, et l'âme desquels ils ont

tué aussi bien que la leur sont parvenus à l'âge de la raison ! Monsieur l'abbé ne seroit ce pas plutôt l'âge où les aveugles en veulent conduire d'autres ? car ils ne voyent pas les insensés qu'ils se réduisent à envier l'état de la brute, et que la raison au lieu d'être un don du ciel, devient une malédiction et leur tourment le plus pénible ! qu'ils doivent envier l'animal qu'ils soignent, et qu'ils nourrissent ! celui ci au moins jouit du présent sans craindre l'avenir. Les soins, les soucis, et les maladies, auxquelles l'homme est sujet ici bas, lui sont inconnues ; il ne redoute ni la pauvreté, ni les dangers, ni la mort ; il ne pleure ni ne regrète la perte de ses parens ni de ses amis ; il n'a pas à souffrir l'ingratitude de ses semblables : quelque puisse être sa passion dominante elle n'est que momentanée ; la haine, l'envie, la jalousie et surtout l'ambition, ne le tourmentent pas toute sa vie. La nature ne lui a accordé de vertus que celles qui peuvent être utiles à sa préservation, et à l'usage auquel il est destiné. Les crimes qui dégradent souvent la nature humaine, lui sont étrangers. Mais supposons un instant, qu'il soit possible que l'âme fut mortelle, vous ne pouvez nier Monsieur l'abbé, que l'homme ne soit doué de raison, que cette raison le fait réfléchir, et que ses réflections peuvent être tristes, ou gaies, or, je vous demande à présent laquelle des deux crédulités, de l'ancienne, ou de la moderne, peut rendre les hommes plus heureux durant leur vie ? Que la

vieillesse doit être revêtue de noir couleur, aux yeux de vos nouveaux philosophes! que la moindre maladie doit les effrayer! la foi, et l'espoir qui les ont abandonnés, ne leur laissent plus que la crainte, le doute, et l'horreur, pour compagnons, dans un âge où les passions violentes sont amorties, et où les trompeuses illusions sont anéanties! Quel épouvantable chaos doit se présenter alors aux pensées de l'homme mourant, que d'épines il doit trouver sur son lit de mort! son âme epouvantée (semblable au malheureux qui se débattant sur une mer orageuse où il va faire naufrage et être englouti dans les abîmes), s'attache avec effroi aux décombres qui se démolissent autour d'elle, et vont l'ensévelir à jamais sous leurs ruines. A present, Monsieur l'abbé, regardons un peu les anciens crédules, lesquels j'espère ne sont pas tous perdus, regardons les, dis-je, dans les mêmes circonstances. Souffrants avec patience les maux, et les misères de cette vie; pleins de foi, et d'espérance, regardant la fin de leur pénible carrière comme une délivrance; et le terme d'une vie périssable, où l'on commence à mourir en naissant, enfin comme l'avant-coureur d'une existance éternelle, et d'une recompense infinie! Voyez l'homme de bien à sa dernière heure; la résignation est peinte sur son visage, avec quelle gratitude, avec quelle douce espérance il regarde celui qui l'exorte; et avec quelle sérénité il attend l'instant où son âme (que sa foi lui représente immortelle), quittant sa prison humaine,

prendra son essor pour se rejoindre à l'essence divine d'où elle provient ! Je vous le redemande, Monsieur l'abbé Clinquant, s'il étoit possible que l'anéantissement de l'âme (Dieu me pardonne même de le nommer), fût le but de sa création ? Vos nouveaux philosophes prennent ils pour rien de lui ôter cette croyance, qui seule est capable de lui faire supporter cette vie, si pleine de revers ? Qui le console durant son pelerinage ici bas ? qui enfin porte l'homme au bien en lui inspirant toutes les vertus Chretiennes ? Le suicide est le fruit de votre nouvelle philosophie ! Etrange paradoxe ! ils se sont creusés un abîme effroyable, et se hâtent de s'y précipiter ! Croyez moi, les premiers illuminés qui ont prétendus vouloir éclairer les autres, étoient des monstres dont l'âme souillée des crimes les plus atroces regardoient avec raison l'anéantissement comme un bien pour eux !

Notre convié avoit changé de couleur plus d'une fois pendant ce discours, il n'y répondit rien que de vague ; entre autre choses, il amena les faux miracles et la foi absurde que le bas peuple ajoutoit aux images.

On peut par un excés de zèle mal conçu, et mal entendu, repliqua le père Bênoit, avoir poussé certaines choses trop loin, il peut même s'être glissé quelques erreurs parmi les ministres de notre foi, car nous sommes tous faillibles, mais ni ces erreurs, ni ces absurdes crédulités, ne pouvoient jamais faire au monde le mal que

votre philosophie moderne y a fait, et y fera encore longtems. L'abbé se leva de table, en disant au père Bênoit qu'il ne pouvoit qu'approuver ses sentimens, mais que la généralité du monde étoit telle à present qu'on s'efforceroit en vain de les ramener à l'ancienne croyance, et qu'on seroit même tourné en ridicule en l'attentant, il prit congé de nous. Apeine fut il sorti que mon protecteur me prit par le bras, et me répeta un petit passage que nous avions lu quelques jours auparavant:

« Vois tu ce libertin en public intrepide,
« Qui prèche contre un Dieu que dans son cœur il croit ;
« Il iroit embrasser la vérité qu'il voit,
« Mais de ses faux amis, il craint la raillerie,
« Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie !»

Enfin ces pélérins quittèrent la Ruine et nous comptions que notre douce tranquillité alloit renaitre lorsque l'evénement le plus imprévu, vint nous ravir à jamais le bonheur dont nous avions joui si longtems. O souvenir déchirant ! mon bon, mon vénérable bienfaiteur. Toi qui ne vécus sur la terre que pour y faire le bien ! Tu ne pus survivre que peu d'années à ce coup terrible ; mes soins, et mes vœux au ciel, ne purent prolonger tes jours ! Tu sucombas ! et ne laissas à ton fils adoptif que d'éternels regrets, et des angoisses qu'il portera dans son cœur jusqu'au dernier soupir !. mais poursuivons. Un dimanche, douze Août, étant le jour de la naissance d'Auguste et

d'Antoinette, lesquels entroient dans leur treizieme année ; le père Jules les invita avec leurs parens à diner au refectoire, que nous avions orné de fleurs pour leur faire fète ! Comme ils devoient entrer par la porte vitrée qui est de niveau avec le jardin, nous y avions construit à la hâte une espèce d'arc triomphal. Rien n'égaloit la félicité de cette charmante famille ! Nous jouissions bien sincérement de leur bonheur. Après le repas le père Jean et les deux anciens moines, qui seuls avoient été invités à cette petite fête, se préparoient à sortir, le Superieur eut la politesse de prier le premier, de se rasseoir, ce qu'il fit. La conversation devint générale. Au bout d'une heure, un des vieux moines revint, qui nous dit que Madame de Perbérosier se mouroit et désiroit voir le père Jules. Pauvre Julie fut saizie à cette nouvelle. Pétac se leva pour aider ce saint homme à mettre son manteau ; lorsque le malicieux Jean s'ecria ah ! cette Dame veut sans doute à la fin déclarer à votre reverence qui elle est !, Je l'espère, lui répondit le bon Superieur, mais l'avez vous vue, depuis peu ? Non, repliqua froidement ce méchante homme, elle m'écrivit hier une lettre foudroyante, parceque j'ai cessé, pour certaines raisons, de la voir. Si vous avez jamais été dans la confidence de cette dame, elle vous aura, sans doute, confié qui elle est, dit le père Jules. Ah ! mon revérend père, répondit ce cruel, avec un sourire malicieux, elle ne me fut jamais cachée ; quand elle vint à la Ruine nous ne fimes que

renouveller connoissance. Réellement ! dit le Superieur, et pouvez vous, père Jean, me mettre dans cette confidence, avant que je voye cette malheureuse femme ? Volontiers, répondit il (en tirant de sa poche une lettre que nous reconnumes pour être l'écriture de Madame de Perbérosier), car peut être vaut il mieux que la surprise, que doit vous causer cette découverte, soit en quelque sorte adoucie avant qu'elle vous en fasse l'aveu. En disant cela il s'approche du saint père, à côté duquel Pétac étoit resté debout, et présente sa lettre aux yeux de ce vénérable homme de manière que l'infortuné Auguste put aussi voir la signature qu'il leur montra du doigt avec un air de triomphe ! et la remit dans sa poche. Le Superieur pâlit. Les cheveux du malheureux jeune homme se dressèrent ! il frisonna de la tête aux pieds. Les dents lui claquèrent. Julie courut à lui, il la repoussa rudement ; elle tomba à genoux tendant les bras vers lui ! il la regarda un moment d'un air furibond, et aussitôt détournant la tête s'écria. Loin de moi serpent, tu me fais horreur ! Puis fixant le père Jean en grincant les dents " Monstre infâme" lui cria-t-il, et il se seroit jêté sur lui comme un lion affamé si nous ne l'en eussions empêché ou plutôt si ce barbare ne se fut évadé. Ses enfans, malgré la fureur où ils voyoient leur père, se jéterent à ses pieds, il les regarda d'un air farouche et avec tous les gestes d'un homme en démence ; il éclata d'un rire convulsif en disant : Cruelle fortune ! à present je te défie, tu as lancé sur moi tous tes traits ! Tu peux en

emprunter de nouveaux, tu ne pourras jamai ajouter à mon tourment, tu t'epuiseras en vain, e je rirai de tes efforts ! en finissant ces mots i sortit précipitamment par la porte vitrée et dis parut à nos yeux ! Julie s'étoit évanouie. Dan ce moment un autre message arrivant de la par de la mourante, le père Jules partit, en nous re commendant de suivre ce pauvre maniaque qu'i croyoit dans le jardin, et de le ramener. Que fut notre douleur en trouvant les branches d l'arbre le plus près du mur toutes cassées, et e voyant qu'au péril de sa vie ce malheureux avoi sauté de l'autre côté de la muraille et s'étoit en foncé dans un petit bois solitaire à quelque dis tance du jardin. Nous l'y cherchames, mais e vain ; son fils l'appelloit avec les cris du désespoi le bon vieux moine et moi, eumes toute la pein du monde, à le ramener au monastère, où nou trouvames Julie dans les bras du père Bênoit, Antoinette à ses pieds. Ce saint homme pleuro à chaudes larmes. Lorsque cette infortunée nou vit revenir sans son bien aimé, elle jéta un c perçant, mais ne nous fit aucune question. J crus m'appercevoir qu'elle craignoit qu'il ne fut detruit. Je la rassurai en lui disant la verit Son fils se précipita dans ses bras en sanglotan Mon protecteur tomba à genoux ; et levant les yeu et les mains au ciel pria en silence. Julie tournar les yeux vers lui, et voyant les pleurs qui inondoien ce visage vénérable : O mon bon père, lui d elle, en lui tendant les bras, tes larmes me percen le cœur ! parles moi O mon cher bienfaiteur, ca

ton silence me tue ! toi seul mon vénérable ami peut apporter quelque soulagement à mes maux. Puis s'agenouillant à côté de cet homme de bien, et joignant les mains, elle pria ainsi : O Dieu ! pardonne nous les pleurs que nous faisons verser à un de tes élus ! exauce ses vœux, car il prie pour nous. Ouvre moi ton sein paternel, remplis mon cœur dechiré de l'humble résignation, et que je puisse dire, ta volonté soit faite !......O mon bon père ajouta-t-elle prie pour ta Julie, car elle sent qu'elle ne peut prier, et elle tomba à terre. Nous la relevames, et la voyant fondre en larmes nous la laissames pleurer sans interruption. Vers le soir, elle prit ses chers enfans, les pressa contre son cœur, et les benit ; puis s'adressant à moi ; Mon ami, me dit elle, prends soin de ces chers et malheureux objets de ma tendresse, garde les au monastère ; car sans mon bien aimé nous ne retournerons pas à la maisonette. Allez vous reposer mes chers enfans, leur dit elle, priez pour vos infortunés parens ; les vœux de l'innocence ne sont jamais rejétés. Je les conduisis où ils devoient coucher, et envoyai chercher la mère Simonette pour rester avec eux. Lorsque je revins auprès de leur mère je la trouvai plus calme. Mon ami, me dit elle, mène moi à la Ruine, je veux voir l'auteur de mes jours, je veux éclaircir ce mystère ; peut être aussi que mon cher Auguste est allé là ; mon ami ne me refuse pas, me dit elle, d'un air suppliant. Je regardois le père Bênoit qui me fit signe que je pouvois l'y

conduire, et nous partimes. Lorsque je frappois doucement à la porte de la malade, le père Jules vint ouvrir; en voyant Julie il l'embrassa tendrement; viens ma chère fille, lui dit il, viens voir la mort du pêcheur. Cette pauvre pènitente te demande, j'allois t'envoyer chercher. Puis se tournant vers moi, il s'informa de Pétac. Lorsque je lui eus rendu un compte exacte sur ce sujet il me dit, Cours mon ami, dis au père Bênoit de mettre tout en œuvre pour le retrouver, qu'il n'épargne rien, qu'il envoye des méssagers de tous les côtés; ce malheureux ne peut être loin, il sera tombé d'epuisement; dis aussi à mon cher Bênoit que lors qu'il sera retrouvé, de le consoler en lui disant que les choses ne sont pas si cruelles qu'il se l'imagine, mais vas, continua-t-il; dès que cette femme aura rendu le dernier soupir, je remenerai Julie au monastère et vous en saurez davantage: il prit sa fille adoptive par la main, et je retournai auprès de mon cher protecteur. Nous mimes tout en usage pour découvrir ce qu'étoit devenu notre pauvre maniaque, mais envain, nous ne l'avons jamais revu. Helas! ce ne fut pas la seule perte que nous eûmes à déplorer! vers les minuit un des anciens moines vint nous dire que Madame venoit d'expirer, et que le Superieur l'avoit envoyé chercher pour rester auprès de la morte; qu'il avoit aussi fait dire à la mêre Simonette d'avoir un lit prèt pour Julie. Ce bon moine nous quitta à la hâte. Nous attendions avec impatience le retour du père Jules,

et de notre chère Julie. Deux heures sonnérent, et nous fûmes assez surpris de ne les pas voir arriver; à trois heures le père Bênoit ne pouvant rèsister à son inquietude, m'envoya au devant d'eux. J'arrivai à la Ruine, sans avoir rencontré âme qui vive; je trouvai le vieux moine auprès de la défunte; quand je lui demandai où étoient le Superieur et Julie, il me regarda avec un étonnement extrême! Quoi, dit-il, ne sont ils pas au monastère? lorsque je vous quittai continua-t-il je vins aussitôt ici, il n'y étoient plus; je pensois tout naturellement que le Superieur, étant sûr que je ne tarderois pas à venir, avoit, par raport à cette pauvre jeune femme, quitté ce séjour lugubre pour vous rejoindre plutôt. Je revins trouver mon protecteur. Nous éveillames tous les moines. Le père Jean prétendit être fort surpris, il nous suggera que peutêtre nos fugitifs étoient à la maisonette, où vraisemblablement Pétac s'etoit refugié. Croyez vous? lui dit mon cher bienfaiteur (en le regardant d'un œil si pénétrant et sévére, que ce méchant changea de couleur) si c'est votre opinion père Jean, vous qui avez causé le désastre de cette innocente famille, auriez dû ce me semble vous en assurer avant ceci. Qui auroit deviné, repliqua ce traitre, que le vrai nom de sa belle mère eut eu un tel effet sur ce jeune avanturier; car j'imagine que ni vous père Bênoit, ni le Superieur, ne savez qui il est? Et vous? vous en êtes sans doute instrui, dit mon protecteur, en le fixant de nouveau,

Puis-je vous demander continua-t-il, qui étoit cette défunte ? Excusez moi, mon reverend père, répondit ce perfide, j'ai révélé ce secret à ceux, à qui il importoit de le savoir, et je n'irai pas plus loin. Père Jean, lui dit l'homme de bien ; avec solennité, et en levant la main au ciel, celui qui voit dans les replis les plus secrets du cœur humain, saura, en tems et lieu, démasquer les coupables, et j'espère délivrer les innocens. Rien ne reste impuni sur la terre. Me soupçonnez vous de quelque crime ! lui demenda cet hypocrite d'un ton qu'il vouloit rendre ferme. Je desire du plus profond de mon âme vous reconnoitre un véritable chrétien, lui répondit ce saint homme, car j'aime les hommes, et désirerois qu'ils fussent tous bons, et estimables. Je ne suis pas naturellement soupçonneux, mais vous avouerez, père Jean, qu'il y a un certain, je ne sais quoi, dans votre conduite passée et présente à l'egard du malheureux Pétac, et de Julie, bien capable de faire naitre des soupçons ; mais soyez persuadé que je préférois de beaucoup vous demander excuse, de les avoir conçus, que de les retenir dans mon esprit. Les emissaires, que nous devions envoyer à la découverte des fugitifs, arriverent ; le père Bênoit leur donna ses ordres, mais helas ! toutes leur recherches furent aussi vaines que l'avoient été celles qu'on avoit faite pour retrouver Pétac. Nous laissames croire à l'inconsolable Auguste et à sa sœur, que Julie avoit accompagné le Superieur à la poursuite de leur père ; et comme l'occupation

est le meilleur rémède aux inquiétudes de l'esprit, et aux angoisses de l'âme, je les conduisois tous les jours à leur petit séminaire, et leurs études au monastère ne furent pas discontinuées. Madame de Perbérosier fut enterrée au flambeau, la nuit suivante, dans le même cimetière où avoit été inhumée jadis son amie! les deux anciens moines et moi fûmes les seuls qui assistèrent à cette triste cérémonie. En rentrant dans le passage qui conduit à la chapelle, je laissai tomber par hazard mon mouchoir, et en le ramassant quelque chose s'acrocha àprès, que je crus d'abord être un brin des épines qui abondent dans ce cimetière, mais comme j'essayois à l'en détacher, quel fut ma surprise et mon saizissement, de trouver que c'etoit un brin de myrte que j'avois vu Antoinette attacher aux cheveux de sa mère le jour avant comme elle se mettoit à table. Je me hatai vers mon bienfaiteur avec ce triste temoin de quelque violence inouie. O negligence! que nous nous sommes reprochés souvent. Ce fut alors, et seulement alors que nous nous rapellames cette clef, cette fatale clef dont nous avions soupçonné jadis, que Madame ou le père Jean avoit pris l'impression. Le lendemain nous retournames à la Ruine, et nous visitames le cimetière; nous ne pûmes trouver aucune issue, mais en rentrant dans la chambre de la défunte nous nous aperçumes, que quelqu'un y étoit entré, le lit étoit hors de sa place et ses hardes par terre. Je laissai là les deux moines et fus consulter le père Bênoit

qui envoya sur le champ chercher deux serruriers, et trop tard hélas ! la porte de la chapelle et celle de Madame furent barricadées de manière qu'il étoit impossible d'y entrer sans le passe partout que je gardai. Les jours, les mois se passerent sans apporter aucun soulagement à nos angoisses. La plus alarmante mélancolie s'étoit emparée de mon cher protecteur, en vain il tâchoit de se dissiper avec ses chers pupilles, il les quittoit prèsque toujours les larmes aux yeux. Au bout d'un an les pélerins revinrent à la Ruine, et nous fumes surpris d'apprendre que l'abbé Clinquant étoit chargé de dépèches signées de S. St. qui nommoit le père Jean Superieur du monastère ! Les pélerins furent admis dans l'interieur du monastère, et le nouveau despote deffendit à qui que se soit de sortir de l'enceinte durant leur résidence. Lorsqu'ils furent partis, le père Bênoit écrivit à Rome pour savoir la vérité d'un tel choix. Il n'eut pas de réponse, il projetoit de faire ce voyage lorsqu'il tomba dangereusement malade. Mes soins et ma vigilance le rendirent à la vie pour quelques tems ; mais il declinoit à vue d'œil, il avoit des souleurs fréquentes qui minèrent son tempéramment. Ce fut alors qu'il me fit part de ses projets à l'egard d'Auguste et d'Antoinette, il me chargea d'aller à Rome, et à Paris, d'emmener ce jeune garçon avec moi, de m'informer partout de ce Lyrec tant mentionné par l'infortuné Pétac, il me remit plusieurs lettres toutes addressées au saint Siege... Enfin, O regrets superflus ! je perdis ce cher

protecteur, cet ami de l'humanité, le meilleur, et le plus vertueux des hommes ; il mourut en bénissant ses chers enfans, et en priant pour eux. Tu le vis cher Bertram ! tu vis la mort de l'homme juste ! !

Bertram et Jaqueline avoient versé bien des larmes en lisant ce manuscrit. Cependant Antoinette passoit ses jours en l'absence de son cher Auguste, dans la plus profonde tristesse. Elle languissoit comme une fleur nouvellement transplantée du sol qui la fit éclorre. Jaqueline mettoit tout en œuvre, pour la dissiper ; comme elle s'appercut que la culture de son petit jardinet, l'amusoit plus qu'aucune autre chose, elle et Bertram lui procuroient les plantes les plus rares. Un jour que son jardin avoit besoin d'être sarclé, Jaqueline lui proposa d'envoyer André avec sa brouette pour en emporter les mauvaises herbes. Qui est André ? demanda Antoinette. Un pauvre excentrique du haut vallais, répondit Jaqueline ; et elle lui conta l'histoire de ce pauvre homme aussi bien que toutes les singularités de son caractère. Cependant, continua cette bonne femme, qui étoit charmée d'avoir distrait sa jeune compagne, nous nous y sommes attachés, il est si fidelle, si exacte, et si pieux !—Est il vieux ? demanda encore Antoinette. Je n'ai jamais pu savoir son âge, répondit Madame Bertram, car il ne répond pas toujours aux questions qu'on lui fait, mais il me paroit avoir à peu près quarante cinq à cinquante ans. André arriva avec sa

brouette, dès qu'il vit Antoinette il se croisa les bras en la considérant attentivement. Jaqueline se mit à rire en disant : Pauvre André n'est pas accoutumé à voir de jolies demoiselles, et vous l'extasiez ma chère fille. Antoinette s'addressant à ce fidelle serviteur, Mon ami, lui dit elle, pourquoi me regardez vous ainsi ? il ne répondit pas, mais resta droit comme un piquet devant elle. Ensuite elle demanda à sa compagne s'il étoit borgne ? car il avoit un œil couvert d'un taffetat verd, non dit Jaqueline, mais il est sujet à avoir mal à cet œil là. Je croirois, continua Antoinette, que cette grosse péruque, et ce grand chapeau doivent nuire à ses yeux ; surtout par la chaleur qu'il fait. André laissa sa brouette et partit. Ah ! ma chère Antoinette, dit Jaqueline en souriant, vous avez perdu votre conquête ! Pourquoi donc ? demanda cette jeune fille. Il faut que vous sachiez, repliqua sa compagne, que rien n'offense tant notre André que de trouver à redire à sa toilette. Une fois qu'il ne vint pas à son heure accoutumée prendre les ordres du jour, je fus voir s'il étoit malade, et le trouvai sur son lit tel que vous venez de le voir. Lui ayant réprésenté qu'il seroit plus à son aise, avec son bonnet de nuit, il me répondit, qu'il n'aimoit pas qu'on se mêlat de sa façon de se mettre. Comme c'etoit la plus longue sentence qui fut sortie de sa bouche depuis qu'il demeuroit avec nous, je jugeois qu'il étoit très courroucé, et ne me trompois pas, car il me bouda assez longtems. Pauvre homme ! dit Antoinette, je suis fachée de lui avoir

fait de la peine ! mais est il suceptible d'attachement ? Oui, à sa manière, répondit Jaqueline, et je le crois même très reconnoissant de ce qu'on fait pour lui ; mais il ne peut souffrir qu'on le reprenne en la moindre chose. Cependant rentrons car il ne reviendra pas chercher sa brouette tant que nous serons ici. Lorsqu'elles furent dans leur petit salon elles guétèrent par la fénètre et virent cet éxcentrique serviteur, rentrer dans le jardin en tapinois ; il regarda autour de lui, avec un air inquiet, ramassa toutes les mauvaises herbes, et sortit au plus vite. Jaqueline fut pour fermer la porte après lui ! sa compagne la suivit d'un pas timide, en disant : Je crois qu'il n'est pas encore parti. Oh que si, répondit Madame Bertram, il est déjà bien loin ! mais voyant que cette jeune fille regardoit avec inquietude si cètte porte étoit bien sure, elle lui dit : Ma chère fille, si vous n'aimez pas à revoir le pauvre André, il ne reparoitra plus devant vous. Cependant soyez assurée qu'il n'est pas du tout dangereux, au contraire il est bon, et très humain : les natifs du canton d'où il vient sont tous apeuprès comme lui, quoique de fort honnêtes gens.

Ni Auguste, ni Pierre ne revenoient ; dix mois s'étoient écoulés depuis leur départ. Antoinette dépérissoit ; elle alloit succomber à ses mortelles inquietudes ; lorsqu'une belle soirée, au commencement de Mai, on entendit un bruit de chevaux, à quelque distance. Comme la route qui conduisoit à la métairie, n'étoit guère fré-

quentée, Bertram sortit pour voir qui ce pouvoit être, il aperçut à quelque pas Auguste et Pierre ! Le premier s'élanca de son cheval, entra, et se précipita dans les bras de sa bien aimée sœur !

Le silence est le compagnon fidèle d'une joie excessive et sincère, c'est l'ami du vrai plaisir. Aussi ces chers enfans furent ils longtems sans pouvoir se parler. Pierre embrassa tendrement son aimable pupille ; la tristesse étoit peinte sur son visage. Un certain présentiment de je ne sais quoi de funeste, empècha Antoinette de faire d'abord aucune question ; elle craignoit d'entendre réaliser ses craintes. Dans cet état de l'âme on redoute de perdre l'espérance, douce consolatrice des malheureux ! L'incertitude semble vouloir la retenir ; elles se débattent ensemble, mais ce combat ne peut être de longue duré, cette situation est trop penible ! elle devient insupportable ! elle tue ! et on sent enfin que les maux qu'on apprèhende surpassent ceux que l'on souffre ! et que l'incertitude est plus cuisante que la réalité ! Ce fut donc, à son bien aimé frère qu'elle s'addressa pour savoir le succès de leur recherche.

Ma chère Antoinette, lui répondit il, nous n'avons encore que quelques lueurs d'espérance lesquelles hélas sont si foibles, si foibles ! mais Pierre et moi sommes si fatigués que...... Eh mais sans doute, interrompit Jaqueline, et je gagerois qu'ils n'ont rien mangé d'aujourd'hui ? Si fait, vraiment, répondit Pierre, ce n'est pas la nourriture qui nous manque, mais le repos. Nous avons voyagé toute la nuit ; de

plus je repartirai demain de bonne heure et...... O Auguste ! mon cher Auguste ! s'ecria Antoinette, en fondant en larmes, après ce que ton absence m'a fait souffrir, vas tu encore me quitter ! Consolez vous ma chère fille, lui dit le bon Pierre, votre frère ne m'accompagnera pas. Mon fils, dit il a ce jeune homme, vous nuiriez à mes projets ; vous pourriez aussi courir quelque risque. Restez ici, faites à votre sœur le recit de notre infructueux voyage ; et tranquillisez vous, soyez sur que je ne m'exposerai pas inutilement ; pour l'amour de vous mes chers enfans, ajouta-t-il en soupirant amèrement, je prendrai soin des tristes jours que le ciel me destine sur la terre, et je boirai la coupe jusqu'à la lie ! Puis se tournant vers ses hôtes. Mes amis, leur dit il, je ne vais qu'a Sion ; il faut que vous m'aidiez d'un déguisement qui empêche que je ne sois reconnu, car il est nécessaire que notre retour soit secret pour l'instant, ainsi qu'Auguste ne sorte pas je vous prie. Et donnant un papier à Bertram, ceci vous instruira de tout continua-t-il à voix basse, lisez le seul. Nos voyageurs furent se coucher. Antoinette passa la nuit dans la plus grande agitation et les plus mortelles inquiétudes. Elle ne put dormir. A l'aube du jour elle sortit, et rencontra Pierre qui se préparoit à partir. O mon ami, dit elle en se jétant dans ses bras, reverrons nous les chers auteurs de nos jours ? Ma chère fille, lui répondit il, je ne puis vous donner un espoir que je n'ai qu'a peine : Mais ressouvenez

vous que Dieu est juste, qu'il veille sur l'innocent, et que rien n'arrive ici bas sans sa permission. Jusqu'au revoir mon enfant. Priez pour votre ami Pierre. Il partit. Antoinettè fut trouver son bien aimé frère. Il étoit déjà sur pied. La première chose qu'elle lui demanda fut, s'il avoit rencontré le pélerin dont Alexandre lui avoit parlé ? car elle n'avoit pas oublié ce héros. Oui vraiment, répondit Auguste, et c'est lui qui est la cause, que notre ami Pierre va au Rocher Tourbillon. Mais, ajouta-t-il, viens me trouver dans ton jardin après le déjeuner, et je te dirai tout.

Comme ces enfans n'avoient jamais sçu aucune des circonstances attachées à l'histoire de leurs parens, la catastrophe dont ils furent témoins le jour de leur naissance environs trois ou quatre ans auparavant, leur fit entrevoir qu'il existoit quelque mystère le quel ils s'étoient persuadés, que le père Bênoit auroit pu seul révéler s'il eut vêcu. Pierre les laissa dans la croyance que le Superieur étoit allé avec leur mère à la recherche de Pétac, par conséquent ils ne doutoient pas que ces trois personnes ne fussent ensemble quelque part. Mon cher Auguste, dit Antoinette, quelles sont ces foibles lueurs d'espérance dont tu me parlas hier ? conduisent elles à découvrir où nos chers parens se sont refugiés ? Conte moi donc l'histoire de ton voyage, et tout ce que tu as fais durant ta longue absence ? Ma bien aimée, lui répondit, son frère, j'ai fait un petit journal, que je te destine, des choses qui m'ont le plus frappées dans les

différents endroits où nous avons passés, et où nous nous sommes arrètés. Ainsi, je me contenterai à présent de te dire, ce qui nous concerne personnellement.

Le jour après notre départ du monastère nous nous arrètames à une petite Auberge à Lausanne. Comme je regardois par la fénètre ce qui se passoit au déhors, je vis un pélerin si bien envéloppé qu'on ne pouvoit voir son visage. Je le fis remarquer à mon compagnon, qui me dit qu'on rencontroit assez souvent ces espéces de gens là dans le monde, et que la plupart étoient des imposteurs. Comme Alexandre m'avoit confié en secret que nous rencontrerions ce personnage pour que je sois sur mes gardes; et que cet interressant jeune homme paroissoit craindre qu'on ne sut au monastère qu'il avoit trouvé moyen de venir au jardin; je ne crus pas devoir le trahir. Nous ne savons à la verité qui il est; lui, aussi bien que ceux qui l'accompagnoient lorsque nous le rencontrâmes, sont des caractères mystérieux. Cependant en reflèchissant qu'en se livrant à nous il ne sait pas mieux qui nous sommes, que nous ne savons qui il est, il seroit injuste, et selon moi deshonorable d'exposer peut être à quelque disgrace celui qui semble avoir voulu m'en éviter. Ainsi donc, je me contentai de dire à Pierre, que ce pélerin me paroissoit suspect. Nous le rencontrames plusieurs fois sur notre route, et le pérdimes de vue à Lyon. Arrivés à Paris nous nous mimes en pension chez un ecclésiastique qui avoit connu le bon père

Bênoit et pour lequel nous avions une lettre de ce saint homme. Mon compagnon de voyage fit toutes les démarches possibles pour découvrir où peuvent être nos chers parens, mais en vain. Un jour qu'il me prit avec lui, nous passames chez un banquier, chez qui il demanda si un monsieur nommé Lyrec étoit à Paris? on lui répondit que oui, mais qu'on ne savoit son addresse. Pierre laissa la notre en priant celui à qui il s'étoit addressé de dire à ce monsieur, lorsqu'il le reverroit, que des amis, du mont St. Bernard, désiroient le voir. M'étant informé qui étoit ce Lyrec, mon compagnon me dit que c'étoit un ami de mon père, et le seul qui pourroit le mieux nous en donner des nouvelles. Nous attendimes longtems, dans l'espoir que ce monsieur viendroit ou du moins nous écriroit, mais nous fûmes frustrés dans notre attente. Pierre lui écrivit une lettre très pressante; et retournant chez le Banquier, il apprit que celui que nous cherchions avec tant de solicitude avoit reçu notre addresse depuis longtems, qu'il étoit sur le point de quitter Paris mais devoit passer chez eux avant de partir. Le premier clerc se chargea de la lettre de mon compagnon; mais ne recevant nulle reponse, nous songeames à aller à Rome. Nous reprimes la route de Lyon, où nous comptions nous arrèter quelques jours. Un soir que nous étions à lire dans une des chambres de l'hotellerie où nous logions, et où chacun avoit droit d'entrer, un homme de fort bonne mine se présenta à nous; il me regarda

avec un air de surprise, puis se tournant vers mon compagnon lui dit : Vous venez sans doute de Paris ; connoissez vous Monsieur Sole le Banquier? Oui, répondit Pierre, j'ai passé là plusieurs fois pour m'informer d'une personne que je donnerois tout au monde pour connoître ; mais qui m'a soigneusement évité, et n'a même pas daigné répondre à une lettre que je lui ai écrite. Il faut bien se garder de blamer qui que ce soit avant de l'entendre, dit ce Monsieur en traçant quelques mots avec un crayon sur l'enveloppe d'une lettre qu'il présenta à mon compagnon, lequel après avoir lu ce papier, parut agréablement surpris, et le mit dans sa poche sans rien dire. Cet étranger resta à souper. Durant ce repas, la conversation roula sur les affaires politiques, sur la restauration de la famille Royale, sur le rétablissement de l'eglise, et enfin du bonheur que la paix soit rendu au monde. Dès qu'on eut desservi, Pierre remarqua que je paroissois avoir besoin de repos ; je devinois aisément qu'il désiroit être seul avec cet étranger et je me retirai. Le lendemain au sortir de ma chambre je revis ce dernier, qui rentroit à l'hotellerie, mon compagnon le joignit avec empressement ; dès qu'il me vit, il me serra la main avec affection, et me fit quelques questions sur mes gouts, et mes occupations journalières? comme notre bon Pierre m'avoit recommendé, en partant pour la France, de ne pas être trop communicatif envers les étrangers, j'hésitois à répondre ; mais quel fut mon étonnement,

lorsque mon compagnon de voyage me dit : A
guste, vous pouvez parler sans crainte, ce gent
homme est l'ami de votre père ; c'est ce cl
Lyrec, que nous avons tant désiré ! A ce nom
me précipitai vers lui, il me tendit les bras.
lui dis-je, rendez moi les chers auteurs de n
jours ! où sont ils ? que font ils ? pourquoi ab
donnent ils leurs enfans ? qui ne soupire
qu'apres eux ? Cet aimable homme pleura
m'embrassant. Plut au ciel, dit il, que je su
où ils sont, je vous les rendrois bientôt ; m
consolez vous, continua-t-il, je vais remuer ciel
terre pour les retrouver. La paix, et le rétablis
ment des loix ecclesiastiques et civiles, sont
notre faveur ; nous saurons ce qu'ils sont deven
mon cher fils ; un homme comme le père Jul
ne disparoit pas impunément. Hélas, lui dis-
il y a plus de trois ans qu'ils ont tous dispar
Notre bon père Bênoit a écrit à bien des personn
et nous n'avons jamais eu de réponse satisf
sante. Parceque, me dit Lyrec, pendant les geurr
et les révolutions civiles, la loi languit, les crin
se perpétuent, on ne sait à qui se fier, ni à
s'addresser, les méchants se font redouter, et bi
des scélérats qui subiroient la punition due à le
atrocité, en temps de paix, échappent dans
occasions là. Le despotisme ferme les yeux
l'iniquité ; parceque les hommes vicieux entrent da
ses vues et savent se rendre nécessaires. Si je
me trompe fort, continua-t-il, ceux qui tiennent
bon Superieur caché ne sont pas si joyeux de

restauration que je le suis ! J'ai conseillé à votre compagnon de voyage de vous remener dans votre solitude, il a fait tout ce qu'il pouvoit faire à Paris, où j'ai écrit à des amis qui me sérviront dans cette affaire. Je vais incessamment à Rome, où je ferai plus en un mois qu'il ne feroit en un an : ainsi tranquillisez vous jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles. Le Superieur que nous cherchons vous a-t-il jamais dit le nom de famille du père Jean ? demanda-t-il ensuite à notre cher ami Pierre. Oui, répondit celui ci, il s'appelle Berthou. Je m'en doutais, repliqua Lyrec, n'a-t-il pas un frère ? Je ne crois pas, rèpondit mon compagnon ; le père Jules nous a toujours dit qu'il n'avoit qu'une sœur beaucoup plus jeune que lui. Mais cette sœur, repliqua cet aimable homme, fut forcée, par ce bon frère ! d'épouser un vaurien de ses amis, qui créva le cœur de sa pauvre femme, ce qui n'a pas empèché qu'il ne conservat l'amitié de Jean Berthou. Ah, s'ecria Pierre, seroit ce le frère Simon ? Simon est son nom de famille, dit notre nouvel ami, mais j'ignore son nom de baptême. Si ces hommes sont les mêmes que j'ai connus, il y a environ quinze ans, continua-t-il, je ne doute pas qu'ils ne soient les principales causes de vos disgraces. Jean Berthou étoit ami des chefs du règne de la terreur : un peu avant la revolution il avoit épousé la fille d'un honnête homme qu'il rendit fort malheureuse, et fut la cause que son infortuné père mourut en prison. Lorsque la Convention de ces temps là établit les divorces, il

abandona cette femme, et une fille en bas age. Quelle espèce de femme étoit ce? demanda Pierre. Je ne l'ai jamais vue, répondit Lyrec, tout ce que je sais d'elle est, qu'elle épousa ce mechant homme, sans le consentement de ses parens; que son père la deshérita, et que Berthou, s'étant addressé à Robespierre, celui ci fit arrèter ce malheureux au nom de la loi, et mit son ami Jean en possession de ses biens à condition qu'il se feroit espion, et parcourreroit pour cet effet les differents départemens de la France: ce fut alors qu'il prit l'habit de moine, sans avoir fait son noviciat, ni prononcer ses vœux! Vers ces tems là je quittai la France où je ne revins que sept ou huit ans après. Comme partisan de la famille exilée, les affaires politiques ne me permettoient pas alors de me montrer ouvertement, c'est pour cela que j'évitai le père Jules àpres l'avoir vu chez mon banquier. Pendant mon court séjour à Paris je m'informai de Berthou et de Simon. J'appris qu'après la mort des chefs du règne de la terreur ils avoient intrigués on ne sait comment, mais avec tant d'adresse qu'ils étoient pensionnés de l'Empereur pour continuer leur espionnage, mais qu'on ignoroit où ils etoient. Et que devint sa femme et sa fille, demanda Pierre? Je ne sais ce qu'elles sont devenues; mais on m'assura que sous le consulat, Madame Berthou avoit trouvé le moyen de recouvrir l'heritage dont son père l'avoit privée. On m'affirma aussi qu'elle s'étoit remariée peu après son divorce: A qui, et où elle est, est ce

qui nous reste à savoir. Lorsque vous vîtes le père Jules à Paris, demanda encore mon compagnon à ce monsieur, ne reconnutes vous pas l'écriture d'une lettre et......... Cela, aussi bien que les raisons pour lesquelles je ne voulus pas vous voir dans cette ville, interrompit Lyrec avec émotion, sont deux choses que je ne puis divulguer à présent, ainsi comme nous partirons d'ici demain matin, nous ferons mieux après déjeuner d'aller faire un tour dans la ville avec ce jeune homme: En disant ceci il se leva, me prit par dessous le bras et nous nous promenâmes dans la chambre, en attendant, que le garçon de l'hôtellerie apportat ce qu'il avoit ordonné. Comme nous allions nous rassoir, un homme en habit de chasse, d'une taille gigantesque entra, nous regarda tous trois attentivement, et ressortit aussitôt en nous saluant avec civilité. Qui est ce monsieur? demanda Lyrec au garçon qui vint servir le déjeuner. Il s'est en allé sans rien dire, répondit cet homme, et nous ne l'avons jamais vu ici avant. Dès que nous eûmes fini notre repas matinal, nous fûmes nous promener. Chemin faisant Lyrec m'entretint des désastres que Lyon avoit eprouvé durant la révolution. Il nous mena hors de la ville, et comme il faisoit très beau, il nous invita à diner en plein air, à une jolie maisonette qu'il connoissoit. Le jardin en étoit charmant, et les hôtes très civils; nous passames là une journée très agréable; vers les six heures du soir, nous reprimes la route de Lyon. Comme

[redacted]

nous rentrions dans un des faubourgs de cette cité, j'aperçus notre pélérin: Je fis un mouvement de surprise, qui attira l'attention de notre nouvel ami. Qu'avez vous me demanda-t-il? Alors nous lui racontâmes comme cet homme nous avoit suivi jadis, et la singularité de le retrouver là. Ce pourroit bien être un pur hazard, répondit il, cependant il n'y a pas de mal d'être sur ses gardes, nous en parlerons ce soir. Nous rentrâmes à notre hotéllerie, où on nous dit que le grand monsieur que nous avions remarqué le matin étoit revenu pour s'informer quand nous devions partir de la ville? Cette circonstance, et celle du pélérin furent cause que Lyrec résolut de nous accompagner plus avant sur notre route qu'il n'avoit dessein de faire d'abord; il se munit aussi, d'un couteau de chasse, d'une paire de pistolets chargés, et en donna un à Pierre. Comme il paroissoit ne me pas trouver digne d'être armé, je me sentis piqué au vif, et lui dis en rougissant: Monsieur me prenez vous pour un poltron? Non, mon ami, me répliqua-t-il, en me serrant la main avec affection; je crains au contraire, que vous ne vous exposiez trop. Comme nous ne voyagerons pas de nuit, j'espère que personne ne nous attaquera; mais s'il arrivoit qu'on nous cherchat noise, nous nous défendrons bien sans vous. Et croyez vous, lui dis-je, en retirant ma main, avec un peu d'humeur, que tandis que vous et mon compagnon, seroient à vous défendre, qu'Auguste Pétac se réfugieroit derrière l'un ou l'autre, à

l'abri du danger ? Je vois bien que j'ai eu tort, dit Lyrec, en me présentant son couteau de chasse que j'acceptai avec joie. Nous partimes de Lyon le jour suivant au lever de l'aurore. L'intention de notre nouveau protecteur, étoit de passer par Génève, où il dévoit se séparer de nous, après nous avoir procuré une escorte, sur laquelle nous pourrions compter. Nous étions arrivés à deux ou trois lieues de cette republique sans avoir rencontré personne qui nous chercha malheur, lorsqu'une des roues de la voiture que nous avions louée se brisa ! heureusement qu'il se trouva proche de là un petit cabaret, où nous descendimes, et d'où Lyrec envoya chercher un charron. Il n'étoit que midi ; si cet homme se fut dépêché nous pouvions atteindre Génève avant la nuit ; mais il ne se trouva pas chez lui. A deux heures il vint, et nous dit qu'il seroit trop tard pour nous remettre en route ce jour là ; vu que la roue cassée n'étoit pas raccommodable, et qu'il falloit qu'il en fit une neuve. Le cabaretier ne pouvoit nous loger faute de lits, mais il nous dit, que son beau frère avoit une jolie petite auberge fort commode et nouvellement établie à une bonne lieue d'où nous étions, et sur la route où nous devions passer. Notre nouvel ami fut d'avis que nous laisserions notre bagage au soin du postilion qui viendroit nous joindre le jour suivant, avec la voiture, et nous nous mimes en marche, vers cette nouvelle Auberge. A peine étions nous à moitié chemin ; comme nous passions près d'un

petit taillis, trois hommes fondirent sur nous, en nous disant : Messieurs, nous n'en voulons ni à votre bourse, ni à votre vie ; si vous vous rendez de bonne grace on ne vous fera aucun mal. Et pourquoi nous rendrions nous, je vous prie ? demanda Lyrec. Je ne sais ce que, lui répondit son antagoniste, car les deux autres s'étant saisis de Pierre et de moi, tachoient de nous lier les mains derrière le dos. Ils nous avoient pris par surprise, de manière que nous ne pouvions faire usage de nos armes. Je me débattois comme un Lion en fureur lorsque ce grand homme que nous avions vu à l'hôtellerie se présenta à nous ; ne doutant pas qu'il ne fut un des complices je me crus perdu, mais juge de mon étonnement lorsque prenant mon adversaire par le collet, il le secoua fortement et le jéta loin de lui, d'un bras si vigoureux que cet homme ne put de longtems se mouvoir, son compagnon avec lequel Pierre se debattoit toujours voyant cela, prit la fuite. Quant à Lyrec, il avoit étendu à ses pieds celui qui l'avoit attaqué ; nous nous approchâmes de lui, il nous dit tristement : Je crois avoir tué ce malheureux ! j'en suis faché, mais il me poussoit si vivement, que je ne pus l'éviter ; comme vous voyez il étoit armé aussi bien que moi. Puis mettant un genou en terre auprès de cet infortuné, Monsieur, lui demanda-t-il qui êtes vous ? pourquoi m'en voulez vous ? Le moribond lui répondit d'une voix foible, J'ai fait une méprise ; si vous eussiez été celui que je cherchois je ne serois pas un homme mort ! votre manière de combattre, et votre âge, m'ont

fait apercevoir mon erreur même avant d'être blessé ; vous n'êtes pas Pétac ? A ce nom Pierre s'approcha du blessé, et recula d'horreur en s'ecriant, L'Abbé Clinquant !—L'Abbé Clinquant! repetai-je ! Le connoissez vous ? me demanda Lyrec. Non lui dis-je, mais j'en ai entendu parler. Pierre étoit trop saisi, pour avoir observé mon exclamation ! il se jéta à côté de ce mourant et lui dit : Au nom du ciel ! au nom de celui devant lequel vous êtes prèt à comparoitre ; dites moi où est le père Jules ; et Julie, et son epoux ? Quant à l'epoux de cette jeune femme, répondit Clinquant, il est clair que j'ignore aussi bien que vous ce qu'il est devenu. Mais pourquoi en vouliez vous à sa vie ? poursuivit mon compagnon. Je ne voulois que me saisir de lui, repliqua cet homme, pour le mettre avec les autres. Où ? par pitié pour votre âme ! je vous en conjure, dites moi où ? Le sang suffoqua ce malheureux, il s'efforça de parler, et se débattit assez longtems. Pierre avoit l'oreille contre sa bouche, et le prioit au nom de Dieu de lui declarer où étoit le Superieur Jules. L'infortuné sembloit désirer pouvoir prononcer quelque mot. Tour— Tour — profera-t-il à demie voix et il expira ! Pauvre Lyrec paroissoit au désespoir d'avoir tué cet homme. Alors je me ressouvins du grand chasseur qui m'avoit delivré, je le cherchai des yeux, mais il avoit disparu ; mes compagnons obsérverent celui qu'il avoit jeté si rudement par terre, et furent à lui ; ils lui firent plusieurs questions, tout ce que nous pûmes savoir fut, que lui, et ses compagnons de-

voient recevoir une grosse somme d'argent, pour se saisir de nous. Mais où deviez vous nous mener ? lui demandai-je. Où l'abbé nous auroit conduit. Deviez vous être longtems en route ? Un ou deux jours à ce qu'il croyoit. Connoissez vous ce grand monsieur, qui m'a delivré de vos mains ? Non. Dans ce moment une pierre enveloppée d'un morceau de papier tomba, de je ne sais où, à nos pieds ; sur le papier on avoit tracé ces mots avec un crayon rouge : "Retournez chez vous ; ne craignez pas de poursuite, on n'osera en faire. L'abbé Clinquant a fini son pélerinage, laissez le aux soins de ses associés, l'autre reviendra bientôt joindre son compagnon. Allez vous en au plus vite. LE CHASSEUR."

Ah m'ecriai-je, l'abbé Clinquant étoit donc notre pélérin ! et je pensois à Alexandre ! Lyrec trouva l'avis du Chasseur trop prudent pour n'en pas profiter, et nous arrivames à notre petit Auberge tristes et fatigués. Pierre rompit le silence, et, comme une personne qui pense tout haut, répéta les derniers mots de Clinquant, Tour— Tour— le père Jules étoit de Touraine seroit il là ? Il n'y a guères d'apparence, dit Lyrec, quand ce malheureux répétoit ces mots, je m'aperçus qu'il tournoit toujours les yeux vers l'est ; ni lui, ni ses compagnons ne paroissoient préparés à un long voyage ; il n'est pas vraisemblable non plus qu'il soit captif dans son pays natal. Lui et Julie disparurent si soudainement. Mon ami Pierre, continua notre nouveau protecteur, allez à Sion, aussi secretement que vous pourrez addressez vous

aux magistrats; je vous donnerai une lettre que vous remetterez à un de mes amis, au palais episcopal, sur le Rocher Majoria: Le Valeria, et le Tourbillon ne sont plus habités; mais c'est une raison de plus pour les visiter; prenez le costume d'un étranger curieux, qui aime à examiner les Ruines; qu'en pensez vous? Pierre parut frappé comme par un nouveau trait de lumiere. Notre voiture vint de bonne heure le jour suivant. A Génève nous primes congé de Lyrec, auquel Pierre remit un paquet de lettres, il nous procura des chevaux et deux guides sûrs, lesquels devoient l'aller retrouver après nous avoir vus en sureté.

Antoinette avoit tremblé et changé de couleur plus d'une fois pendant ce recit. O mon cher Auguste! s'ecria-t-elle, en l'embrassant, ne me dis pas que notre espoir est foible, un certain je ne sais quoi dit à mon cœur, que nous touchons à la fin de nos malheurs. Dieu le veuille, répondit ce jeune homme. Jaqueline vint les chercher pour diner.—Mais rétournons à Pierre qui à son arrivé à Sion fut secrétement consulter un des premiers Magistrats. Le bon père Jules étoit adoré dans cette ville, où on avoit beaucoup regretté sa perte, et où on croyoit que c'étoit par ordre du gouvernement qu'il avoit été enlevé; par consequent personne n'osoit dire son sentiment; chose assez commune sous le fléau du despotisme, et durant les guerres civiles ou religieuses. Alors la tendre amitié fait place à la défiance, la sincérité aux soupçons; les doux épanchemens des cœurs s'evanouissent, et la dissimulation marche

tête levée. Lors donc, que ce bon et honnête magistrat apprit toutes les circonstances attachées à cette affaire, il promit à Pierre la plus grande diligence de sa part pour découvrir ce qu'étoient devenus ces objets de tant d'anxiétés, et si chers à son cœur. Il fut ensuite au palais episcopal, avec la lettre de Lyrec. Celui à qui elle étoit adressée parut ému, et agité en la lisant. C'étoit un vénérable ecclésiastique ; il se fit répeter toutes les particularités du temps, du lieu, et de l'heure, où le père Jules avoit disparu ? et de la manière avec laquelle le Superieur présent s'étoit comporté dans cette circonstance ? dès que le bon Pierre l'eut satisfait, il envoya chercher le magistrat, qu'il invita à diner. Après le repas il le prit d'abord à l'écart ; puis en présence de l'honnête frère servant il parla ainsi :

Il y a environ quinze ans, que deux hommes sous l'accoutrement ecclésiastique vinrent au Rocher Valeria, se refugier dans une des maisons isolées, près des ruines de l'ancienne Cathédrale, où ils recevoient de tems à autre des personnes d'une apparence assez suspecte. Comme ce rocher aussi bien que le Tourbillon ont souvent été infestés par des bandits, mon seigneur l'évêque, jugea à propos de m'envoyer pour savoir qui étoient ces hommes et d'où ils venoient ? Je pris mon domestique avec moi et arrivai à leur domicile. Je m'annoncai de la part de mon seigneur. Le plus âgé des deux, auquel je m'addressai, me reçut avec réserve ; et sur les differentes questions que je lui fis, il me répondit avec hauteur, que

ceux qui avoient droit de lui demander compte de sa conduite, auroient toujours une ample satisfaction ; mais que tant que ni lui ni son compagnon n'enfreindroient les loix, personne autre n'avoit rien à redire. Je lui demandois s'il ne craignoit pas la visite de quelques bandits dans un endroit si retiré, et si propre à les recéler ? il me repliqua, que n'ayant rien qui put tenter la cupidité de qui que ce soit il étoit sans crainte. Peutêtre, lui dis-je, votre intention est elle de convertii ces gens là ? Mais ce ne seroit pas, dit il en souriant, ce que nous pourrions faire de pire.

Je rendis compte de ma mission a l'évêque, qui soupçonna que c'étoient quelques uns de ceux qui n'avoient pas voulu se soumettre à la réforme, et qui à cause de cela avoient peutêtre été persecutés, qu'il n'y auroit pas de mal à les surveiller mais sans les molester, à moins qu'ils ne donnassent sujet de plainte. Il y a environ six a sept ans, continua ce respectable ecclésiastique, que ces espèces d'hermites quitterent leur retraite et furent s'établir à l'ancien palais episcopal sur le Rocher Tourbillon, où ils ne restèrent que quelques mois, et disparurent. J'avois présqu'oublié cette circonstance, lorsque naguère quelques uns des habitants de Sion me dirent, que depuis longtems, on voyoit très fréquemment vers les minuits de la lumière aller, et venir sur le Tourbillon. J'y envoyois un jour mon domestique, qui visita les ruines du palais, et ne vit rien qui put nous alarmer, cependant comme on continuoit à aper-

cevoir cette lumière toujours à la même heure ; je fus un soir à une chaumière, au pied du rocher, qui appartient à une honnête femme, appellée Simonette. Je lui demandai, si elle croyoit que l'ancien palais épiscopal fut habité ? Elle et son fils, qui demeure avec elle, me confirmèrent ce que j'avois entendu avant. N'avez vous jamais eu la curiosité de veiller pour tacher de découvrir ce que ce peut être ? leur demandai-je. Vraiment oui, dit Simonet, je me cachois une fois pour les voir passer, à l'heure qu'ils ont accoutumé d'aller là ; il faisoit une nuit la plus noire que j'aie jamais vue ! Mais, interrompis-je, n'ont ils pas des flambeaux ? O que non, repliqua-t-il, il faut qu'ils les gardent là haut à la Ruine, car on ne voit jamais de lumière que lorsqu'ils y sont arrivés. Hé bien, lui demandai-je encore, que vites vous ? Trois hommes, me dit il, deux des quels portoient chacun un grand panier qui paroissoit assez lourd, et l'autre un paquet sous son bras. Je les guètois, continua cet homme, jusqu'à leur retour, et reconnus un des trois, pour être un des moines du monastère du Mont St. Bernard ; appellé frère Simon ; lorsque je mentionai cela à ma mère, elle me dit que c'étoit l'ami du Superieur ; ainsi que ce ne pouvoit être des bandits, qui alloient à cette ruine là, et que je ferois mieux de ne rien dire de ce que j'avois vu. Sans doute, reprit la vieille Simonette, car le père Jean est sévère, et il pourroit nous nuire s'il savoit que nous avons tâché de découvrir ce qui me paroit être

un secret de couvent : ainsi Monsieur, me dit cette bonne femme, je vous prie de n'en pas parler. Le Superieur Jules, et le bon père Bênoit, poursuivit elle en soupirant, étoient amis, et mes protecteurs, ils se fioient à moi, ceux là ; mais celui ci ne se fie qu'à ses égaux. Et que sont devenus vos amis, lui demandai-je ? Helas ! répondit elle, l'un est un saint ange dans le paradis, et l'autre, qui étoit notre bon Superieur on ne sait où il est. Peut être, dis-je, que ce bon père Jules avoit des ennemis secrets ? Des ennemis ? s'ecria cette bonne mère, avec une innocente simplicité qui me charma. Ah monsieur, si vous l'eussiez connu ce saint homme, vous ne pourriez supposer une telle chose. Quoi ! s'il étoit possible qu'il put avoir des ennemis ! Je croirois que même notre ange gardien n'est pas exempt d'en avoir ! non, non, il étoit trop bon pour cela ; et elle se mit à pleurer. Je lui fis quelqu'autre question, mais je vis qu'elle ne se soucioit pas d'en dire davantage, et je la quittai. Peu de tems après ceci on donna quelque fête à Sion, à l'anniversaire de la restauration ; mon domestique me demanda la permission d'y aller ; je la lui accordai, à condition qu'il passeroit la nuit chez la mère Simonette, ne voulant pas qu'il s'exposat sur la route lorsque la nuit seroit trop avancée. Le lendemain il se présenta à moi, avant déjeuné. Je vis à son air, qu'il avoit quelque chose d'important à me communiquer, il ne me donna pas le tems de lui faire aucune question, et commenca ainsi : Monsieur, à minuit,

comme j'allois avec Simonet, à la chaumière, nous âpercumes des flambeaux sur le Tourbillon : ayant dit à mon compagnon, que j'étois curieux de voir ceux qui alloient là, nous nous cachâmes ; et lorsqu'ils nous passèrerent, jugez de ma surprise en reconnoissant dans l'un des trois, le plus jeune de nos deux hermites ; ceux qui nous ont tant intrigués il y a quelques années sur le Valeria ! Malheureusement, continua notre hôte, mon Seigneur est depuis quelques mois en Allemagne, et je ne sais quand il reviendra. Cependant je suis sûr qu'il ne désaprouvera aucune chose que je puisse faire en son absence, ainsi messieurs, agissez ; seulement, acheva-t-il, faites tout aussi sécretement que vous pourrez ; la prudence l'exige ; il est toujours dangéreux par rapport à la religion *d'exposer aux yeux du vulgaire des objets de scandale en ses ministres*, ou ceux qu'il a supposé être dans cet état honorable. Pierre dans une agitation extrême demanda à ce vénérable homme, si le magistrat auroit la permission de forcer aucune porte s'il le croyoit nécessaire à quelque découverte. Vous avez carte blanche l'un et l'autre répondit il, je prends tout sur moi ; je vous prète mon domestique, il est sûr et fidelle. Le magistrat promit de revenir le lendemain et prit congé de ce révérend homme, qui invita le bon Pierre à rester au palais cette nuit là. Le jour suivant le magistrat revient, qui dit que la lumière avoit parue sur le Rocher la nuit précédente, et que s'étant informé si on la voyoit toutes les nuits, on

lui avoit répondu que ceux qui alloient à cette ruine ne prenoient pas toujours la même route, mais qu'on avoit observé que la clarté ne paroissoit jamais que deux ou trois fois la semaine, et jamais deux jours de suite; que plusieurs des habitants avoient été là de jour pour découvrir où étoient ceux qui recevoient ces visites nocturnes; mais n'avoient rien vu, qui put satisfaire leur curiosité. Le magistrat demanda à ceux qui lui donnoient ces informations, ce qui leur faisoit croire qu'il y eut quelqu'un continuellement au Rocher Tourbillon? Parceque, lui répondit on, ceux qui vont là sont toujours chargés de paniers pleins en y allant; lesquels sont vides lorsqu'ils reviennent: ce qui nous fait croire que ce sont des bandits ou contrebandiers, qui ont leurs recéleurs, à la Ruine; nous le croyons d'autant plus qu'ils y portent toutes sortes de provisions de bouche. Monsieur, continua cet actif magistrat, en s'addressant à Pierre, dès aujourd'hui, nous mettons main à l'œuvre. J'ai deux hommes robustes, sur lesquels je puis compter, vous, Julien (c'étoit le nom du domestique de l'ecclésiastique) accompagné de son ami Simonet, et moi, munis de tous ce qui peut être nécessaire tant à notre propre défence qu'à tout autre opération; trouverons j'espère aujourd'hui les objets de vos solicitudes, car je ne doute guères qu'ils ne soyent détenus dans cette Ruine. Et moi j'en doute si peu, interrompit le vénérable ecclésiastique, que je vais à Sion attendre l'issue de votre entreprise; la voiture qui m'y

conduira, pourroit bien ne pas être inutile aux prisoniers.

Tout étant ainsi arrangé, vers les quatre heures du soir, nos liberateurs se mirent en marche, deux à deux, par differentes routes, et se rencontrèrent prèsqu'en même temps, à l'ancien palais épiscopal. Ils cherchèrent longtems, mais en vain. Toutes les portes et fenêtres de cette Ruine étoient ou ouvertes ou cassées; une longue galerie boisée paroissoit seule avoir resisté aux attaques du temps; ils tâtèrent et frappèrent tous les panneaux l'un après l'autre; ils appellèrent à haute voix, l'echo seul leur répondit: enfin ils sortirent de l'enceinte pour examiner les déhors. Un hibou, qui sans doute n'avoit depuis longtems été interrompu dans sa solitude, avant l'expiration du crépuscule, fit entendre son cri lugubre, et s'envola d'un vieux chêne, lequel étoit près d'un mur et entouré d'une profusion de lièrre. Simonet leva la tête et aperçut au haut de cet arbre, une lucarne dans la masure, qu'il couvroit de ses branches touffues. Il y grimpa aussitôt, appella de toutes ses forces par cette ouverture pour se faire entendre au dedans, mais personne ne répondit. Enfin comme il descendoit de ce chêne, il vit une porte derrière quelques broussailles; l'ayant fait observer à ses compagnons, ils s'en approchèrent tous. Julien fit remarquer au magistrat, qu'elle étoit bloquée de manière à paroitre à demi enterrée, et par conséquent qu'il étoit impossible qu'elle put avoir servie d'entrée

depuis bien des années. Une épaisse mousse l'entouroit et en cachoit les gonds et la serrure; le bas en étoit barricadé, non seulement de moëllons, mais aussi d'une quantité de plantes sauvages et rampantes. J'avoue, dit le magistrat, que personne n'a ouvert cette porte depuis peu. Je croirois même par sa situation, que ceux qui viennent ici, ignorent qu'elle existe; cependant, elle doit conduire quelque part dans l'interieur du palais. O, s'ecria Pierre, tâchons de l'ouvrir. Helas, répondit Julien, je ne demandrois pas mieux, mais ce seroit un des travaux d'Hercule; d'autant plus qu'elle est fortifiée de gros clous. Simonet remarqua un enorme quantité de giroflée sauvage, qui sortoit des fentes du mur qui entouroit cette entrée, et proposa, à force de bras de déranger quelques pierres du côté des gonds. Comme il s'étoit muni de barres de fer, chacun mit la main à l'œuvre, et après beaucoup d'efforts un gros moëllon tomba avec fracas, et laissa un espace assez grand, pour y passer la tête. Pierre fut le premier, qui y passa la sienne; il observa une demi douzaine de marches, qui conduisoient à une autre porte fermée. Ayant fait cette découverte ils s'empressèrent tous à agrandir l'espace, de manière qu'un homme puisse y passer. Cela accompli, ils arrivèrent l'un après l'autre à la seconde porte, à laquelle étoit une grosse clef mais si rouillée dans la serrure que le plus fort d'entr'eux ne pouvoit la bouger. Simonet eut recours à une des barres de fer qu'il passa avec précaution dans

l'anneau, car disoit il, si nous la cassons, tout est perdu ; et essayant de droite à gauche, il parvint à déloger le pène, et la porte s'ouvrit. Un passage long, et etroit, mais ni humide, ni malpropre, s'offrit à leur vue ; au bout duquel en tournant à main droite, étoit une galerie meublée de quelques chaises et de tables. La muraille en étoit ornée de grands cadres, lesquels *avoient jadis été dorés*, et contenoient des portraits de famille de l'un et de l'autre sexe, qui depuis longtems *avoient généreusement nourri uns quantite d'insècts, dont l'appetit vorace leur avoit à peine laissé la forme humaine ; les uns étoient borgnes d'autres aveugles ; celui ci n'avoit plus de néz, un autre avoit perdu la moitié du visage*. Le magistrat, en les examinant fit quelques réflexions morales sur les choses périssables de cette vie ; mais pauvre Pierre à qui le cœur battoit au point de lui ôter l'usage de la parole, et qui ne respiroit qu'avec peine ; n'étoit pas disposé à moraliser. Il avoit les yeux fixés sur une porte entr'ouverte à l'autre bout de la galerie, et comme il la faisoit remarquer, à ses compagnons ; quelqu'un au dedans s'emprèssa de la refermer au verrouil. Le magistrat s'en approcha le premier ; il frappa, et appella ; mais le plus grande silence regnoit au dedans. Je crains, dit il à ses compagnons, que nous ne soyons obligés de forcer la porte. O non ! non ! proféra Pierre d'une voix étouffée, si c'étoit eux ça les effrayeroit trop. Eh bien donc, répartit ce vigilant homme, ils reconnoitroient sans doute

votre voix, si vous leur parliez? Notre bon frère servant appuya ses deux mains contre son cœur palpitant, comme pour en assujetir les mouvemens pénibles, et enfin s'ecria: O qui que vous soyez, ouvrez à vos amis! à vos libérateurs! à ceux qui...... A peine eut il achevé ces mots qu'on entendit le bruit des verroux, la porte s'ouvrit; Pierre se précipita dans la chambre et se trouva dans les bras du père Jules, et de l'épouse de Pétac, et pour la première fois de sa vie, cet ami tendre et sincére tomba en défaillance. Le magistrat envoya aussitôt Julien à son maitre, et tandis que la tremblante Julie s'empressoit avec Simonet à faire revenir son genereux libérateur de son évanouissement, cet honnête homme demanda au Superieur par où ceux qui leur rendoient visite entroient? l'endroit que le père Jules lui désigna étoit diamétralement opposé à celui par où on venoit d'entrer. Il n'y avoit point de serrure visible en dedans, et cette porte fermoit avec tant d'art et de précision, que sans le savoir on ne pouvoit la prendre que pour un des panneaux de la galerie.

Les deux hommes que le magistrat avoit aménés avec lui proposèrent de l'enfoncer. Pas à present, mes amis, repliqua ce prudent homme, nous y reviendrons lorsque nos prisonniers seront hors d'ici; nous ferons mieux de reparer le dégat, que nous avons fait pour parvenir où nous sommes. Demain à minuit, je compte attrapper nos oiseaux dans leur propre cage; ainsi! Silence jusqu'alors.

Julien revint, tout étoit prèt ; la voiture étoit à une des portes de la Ruine. Pierre avoit repris l'usage de ses sens, il y monta avec ses chers amis, et ils arrivèrent chez le magistrat, où le généreux ecclésiastique les attendoit avec impatience. Oh ! qu'un excés de joie après de longues incertitudes, et les tourmens d'une anxiété continuelle est pénible. Le bon Pierre pendant le court trajet qu'il fit avec ces objets, si chers à son cœur, ne put proférer un seul mot ; il ne pouvoit que les regarder en pressant tour à tour leur main contre sa poitrine oppressée. De leur côté ses amis gardoient le même silence, ils n'osoient faire une seule question, et sembloient craindre qu'une parole, qu'un geste, ou que quelque expression n'aneantit à jamais la lueur d'espérance, qui commençoit à renaitre en eux. Ce ne fut que lorsqu'ils arrivèrent où la bienfaisante hospitalité les attendoit, que leur sensible libérateur observa combien l'aimable Julie étoit pale, maigre, et changée ! et le ravage que trois années avoient fait sur la phisionomie du vénérable Superieur ! Ce fut alors que, comme un torrent, dont le cours impétueux a été retenu par les pierres raboteuses du rocher qui le contient s'echappe enfin avec rapidité ; de même, un déluge de pleurs sortirent impétueusement du cœur navré du pauvre Pierre, et débondèrent le long de ses joues agitées de mouvemens convulsifs ; à cette vue Julie, et son bon protecteur, se sentirent émus, jusqu'au fond de l'âme. L'aimable ecclésiastique, qui les avoit

observés en silence avec le plus vif intérêt, s'approcha d'eux, en leur tendant la main, et leur parla ainsi : O vous intéressans infortunés, soyez les bien venus, consolez vous. Je vois qu'il a plû au ciel d'epprouver vos vertus ; mais en même temps, Dieu ne vous a pas quitté, il vous a delivré de vos ennemis, sachez que le méchant ne foule pas impunément les roses sous ses pieds ; les épines à la fin se font sentir ! le jour de la rétribution arrive et alors malheur à lui ! En parlant ainsi, cet homme de bien les conduisoit vers l'appartement le plus retiré de la maison, où il avoit fait servir des rafraichissemens, et où ses conviés devoient attendre le retour du magistrat. Dès qu'il les eut fait asseoir, s'apercevant que leur libérateur n'étoit pas entré dans la chambre avec eux, il ressortit pour le chercher. Pierre s'y attendoit ; il avoit resté déhors, à dessein, voulant parler à ce vénérable homme à l'ecart, pour le prier de ne pas mentionner la mort du père Bênoit ; car redoutant l'effet que cette triste nouvelle produiroit sur ses amis il jugeoit plus convenable d'attendre qu'ils fussent au Vallais, il lui dit aussi que pour éluder toute question, sachant que le père Jules et Julie seroient suffisamment escortés, et protégés, il désiroit partir au plutôt sous prétexte de préparer Bertram et sa femme à les recevoir ; ce plan fut approuvé ; l'un et l'autre furent rejoindre le Supérieur, et sa fille adoptive. Le prudent ecclésiastique fit les frais de la conversation. Il dit au révérend père, qu'il avoit enfin reçu des

nouvelles de l'evêque, et qu'il l'attendoit sous peu, aussi bien qu'un ami qui ne leur seroit pas inutile pour découvrir les auteurs du noir complot formé contre eux ; qu'en attendant, il étoit de la plus grande nécessité, de garder le secret de leur délivrance, que la retraite dont Pierre lui avoit parlé lui paroissoit l'endroit le plus convenable, où ils pussent se retirer pour l'instant. Tandis que ce vénérable homme parloit, Julie et son père adoptif, le regardoient avec le plus grand étonnement ; de quel Evêque voulez vous parler mon reverend ? demanda le père Jules. De l'evêque de la ville où nous sommes répliqua l'ecclésiastique. Cela ne nous instruit de rien, répondit ce saint homme. Pierre, qui commençoit à craindre que le cerveau de son vénérable ami ne fut un peu timbré, s'approcha de lui avec empressement, et lui dit : Mon reverend père avez vous oublié votre chère Sion, où vous avez toujours été si aimé, si véneré ? et où......... Sion ! ! s'ecrièrent à la fois le Superieur, et Julie, et où étions nous donc retenus ? A l'ancien palais épiscopal, au Rocher Tourbillon lui répondit on. Grand Dieu ! s'écria ce saint homme quelle trâme infâme ! puis réfléchissant quelques moments, il commenca ainsi le recit de son enlévement, et de celui de sa chère compagne.

Dès que Madame de Perbérosier fut expirée, j'envoyai l'ancien moine qui étoit alors avec nous, l'annoncer à mon ami Bênoit en lui disant, que nous attendrions qu'il revint, pour rétourner au monastère. A peine fumes nous seuls, que nous

entendimes un cri percant dans la chapelle ; Julie préoccupée des événemens de cette fatale journée, s'imagina que ce ne pouvoit être que Pétac, elle y courut, je la suivis de près. Il est bon de dire que Madame m'avoit fait ouvrir cette porte pour me montrer l'endroit secret où elle a caché ces papiers et ses richesses. Lors donc que nous nous trouvâmes dans cette chapelle, le même cri se fit entendre dans le passage, qui conduit au cimetière ; j'en ouvris l'entrée, nous primes chacun une lumière, et arrivâmes à ce cimetière, où nous vimes une échelle dressée contre le mur, qui donne sur la route, un homme, que ma pauvre fille crut reconnoître pour son infortuné epoux, étoit au haut qui parut sauter de l'autre côté ; elle se hâta de monter à cette échelle et disparut ; ne la voyant plus, le désespoir me donna du courage, et de l'agilité, j'y montai aussi. Ceux qui l'avoient déjà enlevée sembloient m'attendre, car à peine eus je atteint le haut de la muraille que je fus saisi, une voiture, et plusieurs hommes masqués, étoient à quelque distance ; on nous y fit monter, en nous menaçant de nous séparer à jamais si nous faisions le moindre bruit, qu'il y alloit même de la vie ? enfin, continua ce saint homme, nous voyageâmes dans un carrosse bien fermé de tous côtés pendant environ une semaine. Nous n'en descendions pour nous rafraichir, qu'aux heures où il faisoit tout à fait nuit ; on avoit grand soin que nous ne vissions personne excepté nos gardiens lesquels étoient masqués.

Un soir qu'on alloit nous bander les yeux,

connoissant sa prudence et son amour filial pour son père adoptif, il se tranquillisa. Vers les huit heures du soir il arriva à la métairie. Auguste et Antoinette coururent au devant de lui. Je ne décrirai pas les transports de joie qu'epprouvèrent ces chers enfans en apprenant qu'ils alloient enfin revoir leur mère chèrie, et si longtems désirée. Comme Pierre ne doutoit pas que Julie ne gardat sa fille avec elle, cette nuit là, il s'en remit à cette jeune vierge, pour lui annoncer la perte qu'ils avoient faite, il confia le même soin à Auguste à l'egard du père Jules, et ainsi allegit en quelque sorte le poids qui lui pèsoit tant. Environ une heure après le départ de leur fidelle ami, le père Jules et sa fille adoptive, partirent de Sion, dans une des voitures de l'evêque, suivis de Julien, de Simonet, et des deux hommes qui avoient été employés par le magistrat ; lesquels se revètirent de la livré de ce prélat à fin qu'on crut dans la ville, et aux environs, que cet equipage dont les jalousies étoient baissées, alloit au devant de mon Seigneur, qui devoit revenir le jour suivant. Il fut agréé entre le vénérable ecclésiastique, et le vigilant magistrat, que les trois hommes (lesquels ne pouvoient manquer d'être atrappés la nuit suivante), seroient imprisonnés séparément. Le frère Simon devoit être envoyé au palais Episcopal sur le rocher Majoria.

Que la route parût longue à l'impatience de Julie ! *si les chevaux ralentissoient tant soit peu leur course, elle pressoit des pieds le devant de la voiture, comme si ce foible effort eut pu les ranimer ;*

s'il se trouvoit quelque monticule, qui les forçat à aller au pas, *elle bruloit de déscendre, croyant qu'elle atteindroit plus vite le haut de la montagne ;* son vénérable compagnon avoit beau lui adresser la parole, apeine lui répondoit elle ; *elle se sentoit impatientée de sa philosophique tranquilité ; et les larmes lui vinrent aux yeux lorsqu'elle l'entendit donner ordre au cocher de s'arrèter un peu pour laisser reprendre le vent à ses chevaux essouflés.*

Pardonne, lecteur, O pardonne cette apparence d'inhumanité dans notre aimable et infortunée Julie ; elle étoit mère ! Elle alloit revoir après trois ans de séparation ses chers enfans ! ces chers objets de ses plus tendres solicitudes ! et de ses plus pénibles anxiétés. Ce fils idolatré, et cette fille chèrie, qu'elle avoit souvent désespéré de revoir jamais !—Ils arriverent enfin. Cette tendre mère, muette et tremblante, fut reçue au sortir de la voiture, dans les bras de son hereux fils qui, suivi de sa sœur, et fier de son fardeau, la porta en triomphe dans la chambre qu'on lui avoit préparée, et en ayant fermé la porte, crainte d'interruption, ils se livrèrent tous trois, aux transports de la joie la plus pure, et la plus sincère !

Mais peutêtre, dira-t-on, Auguste et Antoinette ne se montrent ils pas un peu ingrats envers l'homme de bien à qui ils doivent tant ? car ils semblent l'avoir oublié ! Je me contenterai de plaindre quiconque pourroit faire une telle réfléxion, car ceux qui connoissent la force de l'amour filial et l'étendue de la tendresse mater-

nelle, ne seront pas surpris lorsque je dirai que dans ces premiers moments, l'effusion du sentiment qui les dominoit s'étoit tellement emparée de leur âme, que Pétac même fut oublié ! Mais laissons les jouir de ces délicieux instants, ils ne seront hélas ! que de courte durée ! Quand ces ébullitions du cœur feront place au calme ; ce calme sera trompeur ! quand ils feront place aux réfléxions ; ces réflexions seront tristes et douloureuses ! Le généreux Supérieur ne voulut pas pérmettre qu'on interrompit la douce félicité dont jouissoient ses chers enfans ; fatigué de corps, et d'esprit, il fut se coucher. Il y avoit un second lit dans la même chambre destiné à Pierre, lequel résolu d'y faire coucher Auguste pour cette nuit là ; et en attendant que ce jeune homme quitta sa mère, il s'assit avec Bertram et Jaqueline, à qui il raconta tout ce qu'ils ignoroient encore. Le lendemain matin, tremblant, et agité, ce fidélle ami entra dans la chambre du malheureux Superieur, il le trouva pâle, et abattu ; il savoit tout !—En voyant son généreux libérateur, il lui tendit les bras, lequel s'y précipita, et leurs larmes se confondirent ! Auguste saisit ce moment pour courir chez sa mère. Elle étoit plongée dans la plus profonde tristesse. Antoinette à ses côtés baignée de pleurs pressoit sa main contre sa poitrine ; O ma bien aimée, ma tendre mère ! s'ecria son aimable fils, la vie de notre vénérable protecteur depend de toi seule, viens, viens avec ta chère fille, adoucir l'amertûme de ses regrets !

Julie à cet appel, se leva promptement, et fut trouver son père adoptif; qui en la voyant, lui dit en sanglotant, O Julie! ma chère Julie! il ne me reste plus que toi ici bas! Elle embrassa ses génoux. O s'écria Antoinette, en levant les yeux, et la main au ciel, consolez vous; il jouit du bonheur des bienheureux! il est avec les anges, il est plus heureux que nous! il est parti un peu avant, mais nous le rejoindrons; il m'a assuré que nous serions réunis! Le saint homme embrassa cette charmante fille, qu'il remit entre les bras de sa mère. Deux jours se passérent à regretter, et à parler du bon père Bênoit. Pierre avoit fait le recit de son voyage et de tout ce qui s'étoit passé durant la captivité de ses amis, et ils attendoient tous avec impatience une lettre de Sion; elle arriva enfin, adressée au père Jules. Elle étoit de Lyrec datée du Rocher Majoria, et conçue en ces termes:

Mon Rev[d] Père;

Avant hier j'arrivai ici avec mon Seigneur. Je sais tout. Le magistrat a fait son devoir; vos trois géoliers sont en lieu de sureté! J'ai eu le plaisir de voir le soidisant frère Simon, et eus une conversation fort longue avec lui, en présence de l'évêque; mais comme je n'ai rien tiré de lui, que je ne susse déjà, je commencerai mon recit de plus haut. Vous savez, sans doute, par le jeune Auguste, ou par son compagnon, les particularités de leur voyage à Paris; ainsi je vous dirai

premièrement, que je ne me suis pas trompé sur le compte du père Jean (autrement Monsieur Berthou) mais j'ignorais avant d'aller à Rome, qu'il eut été le premier mari de cette Madame de Perbérosier, qui se mit avec sa fille sous votre protection ! Votre ami Pierre, en me racontant fidellement ce qui s'est passé au monastère, depuis l'arrivée de cette dame, m'a fourni les moyens de découvrir leurs noirs complots. La lettre que Pétac devoit vous remettre, et qu'ils auront sans doute dérobée, contenoit ces mots: " Père Jules ; Ceux qui vous confient ce dépôt sacré ; vous connoissent de renommée, aussi bien que votre ami Bênoit. Au nom du ciel ; et de tout ce qui vous est cher sur la terre, protégez le, et gardez le secret sur ce que contient ce billet. Faites la plus grande attention, que ce jeune homme ne forme aucune liaison, ni engagement quelconque, tant qu'il sera avec vous. Ne lui faites nulle question, car il n'a pas la liberté de répondre à aucune. Si au bout de deux ans personne ne le reclamoit, montrez lui ce billet, et alors il sera dégagé de son serment, et poura vous dire qui il est, et d'où il vient ; mais il ne doit faire cette confidence qu'à vous seul ou au père Bênoit. Sa vie, et celle de bien d'autres, dépend de votre prudence, et de la sienne. Adieu, donnez tous vos soins à cet interessant objet, et puisse le très haut veiller sur l'innocence opprimée !"—Jugez, mon reverend père, de mon indignation, et de ma douleur, en trouvant que par des vues sordides et criminelles, ces monstres se sont prévalus de ce billet

mysterieux, pour former la plus dangereuse et abominable des alliances ! O Petac ! infortuné Petac, sous quelle étoile est tu né !—Mais revenons à Berthou. Après avoir été espion sous le règne de la Terreur, il le devint sous le despotisme ! Lui, Simon, et Clinquant, par leurs intrigues, et leur cabales, surent se rendre nécessaires à ceux qui gouvernoient alors. Ils ont acquis leur credit, et leur plus grande considération en vous calomniant. Vous avez été représenté comme dangereux, en recélant des personnes suspects à l'état ! et ces intrigants ont non seulement obtenu carte blanche, pour disposer de vous et de vos protégés, selon leur plaisir ! mais aussi un ordre du Pontif alors encore à Paris, pour mettre le père Jean en possession de votre place au monastère ; tout leur a réussi ; ce qui ne vous surprendra pas, quand vous saurez que Clinquant, homme intrigant, dangereux, subtil, adroit, et d'une famille distinguée, s'étoit insinué auprès de l'empereur, et en étoit estimé. La restauration a un peu dérouté ces traitres, et je ne doute pas que vous, et votre compagne n'eussent été sacrifiés pour les mettre à couvert ; mais Pétac leur manquoit : ce contretemps les rendoient indécis, cet objet qu'ils avoient représenté comme dangereux à l'etat, pouvoit leur être d'un grand avantage en le livrant au parti (n'importe lequel) qui donneroit la plus haute récompense. Enfin ils auroient été guidés par les circonstances. Dieu soit loué ! comme tous les conspirateurs de ce siècle, ils sont tombés dans le piège qu'ils avoient

tendu à l'innocence. Je ne puis vous ecrire l'histoire de Petac, mais je vous la confierai de vive voix : si, comme je l'espère, je puis vous le ramener peutêtre vous la dira-t-il lui même. Je vais à Paris sous peu, où je soupçonne qu'il se sera réfugié ; son malheureux mariage me jéte dans un tel désespoir que......... mais adieu, l'évêque sera avec vous aujourd'hui pour vous faire obtenir les papiers de Madame de Perbérosier, et pour s'assurer de Berthou. LYREC.

Vers la brune mon Seigneur l'évéque arriva avec une suite assez nombreuse ; il s'enferma avec le père Jules. Dès qu'il fut assis, il parla ainsi à ce réverend homme. L'Abbé St. Preux (c'etoit le nom du bon ecclésiastique) m'a dit qu'il y avoit à la Ruine où étoit la femme qui se mit sous votre protection, des papiers, et autres effets, qu'il vous importe d'avoir. Croyez vous que vos ennemis puissent s'en être emparés ? Je ne le crois pas, mon seigneur, car j'ai appris qu'après l'enterrement de cette personne, les portes avoient été fortifiées de manière à en défendre l'entrée, à moins qu'on ne les enfonçat. Et en avez vous les clefs ? demanda ce digne prelat. Oui, notre ami Pierre les a en sa possession. He bien donc, poursuivit l'évêque, si vous désigniez à quelqu'un l'endroit où ces effets sont cachés ; les trouveroit on ? Certainement. S'il est ainsi, j'ai améné à ma suite, Julien, et Simonet : ils sont surs, fidelles, et adroits, vous pouvez vous fier à eux. Je vais, continua cet homme de bien, rendre visite au mo-

nastère, où je retiendrai ce père Jean, jusqu'à ce qu'ils ayent délogé, ce que vous leur indiquerez ; ensuite comme j'ai une escorte suffisante j'emmenerai sans bruit ce soidisant Superieur, et le garderai en lieu de sureté jusqu'à ce que j'aye des ordres de Rome, où j'ai ecrit. Mon Seigneur, dit le père Jules, il y a au monastère deux anciens moines, sur lesquels je puis dépendre ; ils connoissent parfaitement l'endroit où residoit Madame de Perbèrosier, et pourroient aider de beaucoup dans cette recherche : me permettez vous de leur écrire une note ? Volontiers, repliqua le prélat, pourvu que vous soyez sur de leur discretion. J'en reponds, comme de moimême, dit le reverend père. Tout étant ainsi arrangé, Julien et Simonet reçurent les indices nécéssaires, et l'évéque prit congé du veritable Superieur, en le priant de lui écrire les nouvelles découvertes qu'il feroit, en lisant les mémoires de cette refugiée. A-peine furent ils partis qu'un messager arriva de Sion, avec une autre dépèche de Lyree. Le vénérable Jules l'ouvrit en grande hâte. L'enveloppe contenoit ces mots :

Mon Rev[d] Père ;

Depuis le départ de mon seigneur j'ai reçu la réponse à une letter que j'ecrivis n'aguères à une amie à Paris, laquelle pouvoit mieux que personne me donner des indices sur le compte de la femme de Berthou. Je vous l'envoye ; lisez la ; le messager attendra pour me la rapporter,

avec (je vous prie) quelques lignes de votre main, qui m'informent de votre santé. LYREC.

La lettre de cette amie étoit ecrite ainsi: "Vous ne pouviez mieux vous addresser, mon cher Lyrec. Et Dieu mercie sans prendre la peine de courir de rue en rue, ni de maison en maison, dans cette belle et bonne ville de Paris, où je me retrouve après vingt cinq ans d'absence, comme dans un nouveau monde! Je puis vous satisfaire par cette raison seule, que les parents de Madame Berthou étoient jadis mes amis intimes; autrement, quelques puissent être vos raisons pour découvrir qui est cette dame, la quelle à ce qui me paroit s'est réfugiée dans un monastère, où elle n'a pas été obligée de prononcer ses vœux: autrement dis-je, vous auriez toute la mine mon cher ami, de rester dans votre ignorance première! car nous autres emigrés à notre retour dans notre chère patrie, nous nous trouvons d'abord comme des poissons hors de l'eau; nous ne rencontrons que des nouveaux visages, qui nous regardent comme si nous étions tombés des nues! en vain nous cherchons nos chers et anciens amis! ils ont disparus! On voudroit se les retracer dans tout ce que l'on voit, mais hélas! il ne nous en reste qu'un triste souvenir! Les changemens qui se sont opérés durant notre absence, tous beaux, et bons qu'ils puissent être, ne nous font que regréter plus vivement, ce qui étoit! Je frappai n'agueres à une hotel où j'avois laissé il y a

vingt cinq ans une famille charmante, dans la prospérité, et jouissant du plus parfait bonheur; lorsque je m'en informois, le portier ouvrit de grands yeux, comme si j'eus demandé des nouvelles de quelqu'un avant le Déluge! Ha! madame, s'ecria cet homme, ces gens là vivoient sans doute avant la Revolution! Cette exclamation est devenue assez commune, parmi les nouveaux Parisiens. On m'a fermé la bouche plus d'une fois, lorsque je mentionnois quelques coutumes agréables, ou quelques plaisirs, dont j'avois joui jadis, avec mes amis. Ha! Madame, c'etoit avant la revolution! s'ecriat on, comme de l'epoque le plus reculé dans l'histoire des temps! Pouvez vous me dire, mon cher Philosophe, pourquoi, lorsque nous nous expatrions, l'image des chers amis que nous avons quitté reste gravée dans notre esprit et, s'y conserve de même que les sentimens qu'ils nous ont inspiré restent dans notre cœur, tandis que ceux au milieu des quels ils ont péris les oublient sitot? Je pleurois sur ces victimes du barbarisme, lorsqu'une de leurs parentes, à laquelle ils avoient été chers, entra, et m'ayant demandé le sujet de mes larmes; à-peine l'eus-je satisfaite qu'elle me dit, Mais il y a bien longtemps de cela; ç'étoit au commencement de la révolution! Je voudrois de tout mon cœur que ce mot fut effacé du dictionaire François, car il me cause des idées si noires!—Mais il est tems de répondre à vos questions—Madame Berthou étoit fille et unique héritière de

Mons. de St. Felix; cet homme si généralement aimé et respecté, et que vous vites jadis chez mon père. Elle fut aussi mal élevée, et gatée que presque toutes les filles uniques le sont ordinairement. Sa pauvre mère étoit une dévote, et ayant été mariée dix ans, sans avoir d'enfans, et fit vœu lorsqu'elle se trouva enceinte, de ne jamais contrarier l'heritier ou heritière, que le ciel avoit enfin accordé à ses ferventes prières! Elle tint sa promesse! et par consequent Mademoiselle de St. Felix avoit autant de volontés que de cheveux à la tête. A quinze ans son éducation fut finie; elle avoit eu dans cet espace de temps sept gouvernantes, et autant de directeurs. Jugez mon cher Lyrec, ce que devoit resulter de tant de principes et opinions vraisemblablement contraires. Aussi étoit ce une personne sans caractère, et changeante à l'exces. Elle eut toute sorte de maitres, mais jamais un seul, pour le même objet ne fut rétenu plus de trois ou quatre mois; commençant mille choses sans en finir aucune, elle faisoit projet sur projet, et ne réalisoit rien de bon! La religion lui paroissoit la chose du monde, dont les devoirs étoient les plus difficiles à remplir!—Enfin, à quinze ans c'étoit la plus parfaite coquette, la plus grande ignorante, et la plus arrogante fille de son âge!—Madame de St. Felix se repentit plus d'une fois de son vœu téméraire. En vain ma mère lui répréssenta-t-elle souvent que c'étoit un plus grand péché de le garder que de le rompre en pareille circonstance!

Vers ce temps j'épousai le pauvre St. Simon, j'avois alors vingt trois ans. Susanne de St. Felix, qui bruloit de se marier, fit, je ne sais comment, connoissance avec Berthou, comme cet homme avoit une très mauvaise réputation, et que surtout il étoit atteint d'Athéisme. Ses parents le rejétèrent, et pour la première fois de leur vie contrarièrent leur fille, au point de lui défendre de revoir son amant. Cette défence fut le sceau de son destin ! Avant l'âge de seize ans cette imprudente s'enfuit avec son séducteur; qui cependant l'épousa, car sa fortune n'étoit pas à dédaigner. Son malheureux père la deshérita. Vous avez appris son sort, mon cher Lyrec. Deux ans après cette belle union, à la requête de Madame de St. Felix qui s'étoit retirée dans une communauté ; je fus rendre visite à Madame Berthou. Elle nourrissoit alors une petite fille jolie comme l'amour qu'elle paroissoit adorer. J'appris dans le cours de la conversation que son mari avoit été si courroucé de ce qu'elle ne lui avoit donné qu'une fille au lieu d'un garçon, qu'il n'avoit jamais voulu regarder cette enfant ; que c'étoit rare qu'il fut chez lui, qu'enfin Monsieur Berthou étoit un très mauvais mari ! Tandis que j'étois à caresser sa petite Julie (car elle l'avoit nommée d'après sa mère) un homme, dont l'aspect, et les manières me deplurent, entra. Sa conversation étoit libre jusqu'a l'indécence ; heureusement qu'il ne resta pas longtems. Je rendis la petite à sa mère qui me dit que le monsieur qui venoit de

nous quitter étoit l'ami intime de son époux. Cet ami fut depuis l'horrible chef du règne de la terreur ! Environ deux ans après je retournai voir cette infortunée ; son mari l'avoit entièrement délaissée. Elle me dit qu'elle comptoit se retirer à la communauté où étoit sa mère. J'approuvai sa résolution, surtout à cause de sa charmante petite fille, qu'elle idolatroit. Quelques tems après cette dernière visite j'appris qu'elle avoit recouvré une partie de son héritage ; mais je n'ai jamais sçu par quelle moyen. Ma mère fut voir Madame de St. Felix qui lui dit que sa petite fille étoit avec elle, mais que la mère de cette enfant ne pouvant s'accoutumer à la retraite, se contentoit de venir la voir tous les jours. Enfin mon ami, durant cette cruelle revolution ! St. Simon fut arrèté au nom de la loi ! vous savez son sort ! Mes parents se sauvérent, et m'emmènerent de orce avec eux. Dans notre exil nous ne reçumes qu'une lettre de Madame de St. Felix par laquelle nous apprimes que Berthou s'etoit prévalu de la loi qui établissoit les divorces pour se séparer de sa femme, et qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu. Un Emigré, ami de mon père, lui écrivit d'Angleterre (où il s'etoit retiré), que cette malheureuse mère étoit morte du chagrin que lui avoit causé le second mariage de sa fille, mais il ne nous dit pas l'objet du choix de cette cruelle fille. Voila mon cher Lyrec tout ce que je puis vous dire sur le compte de cette Dame. J'avoue que je suis curieuse de savoir ce qu'elle et son

intéressante fille sont devenues, et si c'est réellement celles que vous soupçonnez être dans un couvent de moines! ce seroit si drole de s'être ainsi cachée! Adieu mon cher ami.

S... S...

Cette longue Epitre en renfermoit une autre sur le dehors de laquelle Lyrec avoit écrit ces mots: "Ne lisez ceci qu'après avoir lu celle de Madame de St. Simon."

Cette lettre, mon reverend père, vous aura, sans doute, interessée plus qu'elle ne m'a satisfaite, vue que je savois déja la plupart des intelligences, qu'elle renferme—Mon but en écrivant à Madame de St. Simon étoit de découvrir comment cette Madame Berthou s'est trouvée, selon toute apparence, complice du meurtre de la *Duchesse* de *Ghienne!* comme par la conversation que vous eutes chez le magistrat avec l'abbé St. Preux je suis persuadé que vous ignoriez le rang de ces infortunées victimes. Je puis à présent vous révéler ce secret; qui cesse d'en être un, puisqu', hélas! cette illustre famille qui fut toujours, et auroit continuée d'être, l'ornement, et l'admiration de l'Europe; est pour ainsi dire éteinte! Le Duc de Ghienne, vers le tems où les troubles commencoient à fomenter en France, s'introduisit chez le Baron de * * * alors à Paris, seigneur d'une haute naissance, et descendant d'une des maisons la plus distinguée à B... en Allemagne. Le Baron avoit avec lui, son épouse, encore jeune et belle, et sa fille unique âgée de quinze ans, dont l'extrême beauté

étoit la moindre des perfections. Le prince en devint éperdument amoureux; mais sachant que pour des raisons politiques il n'obtiendroit pas aisémement le consentement de sa famille, il resolut de l'épouser en secret, se fiant, et avec raison, à la tendresse d'un père, dont il étoit l'unique espoir, pour le reconcilier, lorsqu'il connoitroit l'objet dont il avoit fait choix. Il n'eut pas de peine à persuader les parents de celle qu'il aimoit. Fiers et ambitieux; l'importance d'une telle alliance flatoit trop leur amour propre pour n'y pas prèter les mains. Dès que leur fille fut Duchesse de Ghienne, ils quittèrent la France, et la laissèrent dans une communauté au marais (la même où se retira Madame de St. Felix quelques années après), et où elle devint mère de l'enfant qui, selon ce que vous et votre ami Pierre m'ont dit, fut assassinée avec elle. Cependant l'horison s'obscurcissoit de plus en plus en France; ce prince, comme bien d'autres, fut obligé de s'évader, or, espérant que son exil ne seroit pas de longue durée, et considérant que dans les temps même les plus barbares, les communautés religieuses avoient toujours été regardées comme des asiles inviolables, et sacrées, il laissa son épouse adorée, avec sa fille, dans leur retraite. J'étois captif alors, et peu après que j'eus recouvré ma liberté, je reçus une lettre du Duc qui en renfermoit une addressée à ce qu'il avoit de plus cher au monde. Je me rendis au marais, et vis pour la première, et hélas! la dernière fois, la Duchesse de Ghienne,

accompagnée de sa fille, âgée d'environ sept ans. Je ne vous depeindrai pas ces objets charmants; qu'il vous suffise mon reverend père de savoir qu'il est impossible de reunir plus de perfections, de vertus, et de beautés. La lettre du prince à son angélique épouse étoit pour la prier d'avoir une entière confiance en moi; et que si l'orage qui désoloit notre malheureuse contrée ne se dissipoit pas sous peu,—Je serois la personne qu'il choisiroit pour l'escorter hors du Royaume et la remettre avec sa chère et bien aimée Julie entre ses bras. Je me chargeois de la réponse de cette princesse et partis pour B— où étoit le Duc. Là nous apprimes que sous le règne de la terreur le Christianisme étoit aboli, qu'aucun asile sacré n'étoit respecté. Je me hatai par ordre du prince d'arriver à Paris. Je courus au marais; mais la Duchesse avoit disparue avec sa fille. Je retournai à B— dans l'espoir de la trouver avec ses parents ou avec son mari. Je ne trouvai, hélas, qu'une famille plongée dans les plus mortelles inquiétudes, et un époux idolatre presque frénétique: il vouloit s'exposer à la fureur républicaine, et aller dans cette ville déja souillée de son sang, dont elle étoit plus alterée que jamais. Ce ne fut que lorsque son beau père et moi lui eûmes promis de partir sous divers déguisemens, et de faire toutes les recherches possibles dans les différents départmens de la France qu'il consentit à rester avec la Baronne de * * * En vain nous nous exposâmes aux plus éminents

dangers, en vain nous visitames toutes les prisons, nous ne pumes avoir aucune nouvelle de la duchesse. Le Baron désésperé retourna à B— Je restai caché à Paris assez longtems après son départ. Je me disposois à aller joindre le Duc lorsque je vous vis chez mon banquier mon révérend père. Vous devez avoir observé mon émotion en voyant l'écriture de cet infortuné prince, et la tresse de cheveux de sa bien aimée. Je me suis bien des fois repenti de ne vous avoir pas rendu visite alors par rapport au malheureux Pétac! Je vous dirai pourquoi lorsque j'aurai l'honneur de vous voir. Ni le Duc de Ghienne (qui fut quelques années après indignement assassiné) ni les parents de la Duchesse, n'ont jamais su l'horrible catastrophe qui priva la France, en elle, de son plus bel ornement. LYBEC.

Le vénérable père Jules sentoit son cœur se flétrir. O mon ami, dit il à Pierre, qui auroit cru que ma bien aimée Julie dût le jour à mon plus grand ennemi. Je m'étois souvent flatté en secret qu'elle n'étoit pas même la fille de celle qui la reclamoit. Hélas! comme mes songes les plus doux se sont changés en amertume! Mais, mon reverend père, demanda ce fidelle ami, cette misérable ne vous a t'elle pas-dévoilé la verité dans ses derniers moments? Elle étoit déjà bien foible et bien basse lorsque j'arrivai, répondit ce saint homme, elle paroissoit déchirée de remords. La première chose qu'elle dit, dès qu'elle m'aperçut

fut d'ouvrir la porte de la chapelle ; ce qu'ayant fait, elle m'indiqua où étoient cachés ses papiers et ses trésors. Comme ce ne fut pas sans peine que je découvris l'endroit ; les efforts qu'elle fit pour me l'indiquer l'extenuèrent ; mais elle devint plus tranquille lorsqu'elle se trouva assurée que j'étois au fait. Ensuite elle me demanda où étoit Julie, et si elle pourroit la voir ? Je pris cette occasion pour lui dire ce qui avoit causé la démence de Pétac. Elle leva les yeux et les mains au ciel, et s'écria, d'une voix etouffée, Le fourbe ! le fourbe ! puis, se ranimant un peu, elle me dit, Mon père, dites à Petac que c'est faux, que le père Jean, est faux ; mais continua-t-elle avec un sourire sinistre, il ignore ce qui est vrài ! O comme le trompeur a été trompé ! Mais lui demandai-je qui étes vous donc ? Vous saurez tout, me repliqua-t-elle, ma confession est écrite. Priez pour moi ! Croyez vous poursuivit elle, que Dieu pardonne jamais aux plus grands des pêcheurs ? Le repentir est efficace, lui répondis-je, et sa miséricorde infinie : Elle versa quelque larmes. Je lui demandai si elle avoit été complice du meurtre dans la vallée ? Elle jéta un cri perçant et tomba dans un court délire : Non, non, non, répéta-t-elle en me regardant d'un air égaré et farouche—C'est moi qu'ils ont assassiné les cruels ! et personne ne m'a plaint. Tous les ans, tous les jours, à tous momens, ces tigres m'ont percé le cœur, et personne n'a pris ma défence ! ce meurtre ! ce sang ! Oh ! ils ont empoisonné

ma vie, et elle perdit connoissance. Dans ce moment tu vins avec Julie. Cette pieuse fille s'agenouilla au près du lit de sa mère mourante, qui revenue de sa defaillance, et non de son délire, la fixa et lui dit, Léve toi insensée, tu ne sais ce que tu fais !—imite moi, vas au tombeau, et elle lui montra le côté du cimetière, passe tes nuits à le baigner de tes larmes, comme j'ai fait depuis que je sais où elles sont. Je lui donnai quelques gouttes qui la tranquillisèrent, alors elle regarda sa fille en pleurant. Pauvre enfant, lui dit elle, je me meurs ! pardonne moi, dis à ton Pétac, que Jean l'a trompé, qu'il a toujours trompé tout le monde ; dis lui aussi ajouta-t-elle tout bas qu'il s'en méfie, car il est bien vindicatif et bien cruel ! Je fis signe à Julie de s'eloigner et demandai à cette miserable, Etoit ce vôtre vrai nom qui étoit signé au bas de cette lettre que......... ? Oui, interrompit elle, je meurs avec cet horrible nom ! ce nom qui épouvantera à jamais la miséricorde même ! Mais, continua-t-elle avec un espèce de triomphe, Jean, en trompant les autres, ne se doute guères combien il a été trompé lui même ! Oh quelle sera sa rage ! Elle parut jouir dans ce terrible moment de cette idée. Puis rappellant Julie, Ma chère fille lui dit elle, assure ton mari que c'est faux ; dis lui de prendre garde a lui—a toi—a tes enfans. Adieu !—Cette pécheresse ferma les yeux, se debattit longtems, et expira ! —Julie, sait elle le terrible nom qui causa la fuite de son époux ? demanda Pierre. Non, répondit

l'homme de bien, et si je puis le prévenir elle ignorera aussi à qui elle doit le jour. Mon ami, continuâ ce saint homme, en versant des larmes amères, cette aimable, et vertueuse Julie s'est tellement emparée de mon cœur, qu'en dépit de tout, son bonheur est ma plus douce jouissance, et sa tranquillité mes delices ! Mais ne vous a-t-elle jamais fait de question sur ce sujet ? demanda encore Pierre. Jamais, répondit le bon Superieur, elle se doute de quelque chose de funeste, et craint d'entendre ce qui pourroit lui ravir le foible espoir qui lui reste ! et dans un tel dilemme elle préfere le doute à la certitude.

Vers les onze heures du soir Julien et Simonet arrivèrent chargés des Trésors de Madame de Perbérosier et surtout de ses papiers ; lesquels le père Jules et Pierre s'empressèrent d'examiner. Or comme nous savons l'histoire de cette dame jusqu'a la mort de sa mère, nous passerons à ce qu'elle dit un peu avant cette époque :

Au commencement du règne de la terreur mon père fut un des premiers qu'on arrèta au nom de la *loi*. Il mourut en prison. Après cet evènement les amis de mon mari s'employèrent pour me mettre en possession de l'heritage dont j'étois privée par son testament. Celui qu'il avoit laissé son exécuteur testamentaire, étoit un des plus habiles avocats en France. Or comme il savoit qu'il auroit été dangereux pour lui, de résister au gouvérnement qui existoit alors, il employa la ruse la mieux conçue pour frustrer son adversaire.

En feignant de se prêter de la meilleur grace du monde à cette restitution, et même d'entrer dans les vues politiques du temps; il eut l'addresse de faire signer à Berthou une renonciation en faveur de Madame de St. Felix, et d'amener en temoignage, non seulement nos amis, mais plusieurs personnes en place qu'il avoit sû choisir et qu'il connoissoit capables de maintenir ce qu'ils avoient signés; et après avoir mis ma mère en possession des parchemins, il quitta le Royaume, en lui recommandant de ne pas sortir de la communauté, où elle s'étoit retirée, tant que le gouvernement révolutionnaire dureroit. Je ne décrirai pas la rage de Berthou lorsqu'il se trouva dépendre de ma mère! ni la malice de ses associés de se voir déjouer par un Aristocrate; qui avoit ainsi exposé leur ignorance sur les points, clauses, et articles de la loi civile qu'ils avoient eux mêmes dictée, et approuvée. Je ne me suis étendue sur ce sujet, que pour montrer, combien les petites causes produisent souvent de grands effets, et comme le vulgaire aveugle, en croyant servir la cause commune n'est, pour la plupart du temps, qu'un instrument entre les mains de ceux qui gouvernent, pour venger leur querelle particulière; car cette supercherie de mon cousin l'avocat, donna la première idée de violer les communautés religieuses, et fut la cause du meurtre dans la vallée. Mon mari se prevalut de la loi qui établissoit les divorces, pour obtenir le sien, et disparut. Cependant ses associés continuoient à

venir chez moi: Robespierre m'avoit toujours montré assez d'attention, lesquelles redoublerent dès que l'ingrat Berthou m'eut abandonné. Toutes les discussions secretes et politiques se passoient dans mon salon. Je devins une des plus furieuses Démocrates. J'observerai ici, que rien n'est plus capable de faire éclorre et mettre en action les dangereuses propensions du cœur humain, que l'esprit de parti; il étouffe et anéantit ce que la nature y a semé de bon. L'amour propre, qui dans tout autre occasion n'est qu'un ridicule plus ou moins grand, devient alors un hydre qui remplit d'épouvante justice, moderation, vérité, et générosité: on est souvent soi même étonné de l'abondance du venin que le cœur développe, et répand,—et du quel se repaissent la haine et la calomnie: en un mot, notre propre opinion nous aveugle tellement, que les vices les plus monstreux deviennent nos idoles, toute humanité disparoit, même les sentimens les plus sacrés de la nature s'affoiblissent et quelque fois s'evanouissent entièrement. J'aimois toujours ma fille, mais elle cessa d'être l'unique objet de mes pensées; je commençai à pouvoir me passer de la voir tous les jours; la sachant en sureté avec ma mère j'étois quelques fois plusieurs semaines sans aller à la communauté. Robespierre flattant sans cesse mon amour propre, fit naitre en moi l'ambition du pouvoir absolu, en me répétant souvent, qu'avec une femme comme moi, il monteroit bientôt au plus haut pinacle de la gloire,

et des grandeurs. Je l'épousai ;—et j'eus depuis tout le tems de m'en repentir ; car peu après, je vis bien qu'il ne m'avoit prise, que comme un instrument, dont il pourroit se servir au bésoin, et s'en débarrasser lorsqu'il cesseroit de lui être utile ! C'étoit (comme tous ceux qui préchent, et parlent le plus haut sur la liberté), l'homme le plus despotique, le plus dur, et le plus tyranique, envers ceux qui dépendoient de lui, qui fut jamais, il falloit voir comme lui, penser comme lui, et convenir de tout, avec lui, si on ne vouloit pas s'exposer à perdre la tête ; mais comme tout le monde a connu ce fléau du genre humain, je n'en dirai pas d'avantage. Quelque tems après mon second mariage, mon infortunée mère mourut ; je courus à la communauté, dans l'intention d'en retirer ma fille ; et aussi pour m'informer si Madame de St. Felix avoit fait un testament en notre faveur. La première personne que je rencontrai fut la portière du couvent ; comme ces espèces de Beguines sont toujours très communicatives, et généralement dans la confidence des autres religieuses, je m'addressai d'abord à elle, j'appris que Madame de St. Felix avoit fait part de ses dernières volontés à une dame avec laquelle elle avoit formé la liaison la plus étroite, dépuis qu'elle étoit à la communauté, et que cette dame s'étoit chargée de ma fille. Et qui est elle demandai-je ? ma mère ne m'en a jamais parlé. Pardi, je le crois bien répondit cette beguine, car il y a un grand secret attaché à l'histoire de ce

personage. Est elle mariée? Mais dame, il y a apparence, puis qu'elle à une fille aussi grande, et belle que la votre. Et où est son mari? vient il la voir? Ah voila le mystère; il venoit très souvent n'aguères; mais voyez vous, chacun pour soi: il a craint d'être arrété, et on ne sait où il est. Ma mère connoissoit elle ce Monsieur? Oui vraiment, quand il venoit il envoyoit toujours chercher Madame de St. Felix, qu'il appelloit sa bonne amie. Je demandai si je pouvois parler à la Superieure. Sans doute, répondit cette portière, elle vous à attendu tous les jours depuis l'enterrement. Alors elle me conduisit à la porte du parloir de cette vénérable mère, qui me reçut avec bénignité. J'appris d'elle que ma mère avoit fait son testament en faveur de ma fille, qu'elle l'avoit laissée sous la tutelle de l'amie dont la portière m'avoit parlée, et que le mari de cette dame (qu'elle appelloit la Baronne de * * *), étoit nommé curateur de mon enfant. Je n'étois pas revenue de mon étonnement lorsque cette Baronne entra accompagnée de sa fille, et de la mienne, qui courut m'embrasser avec beaucoup d'affection. La beauté, l'air de grandeur, et les manières nobles, de ce grand personage, m'en imposèrent d'abord au point qu'elle eut tout le tems de me répéter ce que la Supérieure venoit de me dire sans que je songeasse à l'interrompre. Enfin je demandai d'un ton irrité si on comptoit aussi m'ôter le privilége de voir ma fille? Point du tout, me répondit cette dame, avec douceur; comme

perdue toute autorité sur ma fille, je promis tout, et n'ai que trop bien tenu ma parole. La première chose que m'ordonna Robespierre, fut de me rendre assidument tous les jours à la communauté de me faire bien venir de la Supérieure, et de la portière ; surtout de tâcher de gagner l'amitié, et la confiance de Madame la Baronne, aussi bien que de sa fille ; de tout épier sans paroitre faire attention à rien ; de tâcher de découvrir qui étoit le mari de cette dame, et où il étoit ; de mettre tout en œuvre pour intercepter quelques lettres. Il me recommanda aussi de me plaindre de lui, comme d'un très mauvais mari, dont je désirois me séparer ; surtout de beaucoup caresser Julie, et de paroitre très satisfaite du testament que ma mère avoit fait en faveur de ma fille. J'ai hélas ! rempli ses vues au de là de son attente ; car en moins de six mois, je devins une aussi grande favorite à la communauté que ma mère l'avoit jamais été. Cette Baronne avoit beaucoup aimé Madame de St. Felix ; nous en parlions souvent, et j'appris pour la première fois que mon père avoit été connu et estimé de son mari, lequel avoit promis à ma mère de protéger sa petite fille, comme la sienne propre. Cette dame me répétoit sans cesse, qu'un cœur souffrant sentoit le besoin de s'épancher. De mon côté je lui faisois de fausses confidences, toutes plus touchantes les unes que les autres. Les pleurs ne me coutoient rien ; dès mon enfance, je m'étois accoutumée à en répandre à la moindre contrariété, sachant que

mes parents accorderoient tout à mes larmes. Aussi pleurois-je également de dépit, de colère, et de joie, et dans le role que je jouois auprès de ma nouvelle amie, il ne me couta guères d'en laisser couler de feintes, qui furent aisément prises, par une personne qui n'avoit presque jamais vêcu dans le monde, pour les pleurs du sentiment. La Baronne eut bientôt toute la confiance en moi, que nous desirions, et nous découvrimes qu'elle étoit mariée en secret au Duc de Ghienne, qui avoit émigré avec le reste de sa famille, et qui devoit l'envoyer chercher, aussitôt qu'il pourroit le faire sans risque. Quant à Susette, me dit cette dame, mon intention étoit d'abord de la laisser ici sous la protection de la Supèrieure, qui l'aime beaucoup et qui est une excellente femme ; mais ma fille et votre charmante petite, s'aiment tant, que j'espère, que vous n'aurez nulle objection que je l'emmène avec moi, et la fasse élever avec Mademoiselle de Ghienne d'autant plus que c'est une grande favorite auprès du Duc. Ensuite elle eut l'imprudence de me lire une clause dans le Testament de Madame de St. Felix, par laquelle—si je retirois ma fille de la protection, sous laquelle elle l'avoit mise, mon héritage retourneroit à mon cousin l'avocat, mais si au contraire je la laissois selon sa dernière volonté, son curateur avoit la liberté de me faire une pension à son gré en cas que j'en eusse besoin. Je pleurai de rage de me voir ainsi sous la tutelle du Duc, aussi bien que ma fille. Heureuse-

ment son épouse crut que mon affliction provenoit de toute autre cause. Elle m'embrassa tendrement, me consola en me promettant de me réunir à mon enfant dès que je serois séparée de celui à qui je m'étois unie si inconsidérément; qu'elle étoit sure qu'aussitôt que je serois libre, le prince son époux me receveroit à bras ouverts. Je lui demandai d'un air d'indifférence, si le Duc de Ghienne avoit une copie de ce Testament?— Non, répondit elle, je dois lui remettre celle ci, et la resserrant dans une boite d'ebêne, où elle gardoit ses bijoux, son argent, son contrat de mariage, et enfin toutes ses lettres, elle ajouta en la refermant, 'mais la Superieure en a une qu'elle doit envoyer à votre cousin l'avocat;' si elle ne l'a pas déjà fait. Lorsque je rendis un compte fidelle de tout ceci à mon époux, il ne tarda pas à agir. Lui et plusieurs de ses confédérés, se rendirent à la communauté, pour se saisir de la Duchesse, et de sa fille. Mais l'active portière eut le tems d'avertir cette dame aussi bien que la Supèrieure, qui, ayant fait promptement évader les Nonnes, disparut elle même emportant ce qu'elle avoit de plus précieux. Tout ce remueménage attira la foule, ce qui nous déconcerta, car nous avions esperé que cette affaire se passeroit sans trop de bruit. Mais notre plus grand obstacle fut Susette; qui se jéta dans les bras de la Duchesse en poussant des cris perçants. J'étois restée déhors, la populace commencoit à murmurer, plusieurs d'entre elle vouloient entrer de force, et

vèrent de ce que j'avois de plus cher au monde! Lorsque ces assassins repassèrent la caverne; et me dirent ce qu'ils avoient fait, en me priant de me dépêcher de quitter la place, ma détresse fut extrême; mais lorsque j'entendis la voix de Julie, et ne trouvai plus ma Susette, je ne dépeindrai pas mon désespoir et ma fureur: j'aurois certainement tué cette innocente fille, si Pierre ne fut venu dans ce moment. Comme il vous a fait le récit de cette rencontre, mon révèrend père, je dirai seulement qu'après qu'il eut porté la Duchesse et Susette dans la caverne, j'y entrai, et dépouillai cette dame de tout ce qui auroit pu donner quelqu'indice sur ce qu'elle étoit. La boite d'ébéne étoit restée dans un coin où ma malheureuse enfant l'avoit placée. En la voyant je ne pus m'empecher de tressaillir. Helas, dis-je en moi même, que tu me coutes cher! et combien de crimes ce que tu contiens a causé! Arrivée à la Ruine, il me fallut prendre un parti, et former d'autres projets; mon intention n'étant pas d'y rester longtems, je pensois qu'après tout Julie me devenoit nécessaire, et je resolus de l'adopter, pour faire valoir, en cas de besoin, le testament de Madame de St. Felix. Le Duc ne l'ayant pas en sa possession, j'avois lieu d'espérer, que la copie qu'avoit la Supèrieure ne parviendroit jamais à mon cousin l'avocat; du moins Robespierre me l'avoit juré. Réfléchissant donc qu'a la communauté ayant vu Susette dans les bras de la Duchesse il l'avoit prise pour sa fille, et que

je ne l'avois pas désabusé, je pouvois le laisser dans son erreur. Quant à Berthou, si jamais le hazard me le faisoit rencontrer, il n'étoit guères vraisemblable qu'il se ressouvint des traits d'une enfant qu'il n'avoit qu'apeine entrevue au berçeau; ainsi j'étois tranquille sur ces deux objets. Cependant le plus difficile étoit de persuader à Julie, que j'étois sa mère. Je lui fis une longue, et selon moi plausible histoire pour la convaincre; mais elle parut d'abord si surprise! puis si incrédule, que je pris le parti de la maltraiter pour la corriger d'oser douter de ce que j'étois resolue qu'elle crut! Le tems, la crainte, et les différents contes que je lui faisois tous les jours, la persuadèrent enfin. Il ne me restoit donc plus qu'à projéter mon évasion, lorsque la visite la plus inattendue, renversa toutes mes entreprises. Un soir sous le nom de père Jean, Berthou se présenta à moi. Mon étonnement fut extrême, aussi bien que le sien! mais tous deux habiles dans l'art de dissimuler, nous fimes semblant d'être charmés de cette rencontre, nous découvrimes bientôt, que nous avions chacun un secret important à cacher, et que nous dépendions l'un de l'autre; il me félicita sur mon mariage, avec celui dont il étoit le surveilleur; admira la beauté de Julie, qu'il crut être sa propre fille, et nous vêcumes en bonne intelligence, jusqu'au tems où Robespierre subit enfin ce qu'il avoit fait subir à tant d'autres. Alors Berthou se ressouvint de mon héritage, et des droits de ma fille qu'il vouloit reclamer

ouvertement, et donner en mariage, lorsqu'elle seroit en âge, à son beau frère Simon. J'eus besoin de toute ma politique pour parer ce coup, et nourrir leur espérance. Enfin Pétac arriva! Je me saisis adroitement de la lettre qu'il avoit dans la poche de sa veste tandis qu'on étoit occupé à le faire revenir de son évanouissement. Lorsque je fis part de mon larcin à Berthou, il rumina quelques tems; puis s'ecria, Grace au destin, je suis hors de peril! Lui ayant demandé une explication, il me dit que depuis que les affaires avoient changés de face, en France, il avoit craint quelque catastrophe, d'autant plus qu'on lui avoit retiré les appointemens qu'il recevoit durant le regne de la terreur. Mais, continua-t-il, grace à ce jeune maniaque, on me les repayera et avec intérêt; et sans attendre que je fisse d'autres questions, il me raçonta qu'un bruit avoit prévalu à Paris qui avoit inquiété le nouveau gouvernement; que beaucoup de personnes étoient persuadées que le fils du dernier monarque existoit. Quelque puisse être ce jeune garçon, ajouta-t-il, je ferai naitre les soupçons et on m'employera de rechéf pour l'épier. A mesure qu'il parloit je cherchois à me rappeller les traits de cet enfant infortuné que j'avois vu jadis plusieurs fois chez Judas Omnis, et y trouvois assez de rapport avec ce que j'avois observé dans la phisionomie du nouveau venu: craignant qu'il ne me reconnut, je refusois d'abord de le voir, et me trouvai assez embarrassée lorsque je le rencontrai au monastère; mais je

m'aperçus bientôt que l'idée qu'il avoit de m'avoir vue quelque part, étoit si confuse que je n'aurois pas grand peine à l'effacer. Pour cet effet je l'attirois chez moi, et parvins à le dérouter entièrement. Je lui fis croire que j'étois fille et veuve de Royalistes qui avoient perdu la vie en défendant leur Roi; mais je refusai de les nommer, en l'assurant qu'un jour viendroit où j'aurois toute confiance en lui. Nous nous apperçumes bientôt de l'attachement réciproque de Julie et de Pétac, lequel nous ne manquâmes pas d'encourager de tout notre pouvoir; mais dans des vues bien différentes quant aux conséquences qui pourroient en résulter. Berthou, bien persuadé aussi bien que moi, que ce jeune homme étoit celui qui avoit inquieté le gouvernement, pensa que s'il pouvoit le dégrader, au point de lui faire épouser celle qu'il croyoit fermement être notre fille, il obtiendroit une grosse recompense; vu que Pétac, après une telle démarche, n'oseroit jamais se reclamer. De plus, disoit il, comme je compte former ce lien moi même; si quelque changement arrivoit dans les affaires d'état, ce mariage ne seroit tout au plus qu'un concubinage, dont je pourrois encore tirer parti, en le declarant nul. Cette idée me fit horreur, je pensois à Susette, et avoue que rien ne m'auroit fait consentir à la prostituer! Je doute même que j'y eusse consenti à l'egard de Julie, mais j'avois en mon pouvoir de quoi frustrer tous les plans de Berthou; et espérois moi-même de grands avantages d'avoir uni Pétac

à une personne qui ne pouvoit nullement le déshonorer. Je ne repéterai pas nos ruses, stratagêmes, et fausses promesses, pour amener ces jeunes gens à commettre une telle imprudence; ni ne décrirai pas la rage de Berthou, lorsque le père Bênoit en présence de témoins rendit les nœuds de cette alliance indissoluble! Il jura de se venger et il tiendra son serment s'il le peut. Prenez garde à vous, mon reverend père et à vos protégés. Je déclare ici que le prétendu père Jean, est traitre, hypocrite, vindicatif, intrigant, et dissimulé; qu'il a contre vous la haine la plus invétérée. Il est intime avec tous ceux qui lui ressemblent en France; et comme le despotisme paroit chanceler; par le moyen de ses amis il s'est déjà arrangé de manière à se rendre de quelqu'importance avec ceux qui favorisent la Restauration. La fraude et la calomnie ne lui coutent rien pour arriver à ses fins. Pétac, et Julie, seront produits, ou sacrifiés selon ce qu'il jugera plus avantageux à ses propres intèrêts. Prenez y garde! et si quelque chose peut m'attirer votre pardon, et celui de vos protegés, ni vous ni eux ne me le refuseront, lorsque vous saurez que depuis le retour du père Jean et de Simon au monastère, après que vous les en aviez justement chassés, j'en ai été traitée avec une cruauté inouie; parceque j'ai refusé de prèter les mains à votre destruction et à celle de vos enfans adoptifs. Hélas! depuis leur union, le repentir et les remords se sont emparés de mon âme! et dès que

j'ai sçu que mon aimable Susette, et sa protectrice, étoient si près de moi, je n'ai eu de repos, ni jour, ni nuit ! Le désespoir, et les mauvais traitemens m'ont enfin conduit au tombeau ! Je restitue à Julie tout ce qui à appartenu à son infortunée mère. Pour preuvè de son illustre naissance, elle trouvera dans la boite d'Ebéne toutes les copies des lettres de la Duchesse et les réponses du Duc attachées à chacune d'elles. Dans celles que j'ai marqué No. 4, elle verra qu'en parlant d'elle, ses parents mentionnent deux signes en forme de croissant qu'elle a au dessus du coude gauche ; outre cela, dans le médaillon que la Duchesse avoit attaché autour de son col le jour qu'elle fut assassinée, vous trouverez le portrait de Mademoiselle de Ghienne dérière celui de son père entouré de cheveux blonds, et orné d'un chiffre de brillants J, E, C, B, surmonté d'une couronne ducale. Vous reconnoitrez aisément, dans cette miniature, la ressemblance de celle pour laquelle vous conçutes une amitié si sincère, et si durable. Quant à Pétac, Mon révèrend père, j'ignore par quel hazard il existe, et pourquoi il fut envoyé au monastère ; mais je suis sure, qu'il est le rejeton des illustres victimes de la révolution. Je m'en assurai quelques tems avant son mariage en observant, sans qu'il s'en apercut, une incision qu'il a derrière l'oreille droite ; laquelle provient d'un couteau, que le brutal Omnis lui jeta un jour qu'il étoit ivre. La femme de ce monstre, qui étoit plus humaine que son mari, vint chez moi,

avec sa fille (qui fondoit en larmes) me prier de tâcher, que ce malheureux enfant soit retiré de chez eux, car elle craignoit, dit elle, qu'Omnis à la fin ne lui donnat quelque mauvais coup. Cette malheureuse femme fut quelques jours après ceci, accusée par son mari au tribunal sanguinaire, et mourut avec sa fille en prison. Omnis avoit aussi un fils, qui tenoit beaucoup de sa mère, qu'il aimoit tendrement, mais je ne sais ce qu'on en a fait. Pétac fut retiré de chez ce cruel homme, et je puis certifier que ce n'étoit pas du tout l'intention des chefs du règne de la terreur, de le détruire ; au contraire, on avoit une autre but politique en vue.--Je vous laisse, mon révèrend père, ce qui m'appartient personnellement pour que vous en disposiez comme vous jugerez à propos en bonnes œuvres, et à faire dire des messes pour le repos de mon âme. Adieu, je me recommande à vos prieres. S. ROBESPIERRE.

A-peine le père Jules eut il fini cette intéressante confession, que les deux anciens moines, qui avoient appris son retour, entrèrent. Les larmes de la joie la plus sincère coulèrent le long de leurs vénérables joues, en revoyant leur bien aimé Supérieur. Ils lui dirent que le père Jean étoit parti avec l'évéque, et que tout s'étoit passé au monastère et à la Ruine sans rumeur. Le saint homme reçut ces amis fidelles avec la plus vive affection ; la nuit étoit très avancée, il les reprimanda avec douceur de s'être ainsi exposés. Mais cette reprimande laissoit éclater toute la

reconnoissance que son cœur ressentoit de leur bienveillante impatience. Tandis que Jaqueline préparoit la chambre où ils devoient reposer le reste de la nuit, Bertram vint les chercher pour partager un frugal repas, avec lui et sa chère épouse. Dès qu'ils se furent retirés, le père Jules se livra aux sentimens de la joie la plus vive. O mon ami dit il à Pierre, Julie, ma chère Julie ! les désirs les plus chers à mon cœur se sont enfin réalises ! O Pétac ! malheureux Pétac ! où es-tu ? que ne puis-je te remettre dans les bras de celle qui à tous egards est si digne de toi !— Cependant cette fille adoptive, et si chérie, étoit plongée dans un profond sommeil à côté de sa chère Antoinette ; et son bien aimé fils, dans un cabinet près de la chambre qu'occupoit sa mère, n'avoit depuis longtems gouté un si doux repos. Quel reveil les attendoit ! et que les heures parurent longues à ce vénérable Superieur ! L'excès de la joie, qui agitoit son âme, ne lui permit pas de dormir ; il passa la nuit avec le fidelle Pierre, en action de grâces, et à prier avec la ferveur la plus sincère, pour le retour de cet illustre rejéton d'une Race infortunée, et trop longtems pérsécutée ! Enfin l'aube du jour commencoit à poindre, cet homme de bien attendoit le lever de l'aurore avec une émotion, qu'il n'avoit jamais éprouvé avant ; il fut plus d'une fois à la porte de celle qui remplissoit son cœur des sentimens les plus purs, et les plus doux. Chaque bruit qu'il croyoit entendre le faisoit tressaillir. Enfin il entendit la

voix de sa bien aimée; il frappa doucement, et d'une voix tremblante d'agitation, il s'écria Julie, ma chère fille, lève toi, viens au plus vite trouver ton heureux père! et il retourna dans sa chambre, en comptant les minutes jusqu'à l'arrivée de celle qu'il désiroit avec tant d'impatience. Avec quelle tendresse il la pressa contre son sein, vraiment paternel, lorsqu'enfin elle entra accompagnée de ses enfans? O ma chère fille, lui dit il, quelles découvertes j'ai faite depuis que je ne t'ai vue! que d'heureuses nouvelles tu as à apprendre!—Pétac? s'écria Julie hors d'elle même! Helas, interrompit ce saint homme, fâché d'avoir fait naître de fausses espérances, ton chèr Pétac est le seul objet qui manque à notre bonheur! Cette tendre épouse soupira amérement; puis jetant les yeux sur la boite d'ebène, et les papiers qui étoient sur une table, elle s'en approcha. La première chose qu'elle apercut fut le medaillon que le père Jules avoit ouvert pour s'assurer si le portrait de sa fille adoptive étoit effectivement adossé à celui du Duc de Ghienne. Julie regarda son bon protecteur avec surprise. Ma chère fille, lui dit ce saint homme, retourne dans ta chambre, emporte avec toi, tous ces effets, lesquels t'appartiennent; lis avec attention la confession de Madame de Perbérosier, et reviens me trouver, j'attendrai ici que tu l'aye finie pour l'envoyer à Lyrec.

Antoinette et Auguste se disposoient à suivre leur mêre, mais le Superieur les retint, en leur disant, vous saurez bientôt tout, mes chers amis:

quoique jeunes encore, vos vertus vous donnent droit à la plus entière confiance de la part de vos parents, mais pour l'instant laissez ma bien aimée fille seule. Julie pour marquer son approbation embrassa ses chers enfans, et suivie de Pierre (qui porta la précieuse cassette dans son appartement), se retira. Les deux anciens moines se presentèrent; ils venoient prendre congé de leur Superieur, et recevoir ses ordres, avant de retourner au monastère. Allez, mes fidelles amis, et chers compagnons, leur dit il, en leur donnant sa bénédiction; Allez annoncer mon prochain retour à nos confrères. Je serai bientôt en paix parmi vous: mais hélas que j'y manquerai longtems l'ami de ma jeunesse! et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. Dès que ces vénérables moines furent partis, Jaqueline vint s'informer, comme de coutume, comment sa révérence avoit passé la nuit, et si elle n'avoit besoin de rien? Ma bonne Bertram, lui dit ce saint homme, Pierre va à Sion ce matin, pouvez vous lui procurer une monture? Vraiment oui, mon révèrend père, répondit elle, nous avons une bonne, et grosse jument, un anon, et une mule, qu'André monte tour a tour, quand il va à cette ville, les jours de marché. Et qui est cet André? demanda le père Jules. Alors Jaqueline lui raconta avec sa simplicité ordinaire l'histoire de l'idiot du vallais; et Antoinette, pour amuser son vénérable bienfaiteur, lui fit le récit de son aventure au jardin. Hé bien donc, dit le bon

[redacted]

Supérieur, en souriant, envoyez demander à cet honnête homme laquelle de ses trois bêtes il voudra bien nous prèter? J'y vais moi même, repliqua Jaqueline, en sortant. Mon révèrend père, dit Pierre d'un ton mélancolique, j'ai quelques fois blamé en secret notre cher Pétac d'avoir quitté son aimable famille, car me disai-je, puisque ces insensés se sont mariés, sans savoir qui ils étoient l'un l'autre, ils devoient depuis longtems s'être reconciliés à tout ce qui pourroit survenir; Petac surtout n'avoit jamais eu une estime bien grande, pour celle qu'il croyoit mère de Julie. Mais a présent que je sais qui ce malheureux jeune homme étoit, et jugeant que la signature de la lettre que ce méchant lui laissa voir exprés étoit Robespierre, il est clair qu'il se crut époux de la fille du destructeur de sa famille!, et du plus horrible fléau qui ait jamais paru sur la terre, ajouta le Supérieur, le nom de ce traitre épouvantera tous les siècles à venir!—Auguste et sa sœur, qui avoient été faire un tour de jardin rentrèrent; Julie les suivit de près. Elle étoit baignée de pleurs, et se précipitant dans les bras de son protecteur, elle s'écria O mon père, que me servent les grandeurs, et les richesses? que me servent les honneurs, et la naissance, quand j'ai perdu à jamais celui qui seul pouvoit me les faire aimer! O Pétac, ami de mon cœur! que n'etois tu né dans un rang obscur! — Nos âmes étoient formées l'une pour l'autre, et je t'eus adoré dans tous les états possibles! Ne te désespère pas, ma

chère fille, lui dit son père adoptif. Dieu nous a déjà fait tant de graces, peut être nous comblera-t-il de biens, peutêtre te rendra-t-il ton bien aimé! Jamais, non jamais, répondit cette infortunée. Pétac m'adoroit, il étoit sincère, il m'a souvent répété, que quand même je serois fille de l'homme le plus indigent, ses sentimens pour moi ne changeroient jamais; mais ce nom, cet affreux nom; Oh! Mon vénérable ami il n'y aura pas survécu! il n'est plus! hélas, du moins si je pouvois savoir où, et comment, il a perdu la vie; si à son dernier soupir, il a plaint, s'il a prié pour sa Julie! ici les sanglots lui coupèrent la voix. Antoinette à ses genoux pressoit ses mains contre ses lèvres, en disant, Ma mère, ma tendre mère, pourquoi te laisses tu abattre? toi qui nous a si souvent répeté que rien n'arrive ici bas sans la permission du très haut! et que Dieu n'afflige l'homme de bien que pour l'éprouver; afin que par sa résignation aux décrèts de la Providence, il devienne un exemple à la postérité. Combien de fois le saint homme dont les préceptes seront à jamais gravés dans nos cœurs, nous a-t-il fait observer, en lisant l'histoire des tems, que tout ce qui nous paroit le plus dur à souffrir, tourne presque toujours si bien à notre avantage, que nous ne voudrions pas que ces choses eussent été autrement. Console toi donc, O ma bien aimée mère! console toi pour l'amour de tes enfans! Helas! dit Julie, en pressant cette aimable fille contre son sein maternel, je sens par expérience,

que quand on est dans la prospérité, quand on jouit du plus parfait bonheur, on ne se connoit guères soi-même ; on se croit fort, on sait ce qui est bon à pratiquer, on prêche le courage, et la resignation aux malheureux souffrants ; mais dès qu'on est soi même attaqué par quelque revers de fortune ; les foiblesses humaines se déclarent ; on succombe au premier coup, et alors on agit contre les préceptes qu'on a prêché à autrui. O mes chers enfans, que le manque de fortitude, dont je vous donne le triste exemple, puisse vous garantir de tomber jamais dans le déséspoir, où l'abandon de votre père m'a jété !...Jaqueline rentra toute essouflée, et demanda à Pierre s'il avoit vu Bertram? Helas ! dit elle, notre pauvre André se meurt, je ne sais que faire ! Son mari qui avoit entendu sa voix se montra. Oh mon cher ami, s'ecria-t-elle cours à la caverne, ce malheureux pousse des gémissemens qui me fendent le cœur ; je ne sais ce qu'il a. Lorsque je me suis approchée de son lit, sur lequel il s'est jété tout habillé, il m'a fait signe de la main de m'éloigner, et il se démène comme une personne qui souffre intérieurement. Est il sujet à être malade ? demanda le Superieur. Non, mon révèrend père, répondit la bonne Jaqueline, il a souvent les yeux enflammés ; mais je ne l'ai jamais vu dans l'état où il est apresent. Pierre fera mieux d'aller avec Bertram, dit ce saint homme, il se connoit un peu en médecine, et pourra lui donner quelques secours. Puis-je accompagner notre ami Pierre ? demanda

Auguste, peutêtre ne serai je pas inutile. Dieu vous bénisse, pour cette offre charitable, mon jeune ami, répondit Jaqueline, je vous joindrai bientôt; je vais faire un peu de vin brulé avec du sucre pour ce pauvre homme. Avant d'entrer dans le reduit où se tenoit André, Bertram conseilla à ses compagnons de se retirer à l'extrémité de la caverne, crainte d'effrayer le malade en le voyant avec deux inconnus. Je vous ferai signe, leur dit il, si j'ai besoin de votre assistance. Il s'approcha du lit où son exentrique serviteur étoit étendu la face contre l'oreiller, et sans mouvement. Bertram voulut lui prendre la main pour lui tater le pouls, mais il le repoussa. Mon cher André, lui demanda cet honnête homme qu'as tu? regarde moi, mon ami, dis moi où tu sens du mal? Mais André, sans quitter sa posture, ne répondit que par des gémissemens. Bertram, voyant que la respiration lui manquoit, fit signe à Pierre, afin qu'il l'aidat à lui faire changer de position. Bon homme dit cet ami des malheureux, en s'approchant, souffrez qu'on vous donne des secours. A cette voix André tressaillit, et se jetant avec précipitation hors du lit fixa ses regards sur celui qui venoit de lui parler, et tomba évanoui à ses pieds. Dans sa chute, son grand chapeau qui étoit attaché à sa perruque laissa sa têté à découvert, et montra aux yeux étonnés du frère servant, Pétac!! l'infortunée Pétac!! A cette vue Auguste mit un génou en terre; et les bras étendus vers ce père tant desiré, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés

et immobiles réspiroit à peine. Pierre, les mains jointes, et élévées, regardoit l'objet qui étoit à ses pieds, sans pouvoir proférer une parole. Dans ce moment Jaqueline entra. Eh, mais mon Dieu s'écria-t-elle qu'est ce que tout cela veut dire ? où est André ? Bertram le lui montra : Ha ! dit cette bonne femme, vraiment il est méconnoissable, qui auroit cru qu'il fut si jeune et si beau ! mais dame ! voyez vous, on a bien raison de dire que l'habit ne fait pas le moine. Puis regardant Auguste, et son compagnon, Hé ! qu'avez vous donc mes amis ? leur demanda-t-elle, est ce que pauvre André est mort ? mon Dieu que j'en serois fachée ! Pierre recouvrant l'usage de la parole, lui dit d'une voix tremblante, en le lui indiquant du doigt—Voila Pétac !—Pétac ! s'ecrièrent à la fois Bertram et sa femme ; et aussitôt ils se hâtèrent de relever cet infortuné qu'ils assirent sur une chaise, auprès du lit. Ce mouvement lui fit ouvrir les yeux ; le premier objet, sur lequel il les arrèta fut Auguste, qui étoit resté dans la même posture. Son cœur paternel se dilata ; il tendit les bras vers ce fils bien aimé, qui s'y précipita ! et pour quelques mòments le silence ne fut interrompu, que par leurs sanglots ! Enfin Auguste tenant toujours l'auteur de ses jours embrassé s'écria en fondant en larmes, O mon père, mon bien aimé père, que ton absence nous a fait languir ! Pourquoi as tu abandonné des enfans que tu cherissois ; et qui te payoient de retour ? Oh ! si tu savois combien

de soupirs et de pleurs amères tu as couté et coute encore à ta tendre et malheureuse épouse, que ses chers enfans même ne peuvent consoler. Reviens, reviens dans ses bras ! rendre la paix à son âme, et le bonheur à ceux qui te doivent le jour. Pétac pâlit, Pierre craignant une rechute, s'approcha et lui dit à voix basse, en lui serrant la main, Le père Jean vous a trompé, Julié n'étoit point la fille de Madame de Perbérosier ; elle est digne de vous, comme vous êtes digne d'elle ; en finissant ces paroles il mit un genou en terre, et baisa avec respect la main de son ancien pupille. Qu'entends-je, s'ecria Pétac hors de lui, Julie, Julie ! où es tu ? pardonneras tu à ton insensé époux ? oh si tu savois comme, malgré ce nom, cet horrible nom... je t'ai toujours porté dans mon cœur ! Irai je chercher Julie ? demanda Jaqueline. Gardez vous en bien, répondit Pierre, car un éxcès de joie est toujours plus fatal que les chagrins les plus cuisants ! Cependant Pétac sembloit être retombé dans une de ses apathies. Son fils s'apercut qu'une fièvre brulante le dévoroit, et qu'il tomboit dans le délire. Notre bon frère servant jugeant que l'avis du Superieur devenoit nécéssaire, pria ses compagnons de rester auprès du patient, jusqu'à son retour et reprit le chemin de la métairie. Assez près de la caverne, il rencontra Antoinette qui venoit d'un air inquiet au devant de son cher Auguste. Mon ami demanda-t-elle comment se porte le pauvr André ? puis-je entrer dans son réduit ?

chère fille, lui répondit Pierre avec la plus vive émotion, armez vous de fortitude, prenez de l'empire sur vous même, surtout soyez discrète, et allez aider votre frère à remplir le plus sacré des devoirs. En finissant ces mots il la quitta, à la hâte. Que veut il dire? dit cette jeune vierge en elle même. Sans doute que ce pauvre homme est mort, et il craint que cette vue ne me cause de l'effroi; mais partout où mon bien aimé Auguste est je ne crains rien. Cependant, continua-t-elle en ralentissant sa marche, je n'ai jamais vu la mort, et ce doit être un triste spectacle! Cesser de voir, d'entendre, de penser! Perdre tout sentiment de ce qu'on aimoit ici bas! Non; ceci me paroit impossible car l'âme est immortelle, et elle doit emporter avec elle le sentiment de ce qui lui a été cher sur la terre. Le père Benoît m'a souvent dit que l'amour pur, et sans tâche, est une émanation divine, que la vertu nourrit dans notre cœur, tant que nous la cherissons uniquement; donc ce sentiment doit être immortelle. Ainsi réfléchissant, Antoinette se trouva à l'entrée de la caverne; elle s'arrèta, prète l'oreille, et entend de profonds gémissemens; il lui semble reconnoitre la voix de son bien aimé frère! et le son de cette voix paroit annoncer la détresse. Elle entre précipitamment et voit Auguste qui de son mouchoir essuye le front humide du moribond qu'il tient entre ses bras; elle s'avance, attache ses yeux sur ce visage qui est alors à découvert; fait un cri de surprise: le

corps penché en avant, les bras à demi tendus vers l'objet qui est devant elle, elle semble craindre que ce ne soit qu'une apparition, et n'ose approcher. La crise de Pétac étoit passée, il avoit recouvré la raison ; le cri d'Antoinette frappa ses oreilles, et retentit sur son cœur. Il tourne ses regards vers sa fille, et d'un sourire mélancolique paroit l'inviter ; Auguste quitte pour un instant son précieux fardeau, s'élance vers sa sœur, la prend dans ses bras, et la remet presque défaillante dans le sein paternel ! Qui pourroit décrire les divers sentimens qui dans ce moment agitoient ces nouveaux réunis ? on peut se les figurer, mais l'imagination la plus vive, ne les peindra jamais que d'un clair obscur.

Cependant Pierre arrivé à la métairie trouva le pere Jules seul, qui étoit impatient de l'envoyer à Sion. Quelle nouvelle il avoit à lui apprendre ! Ce saint homme renvoya Pierre aussitôt à la caverne, avec ordre de lui envoyer Jaqueline. Dès que cette bonne femme fut avec lui, il lapria de préparer au plus vite, l'endroit de sa maison le plus éloigné de toute communication exterieur, pour y recevoir Pétac, et que quand tout seroit prèt, de tâcher de l'y faire entrer sans bruit ; qu'il retiendroit sa fille adoptive avec lui jusqu' à ce qu'il revit le frère servant. Apeine, cette bonne femme fut elle sortie pour éxecuter ces ordres que Julie entra. Mon bon papa, lui dit elle, je crains que ce pauvre André ne soit bien mal, ou peut être mort, mes chers enfans ne reviennent pas, et.... Ma chère

fille, interrompit le saint homme, n'en soyez pas inquiete ; sans doute qu'ils sont à faire une bonne œuvre. En disant ces mots, un rayon de joie qu'il ne put dissimuler, brilla dans ses yeux. Julie le regarda d'un air etonné, et curieux. Le père Jules s'en aperçut, et la faisant asseoir auprès de lui, lui parla ainsi. Notre ami Pierre sort d'ici, qui m'a dit que ce moribond savoit des nouvelles de Pétac, mais qu'il ne vouloit les communiquer qu'a moi seul. Jaqueline est à arranger une chambre pour le recevoir ici, et dès qu'il y sera, j'irai le voir. O mon cher protecteur, s'ecria cette tendre épouse hors d'elle même, s'il alloit mourir en chemin ! a-t-il au moins dit à Pierre, si mon bien aimé existe, et ou il.... Ma chère enfant, ne viens je pas de te dire que cet homme ne vouloit se communiquer qu'à moi seul ? tranquillise toi, prends pitié de ma vieillesse; que tes chagrins remplissent d'amertume; ne m'as tu pas dis n'aguères que tu serois plus heureuse d'être sûre que ton époux n'existat plus ? Oh ! mon vénérable ami, dit cette jeune femme, en se jétant dans ses bras, je l'ai dit, je croyois le penser, mais hélas, je sens que cette certitude me donneroit la mort ! Mais, observa le saint homme, si, comme je le crois, il existe et n'ait pas recouvré sa raison ? Oh mon père, même dans cette triste, et cruelle situation, l'espérance renaitroit dans mon cœur. Le voir, le servir, faire des vœux au ciel pour lui, allégeroient le poids qui me tue. Au bout d'une heure Pierre revint. Mon ami, lui dit le Supérieur,

tandis que je vais interroger ce pauvre moribond, reste avec Julie, fais lui entendre raison; sa détresse me navre le cœur. Le frère servant vit bien que cette aimable infortunée ignoroit encore que l'objet de ses plus mórtelles inquiétudes étoit si près d'elle, et il attendit qu'elle le questionat. Où sont mes enfans? demanda-t-elle, pourquoi me laissent ils si longtems seule? Ils ne tarderont pas à revenir, répondit Pierre, ils ont aidé Bertram et Jaqueline à préparer ce qui étoit nécéssaire pour le malade. Oh! mon ami, par pitié ne me cache rien! que t'as dit cet André? quand et où a-t-il vu Pétac?

Des cris et des gémissemens, se firent entendre; le nom de Julie fut repété; elle reconnut cette voix et partit comme un trait. C'étoit Pétac, qui étant retombé dans un accès de délire faisoit retentir la métairie du nom chèri de sa bien aimée. Hélas il la vit bientôt étendue sans connoissance à ses pieds. Cette vue le rendit à lui même et au désespoir! il se jéta à terre à côté de celle qu'il adoroit, la prit dans ses bras, et la serrant contre son cœur, en levant les yeux au ciel sembloit invoquer du fond de son âme, toutes les puissances célestes. Cependant cette épouse adorée ne donnoit aucun signe de vie, Antoinette assise auprès de sa mère poussoit des cris lamentables; tandis que son frère se frappant le front, levoit ses yeux expressifs au ciel comme pour l'accuser de trop de rigueur. L'espérance, ce don de la divine Providence, cette fidelle compagne

qui ne nous quitte qu'au tombeau, sembloit expirer dans le cœur de ce vertueux fils ! tous les avis salutaires du père Bênoit sur la résignation s'obscurcissoient dans son esprit il n'auroit pu supporter plus longtems les tourmens qu'éprouvoit son âme, si cette mère adorée n'eut enfin poussé un soupir plaintif. Le père Jules, pendant l'évanouissement de sa fille adoptive, avoit perdu la tramontane ; la raison de Pétac paroissoit prète à s'echapper de nouveau. Enfin, grace aux soins de Jaqueline, et de Pierre ; Julie réprit l'usage de ses sens, et se trouva dans les bras de celui dont l'absence l'avoit fait languir si longtems. La bienveillante nature réprit ses droits ; ces tendres époux répandirent des larmes abondantes dans le sein l'un de l'autre. Le bon Supérieur, après avoir préscrit ce qu'il jugeoit propre à abattre la fievre dont Pétac étoit atteint ; se retira avec le frere sérvant, laissant cette famille, enfin réunie (et trop longtemps persécutée par une fortune adverse), jouir de l'espoir, qu'elle leur étoit redevenue favorable et leur resteroit constante jusqu'a la mort !

Dès que le père Jules se trouva seul avec Pierre, il lui dit, j'ai changé d'idée au sujet de la confession de Madame de Perbérosier ; vas au plus vite, mon ami, chercher Lyrec ; annonce lui ce dernier, et heureux événement, amène le dans ma chambre, je voudrois lui parler avant qu'il vit son ami. L'heureux frère servant ne fut pas long à se mettre en route, ni Lyrec à accepter l'invitation du Supérieur. Vers les dix heures

lorsque tout étoit tranquille à la metairie ils arrivèrent. Pétac (auprès duquel veilloient ses enfans, et Jaqueline) étoit plongé dans les bras du sommeil, et sa bien aimée sur un lit de repos à côté du sien, écoutoit avec anxiété les différentes modulations des soupirs fréquents, qui s'échappoient de son cœur encore oppressé, comme les vagues d'úne mer, qui à son réflux après un furieux orage, se font entendre sourdement en s'éloignant du bord qu'ils ont trop longtems ravagé. Le père Jules reçut Lyrec à bras ouverts ét après s'être entretenus quelques minutes de l'extraordinaire découverte faite ce jour là, ce saint homme fut chercher la boîte d'ébène, dans le cabinet de sa fille adoptive, et l'ayant mise sur une table devant l'ami de Pétac, il le pria d'en examiner le contenu, et surtout de lire la confession de la prétendue mère de Julie. Je ne dépeindrai pas les différentes émotions qui agitèrent Lyrec en faisant cette lecture et en regardant le médaillon. Quand il eut fini il tomba dans une profonde réverie, que le Supérieur interrompit, en lui demandant si Madame de Perbérosier avoit accusé la vérité au sujet de Pétac. Oui, mon révérend père, répondit ce fidelle ami du plus infortuné des monarques c'est ce malheureux enfant que jadis vous tâchâtes en vain d'arracher au péril qui le menaçoit ; c'est le fils du plus juste, du meilleur, et du plus calomnié des rois ; de ce roi dont l'humanité, et les vertus réellement chrétiennes causèrent la ruine, avec celle de sa famille, et, des

années de malheur à ses amis. Mais comme chacun sait l'histoire de ce déplorable règne, je me contenterai de vous faire le récit de la manière dont Pétac echappa au sort qui sembloit le menacer. Vous et Pierre étiez à Paris lorsqu'on l'ôta de chez Judas Omnis. L'intention des traitres qui avoient pris les rènes du gouvernement, étoient de garder ce dépôt précieux, pour leur propre sureté en cas d'une contre révolution, où pour servir de rançon dans les traités de paix qui pourroient survenir; mais comme les partisans de cette illustre famille leur devenoient de plus en plus redoutables, et réfléchissant que le bas peuple est toujours aussi *inconstant qu'il est aveugle*, et *ignorant;* ils crurent qu'en propageant la mort de l'héritier à la couronne; ils décourageroient les Royalistes, de la moyenne classe, qu'ils ne doutoient pas, être en assez grand nombre à Paris. Cependant ils envoyèrent sécrètement le jeune prince au chateau de Vincennes. Mais comme le peuple auroit pu avoir quelques doutes, le jeune Omnis fut sacrifié, et exposé à sa place! Vous devez vous ressouvenir, mon révérend père que ce petit malheureux étoit à peu près du même âge, du même teint, et de la même taille que Pétac. Deux chirurgiens furent mis dans la confidence, ainsi il ne fut pas très difficile de tromper le vulgaire crédule, la plupart duquel n'avoit peut-être jamais vu Pétac, de très près; et ceux qui par hazard l'auroit connu particulièrement pouvoient attribuer son changement aux convulsions qu'on

eut soin de dire l'avoir assailli quelques heures avant sa mort. Le visage du pauvre petit Omnis (qui sans doute avoit été etranglé) étoit si noir et defiguré qu'il auroit fallu connoitre Pétac, autant que je le connoissois, pour n'y pas être trompé. Quant à moi dès que je fus en liberté au lieu de quitter le Royaume comme on me l'avoit conseillé ; je restai à Paris, non sous le nom que je porte à présent, mais sous divers déguisemens, et differentes appellations. Je rôdai de quartier en quartier, projétant les moyens de soustraire le fils de mon infortuné maître aux dangers qui l'environnoient. J'étois sans cesse exposé à être arrèté ; heureusement que la ville étoit pleine d'espions à la solde des tyrans, et je passai pour en être un, dans les quartiers où je logeois, et d'où je delogeois continuellement. Cependant la mort de Pétac se repandit. Comme tout le monde, je la crus certaine, et me préparois à quitter la situation périlleuse où je me trouvai ; lorsque j'appris qu'un des chirurgiens qui avoient ouvert le corps du jeune prince venoit d'être guillotiné, et qu'on cherchoit l'autre par toute la ville. Il me sembla reconnoitre en ceci la prudente politique du tribunal sanguinaire ! car hélas ! c'est ainsi que les tyrans gardent leur secrets ! J'avois jadis été intime avec celui dont on étoit à la poursuite ; je resolus de tout risquer pour le découvrir ; et (comme de raison) dérouter ceux qui le guettoient. Je ne vous entretiendrai pas mon révérend père des différents rôles qu'il me fallut jouer, ni des

dangers que je courus. Je vous dirai seulement que je parvins à decouvrir mon ami sous les guenilles d'un pauvre estropié. Il me confia tout ce que je désirois savoir ; et me donna une lettre pour un des geoliers du chateau de Vincennes ; lequel n'étoit républicain qu'en apparence. Quelques jours après ceci, cet infortuné fut arrèté, et eut le même sort que son ami ! Muni de la lettre adressée au geolier ; je me rendis à la prison où Pétac étoit détenu. J'y fus admis ; tantôt comme confesseur, tantot comme médecin, où apothicaire. J'eus le bonheur durant plusieurs années de rendre tous les soins dont j'étois capable, à ce cher, et aimable prisonier. J'ignore quels furent les sentimens, et les projets de l'empereur, sur ce dépôt, dont il savoit sans doute l'existance ; mais je puis certifier qu'excepté la liberté, rien ne lui manqua, sous le despotisme tandis que tout le temps que dura la république il éprouva la négligence la plus honteuse. Malgré ce rélachement de sévérité le geolier et moi projétions la délivrance de cet intéressant jeune homme. La France enorgueillie de ses succès, fière sous le joug qu'elle prétendoit ne pas sentir, et se forgeant des chaines en menaçant ses voisins, sembla dans sa prospérité oublier que ce rejéton d'une race jadis adorée éxistat. Le gouverneur de la fortresse où il avoit déjà passé six à sept ans, étoit souvent absent, et rendoit le geolier responsable de l'objet qui lui avoit été confié. Or, comme cet honnète homme n'auroit pas manqué d'être

puni de mort, si nous nous fussions échappés sans lui, je le pris à mon service; et un jour de réjouissance à Paris pour quelqu'avantage obténu sur l'ennemi, nous trouvâmes le moyen de sortir de Vincennes et même de passer au travers de la ville, sans que personne nous reconnut. Nous prîmes la route de Lyon où nous arrivâmes sans accident. Là nous apprîmes bientôt que nous étions poursuivis. Je fis déguiser Pétac en femme, et le renvoyai à Paris avec un domestique de confiance. Le geolier se sauva dans le haut vallais, où il devoit m'attendre, et je restai dans la ville où j'eus le plaisir de voir que ma manœuvre avoit réussie, et d'apprendre que plusieurs émissaires avoient été envoyés hors du Royaume, pour découvrir où pouvoit être le jeune prince. Au bout de deux mois, je fus le rejoindre. Durant mon absence lui et mon domestique avoient été dans des alarmes continuelles. Nous nous travestîmes de manière à être le moins rémarqué qu'il nous fut possible, et après bien des jours de marche, de crainte, et de dangers réels, nous arrivames au haut vallais; là je retrouvai le geolier avec son frère auquel il avoit tout révélé. Cet homme me dit avoir été frère servant au monastère du Mont St. Bernard; il me parla de vous, mon révérend père, et de votre ami Bênoit, que j'avois jadis connu particulièrement. Je me déterminai à vous confier ce dépôt sacré. Mon intention étoit d'abord de le remettre moi même entre vos mains; mais ayant été soupconné de

l'avoir fait évader de sa prison, je fus poursuivi, et reconnu, en Suisse ; le frère du geolier m'avertit du danger que je courois, et je me trouvai forcé de confier l'objet de mes plus tendres sollicitudes, à mes trois compagnons, en leur recommendant d'éviter la grande route, et de ne voyager que de nuit. En prenant congé de mon bien aimé pupille, je mis dans la poche de sa veste la lettre dont je vous ai parlé ; et lui fis promettre de ne pas se révéler qu'il n'ait de mes nouvelles. Ma détresse en me séparant de cet illustre fugitif fut extrême ; nous versâmes des larmes amères dans le sein l'un de l'autre. J'eus le bonheur d'échapper à toute poursuite, et arrivai à B— où j'appris que le Duc de Ghienne avoit été arrèté et conduit à Paris, où, à la honte éternelle de la politique de ces tems là, il fut lâchement assassiné ! Je fus bientôt obligé de quitter l'Allemagne, où nos compatriotes faisoient des progrès rapides, et je passois en Angleterre. Mes trois compagnons devoient me rejoindre dans ce Royaume, après avoir mis Pétac en sureté. Je les trouvai à Londres. Le geolier me dit qu'il avoit été obligé de confier cet infortuné prince, à deux amis de son frère, et de se cacher longtemps avec ses compagnons, sans oser prendre le chemin qui conduit au monastère, vu que ceux qui me cherchoient avoient continué plusieurs semaines à rôder dans cette partie de la Suisse. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit, et par des chemins de traverses, qui très souvent les éloignoient du mont

St. Bernard que ces hommes parvinrent enfin aux murs du cimetière dans lequel ils déposèrent l'affligé Pétac. La raison pour laquelle ils le quittèrent si brusquement fut, que se sachant poursuivis ils désiroient dérouter ceux qui les espionnoient en prenant differentes routes pour se rendre au port de mer que le geolier leur avoit indiqué ; où après avoir récompensé leur fidélité il s'embarqua avec ses deux compagnons, pour venir me rejoindre. Quant aux raisons qui peuvent avoir induit mon bien aimé Pétac à devenir domestique de Bertram, ajouta Lyréc, je les ignore aussi bien que vous, mon révérend père ; lui seul peut nous instruire de cela.

Ici finit le récit de cet ami fidelle. Le lendemain, Julie quitta un instant, son mari, et fut introduite à celui qu'elle désiroit tant connoître. Il la serra d'abord contre son cœur avec une tendresse, et une émotion extrême ; puis s'inclinant avec le plus profond respect, il lui baisa la main, en versant des pleurs qu'un triste souvenir lui arracha malgré lui. Cette tendre épouse le conduisit dans la chambre du malade, qu'elle avoit eu soin d'avertir. Je ne décrirai pas la joie qu'éprouvèrent ces deux amis en se retrouvant dans les bras l'un de l'autre ; ni les progrés, ni la guérison de la maladie de Pétac ; qu'il suffise de savoir qu'à force de soins, il fut rendu à la tendresse de Julie et à celle de ses enfans, aussi bien qu'aux souhaits les plus ardents de ses amis. Lyréc ne laissa pas échapper la première occasion

de demander à ce prince, si longtems persécuté, des nouvelles d'André? Pétac sourit, et en présence de ses enfans, du père Jules, et de Pierre, il commença ainsi son histoire:

Fermement résolu dès que je me vis en sureté; adopté du père Bênoit, aimé du Supérieur, et surtout estimé de Julie; de renoncer à tout ce qu'on appelle grandeur, et dignité; je réfléchis que Dieu en plaçant l'homme sur la terre devoit y avoir placé aussi le vrai bonheur, en lui laissant le soin de le trouver, et que si nous étions malheureux, c'étoit faute de savoir où le chercher. Où le trouverai-je donc? me demandai-je; il n'approche certainement pas le palais doré des rois, il ne se trouve pas non plus dans le tumulte, ni dans la multitude: il fuit l'ambition, l'orgueil, l'avarice, et enfin tous les vices, plus ou moins grands. En faisant ces réflexions il me sembloit qu'une voix interieur me répondoit, Tu le trouveras dans le christianisme; qui renferme toutes les vertus. Mais, me demandai-je encore, comment peut on le trouver dans un monde perverti et corrompu, où l'esprit est sans cesse distrait par la folie accompagnée de l'erreur, et de l'amour propre? où l'âme est entourée de nuages épais, et où, enfin, ne marchant qu'à tâtons, en tâchant de récueillir le beaume de la vie, on ne trouve qu'amèrtume! La même voix me dit, cherche la solitude, fille de la contemplation, et sœur de la paix; elle nourit la vertu, caresse l'innocence qui s'endort sur des roses, sans en sentir les épines;

et leur fait boire à long trait, la coupe du bonheur. L'étude, chargée de ses trésors, les répand autour d'elle, d'une main prodigue, et en fait gouter tous les charmes à celui qui la cultive. Ainsi, continua Pétac, je m'enthousiasmai de plus en plus, pour la vie solitaire; non pas tout à fait en Hermite; car je sentai que l'homme ne fut pas créé pour vivre entièrement seul. Mais l'idée d'une chaste compagne, dont les sentimens correspondroient au miens; me parut le comble du bonheur. Enfin, je trouvai en Julie, l'objet qui pourroit me rendre heureux. J'ignorois son rang; mais j'avois renoncé au mien, et je résolus de lui cacher qui j'étois; concevant que l'égalité entre époux devoit ajouter à la félicité conjugale. Je n'avois pas une très grande estime pour Madame de Perbérosier, mais par ses artifices, et ceux du soi-disant père Jean, je la crus tout autre qu'elle n'étoit. Je m'unis à celle que je croyois ètre sa fille; et de quel bonheur, ne jouîmes nous pas, durant quatorze ans! A cette époque, juge mon cher Lyréc, de l'horreur qui s'empara de mes sens, lorsque l'infâme Berthou mit sous mes yeux la lettre soussignée S. Robespierre!—Cette vue me fit perdre la tramontane; je courus nuit et jour, sans savoir où je portois mes pas! enfin je tombai de lassitude au pied d'une rocher, où je perdis toute connoissance. Je ne sais combien de tems je restai dans cet état; mais lorsque je repris le sentiment des plus cuisantes douleurs, que le cœur puisse jamais ressentir, je me trouvai

[redacted]

dans une mauvaise chaumière entouré de pauvres gens fort mal vêtus. Où suis-je? demandai-je. Dans le haut vallais, me répondit on, notre André (en me montrant un homme dont l'apathie me frappa) vous a trouvé auprès de sa caverne. Je ne vous dépeindrai pas cet André, poursuivit Pétac, car il fut mon modèle en tout point, depuis que je me suis mis au service de Bertram; et la seule différence entre moi et l'imbécille du haut vallais est (s'il existe encore) qu'il vit parfaitement heureux dans l'état d'imbécillité qui lui est naturel; au lieu que j'étois miserable dans celui que je m'efforçois d'adopter, comme un remède aux souvenirs qui me déchiroient l'âme. Les maîtres de la chaumière, laquelle paroissoit l'asile de la pauvreté personnifiée, me dirent d'un air content, que tout leur avoit prospéré, depuis qu'ils avoient pris ce bon André à leur service; et j'appris que la superstition bienveillante des habitants de cette partie de la Suisse, est telle, que quand ils ont le bonheur d'avoir un idiot parmi eux, ils mourroient plutôt de faim que de le laisser manquer. Ces bonnes gens me laissoient en pleine liberté, et en les épiant, je me demandois quelque fois si après tout, le vrai bonheur ne gîtoit pas dans l'imagination. Ils vivent au jour la journée, ne s'inquiètent de rien, ni ne s'embarrassent de ce qui se passe autour d'eux. J'étois devenu si malheureux que j'enviai leur sort. Le descendant d'une des plus illustres familles de l'Europe, envioit André!—La dernière nuit que je passois dans ce

miserable réduit, après avoir réflèchi aux malheurs inouis de mon enfance, et à ceux que j'éprouvois alors ; les quatorze années de bonheur dont j'avois joui, ne me semblèrent plus qu'un songe agréable et trompeur, qui avoit disparu, comme un ombre. Je commencai à me considerer l'objet de la vengeance céleste, désigné dès ma naissance à expier, par mon humilité, et ma résignation, les erreurs que mes ancètres pouvoient avoir commises. Cette idée ranima mon courage, et l'espoir renaquit en moi. Je trouvai une gloire, et une satisfaction infinies à m'offrir en sacrifice, et à me soumettre aux décrèts de la Providence divine, sans oser même espérer que la main du Très-haut daignat s'étendre sur moi pour me délivrer dans cette vie ; mais non sans l'espoir d'être reçu dans son sein paternel dans l'autre ; où réuni aux auteurs de mes jours, nous jouirions d'un bonheur sans fin. Après ces réflexions, je m'endormis moins agité. Mais hélas ! comme un rayon du soleil qui par hazard perce à travers les nuées obscures, qui menacent une tempête, et disparoit aussitôt ; de même je me reveillai le matin plus abattu et sombre que jamais. Cependant je me déterminai à quitter mes hôtes, et les chargeois de me procurer un accoutrement tout à fait semblable à celui d'André, je laissai à ces pauvres gens ma montre, mes habits, et le peu d'argent qui me restoit ; muni d'un gros baton je me mis en route ; et sous le nom de l'idiot du vallais je résolus de commencer mon va-

crifice, en travaillant pour ma nourriture chez les paysans qui voudroient m'employer. Quoique je voyageasse au hazard, demandant souvent l'hospitalité (toujours refusé du riche, et jamais de l'indigent), cependant comme par une impulsion involontaire, je me rapprochai du mont St. Bernard. Un soir harrassé de fatigue, j'entrai dans une grange, et me couchant sur la paille, je tombai dans un profond sommeil. Mon aimable, et à jamais regretée mère, m'apparut en songe; elle tenoit d'une main une couronne, dont l'éclat éblouissoit; et de l'autre une guirlande de fleurs immortelles. Les ayant posées à terre, elle m'ordonna de fouler l'une ou l'autre à mes pieds. J'hésitai, craignant de lui déplaire, en suivant mon inclination. Alors j'entendis une voix qui me dit, Considère mais ne crains rien. Je m'avançai d'un pas ferme, et mis le pied sur la couronne, laquelle dès que je l'eus touchée se changea en une fumée noire, et épaisse qui se dirigea vers le nord! Je me retournai pour prendre la guirlande d'immortelles; et vis Julie qui la cachoit dans son sein; lorsqu'un Aigle l'enleva dans ses serres, et un nuage obscur la déroba à mes yeux. Ma mère étoit démeurée à la même place, et me regardant d'un air fier, et majestueux, proféra ces paroles. En vain l'ange destructeur sortit des abymes, a moissonné les plus nobles et brillantes fleurs. En vain a-t-il tâché de déraciner l'arbre de l'espérance avec le lis. Cette noble tige rébrillera avec plus d'éclat que jamais. Mais mon

cher fils, continua-t-elle, n'oublie pas que tu as foulé à tes pieds, une couronne qui feroit ton malheur. Evite la, et tu trouveras ce que tu cherches depuis longtems, le vrai bonheur; non sans mélange, mais aussi parfait qu'il existe la sur terre. Adieu. Je me réveillai dans une agitation extrême, et pleurai amèrement. L'homme à qui appartenoit la grange, où j'avois passé la nuit, m'employa pendant quelques jours. Parmi les paysans j'entendis par hazard les noms de Bertram et de Jaqueline. Je me ressouvins de ce que le père Bênoit nous avoit dit, et résolus de me mettre à leur service, et d'oublier dans cette solitude tous mes malheurs, en m'efforcant de devenir misanthrope, et pour éviter trop de questions, je feignis l'idiotisme. Les efforts que je fis pour adopter l'apathie que je feignois, avec les devoirs que j'avois à remplir chez Bertram; m'occupèrent l'esprit de manière à amortir en quelque sorte les tourmens de mon âme. Je tâchois de m'étourdir sur mes infortunes, et à éloigner de ma pensée le souvenir déchirant des maux que j'avois soufferts. Je m'étois familiarisé avec le rôle que je jouois depuis plus de deux ans; lorsque pendant plusieurs jours de suite je manquois Bertram; je n'osais faire aucune question crainte de me trahir. Mon inquiétude étoit extrême; et je ressentis une joie réelle lorsqu'un matin je le vis entrer comme de coutume dans ma caverne. Il avoit l'air triste; je ne voyais Jaqueline, que très rarement, elle ne vaquoit plus aux affaires du ménage

comme autrefois ; une vieille sarcleuse venoit tout les jours à la métairie aider son mari, qui étoit, contre son ordinaire, prèsque toujours seul. Une fois je me hazardois à lui demander d'un ton brusque où étoit sa femme? Dans le jardin André, me répondit il en souriant. Cette réponse augmenta ma curiosité, car me disai-je, que peut elle faire là du matin au soir? Je rôdois autour des murs de ce jardin que j'aurois voulu pouvoir escalader, car la porte en étoit toujours fermée. Un jour je regardois par le trou de la serrure, et vis deux femmes qui sarcloient le parterre. Je reconnus l'une pour être Jaqueline mais ne pouvois deviner qui étoit l'autre. Le lendemain Bertram m'ordonna d'aller au jardin avec ma brouette où je trouverois sa femme. Je ne me le fis pas dire deux fois. Jugez mes chers amis de ma surprise en trouvant là ma chère Antoinette seule avec Jaqueline. Ha ! s'écria cette aimable fille en se jetant dans les bras de son bien aimé père, ton enfant t'a vu, t'a parlé, et a eu peur de celui pour qui elle donneroit sa vie ! Si je n'eus fui, continua Pétac, je me serois trahi, et t'aurois demandé ce qu'étoient devenus ta mère, et ton frère ! Quelque temps se passa dans les plus mortelles inquiétudes. Enfin la dernière fois que je fus à Sion, au lieu de fermer l'oreille, comme j'avois coutume de faire, à toutes les nouvelles de la ville, j'écoutai avec la plus grande attention les chuchoteries d'une douzaine de personnes assemblées dans un coin du marché, parmi

lesquels je reconnu Simonet et sa mère. Là j'entendis parler de la délivrance du Supérieur Jules, après avoir subi une longue captivité, avec sa fille adoptive. L'âme assaillit des plus cruelles angoisses ; je reprit le chemin de la métairie ; à quelque distance de laquelle, j'apercus les deux anciens moines qui se reposoient sur le tronc d'un arbre. Je descendis de ma mule, et m'approchai d'eux sans qu'ils s'en aperçussent ; et à la faveur de quelques broussailles qui me déroboient à leur yeux, j'écoutai une partie de leur conversation ; et—Oh regrets qui ne s'éffaceront jamais de mon cœur—j'appris que j'avois perdu l'ami de ma jeunesse mon protecteur ! — Ici les sanglots coupèrent la voix à Pétac, qui peu après finit son récit en disant, cette fut ce foudroyante nouvelle qui me mit dans l'état où je fus trouvé à la caverne.

Lyrec dans le cours de la journée hazarda de suggerer qu'il seroit peut-être possible de prouver l'existence de...... mais le Prince l'interrompit en s'écriant avec véhémence, Jamais, jamais, puis fléchissant un genou en terre, et levant les mains et les yeux au ciel, il supplia ainsi l'Auteur de tout bien, O Dieu tout puissant, ne permets pas que ma Julie, ni nos chers enfans, regrettent jamais ce haut rang si dangereux, si rempli d'écueils, et au prix duquel la mort me paroit préférable. Ville coupable, si chère à mon enfance ; ingrate ! tu mis le comble à tes forfaits en dégradant, en avilisant, l'unique rejéton d'une

race jadis adorée ! Oh ! cruels souvenirs qui me déchirent l'âme.

Pétac, cher ami de mon cœur, s'ecria sa tendre épouse en le serrant dans ses bras, pourrois tu jamais croire que ta Julie désirat d'autres biens que ceux qu'elle possede ? non, je te réponds de mes sentimens, et de ceux de tes enfans. Ces gages de leur chaste amour, aux pieds de leur père cheri, lui protestèrent que le seul bien auquel ils aspiroient étoit de vivre à jamais avec leur chers parents. Pétac les regardant avec émotion leur dit : combien de créatures (à la honte de l'humanité), jeunes et innocentes comme vous, mes enfans, lesquels semblables aux fleurs naissantes d'un champs emaillé, et rafraichi par la rosée du matin, brillantes à leur aurore, qui, au crépuscule (déplorables victimes du barbarisme) furènt moissonées, et foulées aux pieds de l'impie ! Non, mon cher Lyrèc, poursuivit-il en tendant la main à ce fidelle serviteur, ne crois pas que je veuille ajouter au nombre des prétendants qui ont parû sur la terre, avoués des uns, niés des autres, toujours causes de guerres intestines, et étrangeres. La dernière preuve que je te demande de ton amitié, est de détourner tout soupçon sur mon existence. De plus, continua cette illustre victime des vicissitudes humaines ; je sens que mon tempéramment est affaibli ; la paix, la tranquilité, et la liberté peuvent seules prolonger mes jours ; et tu sais, mon ami, s'il est possible que

celui qui gouverne les autres hommes, et désire les rendres heureux, puisse jamais jouir de ces bienfaits de la Providence ! Lyrec acquiesça, le Supérieur approuva, et Julie anticipa le retour du bonheur dont elle avoit tant deploré l'absence. Auguste et sa sœur étoient au comble de leurs vœux. Puisse l'amour fraternel qui vous a toujours uni, leur dit Pétac, suffire à jamais à vos cœurs ! car à-présent que vous savez d'où vous descendez, mes chers enfans (à moins que des choses bien extraordinaires n'arrivent) le célibat est votre partage. Ah, répondit son aimable fils, les sentimens que mon âmc éprouve pour tout ce qui m'entoure me suffiront tant que je vivrai. Antoinette embrassa ce frère chèri en soupirant, et laissa échapper quelque larmes ; c'étoit sans doute l'effusion des sentimens qui l'agitoient !

L'anniversaire de la mort du père Bênoit approchoit, le Superieur devoit être de retour au monastère pour célébrer ce triste jour, qui fut aussi fixé pour réinhumer la Duchesse de Ghienne qu'il étoit convenu de déposer dans le cimétière du monastère à côté de ce saint homme. Bertram et Jaqueline devoient accompagner leurs hôtes pour assister à cette auguste cérémonie. Tout le couvent vint au devant du vénérable père Jules. Quelle fut son emotion, et celle de ses protégés, en voyant sur la bannière qui précédoit la procession, l'image de St. Bênoit représenté sous les traits frappants de l'homme de bien qui portoit son nom !—Le premier mouvement d'Auguste et

d'Antoinette fut, en fléchissant le genou, de rendre hommage au bienfaiteur, dont le souvenir étoit toujours présent à leurs pensées ! Qu'on se garde bien de croire que ces vértueux enfans ayent jamais été induits dans l'erreur d'adorer des images !—Non, leur pieux précepteur étoit l'ennemi de la superstition, et regardoit comme un crime de couvrir la vraie religion du voile de la fraude, ou du manteau de l'erreur. Le christianisme dans tout sa vérité, disoit il, est si beau, que la moindre alteration en ternit l'eclat, et en obscurcit la pureté. C'est un joyau que la simplicité fait briller sur le front de la candeur. Lors qu'accompagné de ses pupilles, il leur expliquoit les sujets des tableaux, et statues que l'eglise du monastère renferme, il avoit soin de leur dire : Tous chrétiens doit honorer, et révérer dans ces images, les vertus de ceux qu'elles réprésentent et tâcher de les imiter ; de même que les enfans de parents vertueux, révéreroient, et contempleroient avec le sentiment de l'amour filial la ressemblance de ceux à qui ils doivent le jour ; lorsque la mort les en a privé. Cependant la procèssion avoit atteint le père Jules, qui fut placé sous un dais magnifique, precédé d'enfans de chœur, dont les uns encensoient l'air, tandis que les autres parsémoient le chemin de fleurs odoriférantes. Une superbe collation étoit préparée au monastère, où lui et ses protégés, furent reçus avec les marques de la joie la plus sincére. Le jour de l'anniversaire, où l'âme pure du juste, prit son essor vers

le séjour des bienheureux, étant arrivé, les enfans du séminaire, dont nous avons parlé avant, se rendirent à l'église pour assister à la grand messe, et aux funérailles de la Duchesse de Ghienne. Je ne décrirai pas la pompe mélancolique que présenta ce jour de cérémonies funéraires; ni l'effet qu'elle eut sur des âmes aussi sensibles que l'étoient celle du Supérieur, et de ses protégés. Ceux qui en étoient l'objet les touchoient d'assez près pour se le figurer; mais sans y avoir le même intérêt; qui peut, sans être ému jusqu'aux larmes, entendre ces antiennes, et cette musique funèbre qui serre le cœur, et saisit les sens? Qui peut sans verser des pleurs involontaires voir les funérailles d'un guerrier, précédées des sons lugubres qui, sur un champ de bataille ont fait eclater sa renommée. Enfin le calme renaquit au monastère. Le séminaire vint rendre homage à ses bienfaiteurs, et leur temoigner sa joie de leur retour. Ceux ci, revirent leurs pupilles avec la plus grande satisfaction, et les congédièrent, en leur promettant la continuation de leur bienveillance. Lorsqu'ils furent partis, Julie demanda à Antoinette, si elle, et son frère, avoient fait aucun changement dans leur plan d'éducation. Non, ma chère maman, répondit cette aimable fille, le vôtre étoit trop parfait, pour y rien changer. Mais nous avons découvert ce que vous désiriez tant trouver, savoir, la méthode d'enseigner les règles de la grammaire, sans l'apprendre par cœur, et pour ainsi dire en jouant;

Réellement ! dit sa mère et comment cela ? D'abord, répondit Antoinette, nous leur expliquons aussi clairement qu'il nous est possible, les neuf parties du discours, et la différence entre les verbes neutres, actifs, et réfléchis ; ensuite nous donnons à chacun, ou chacune de nos pupilles, le nom d'une de ces parties, et d'un de ces vèrbes. Puis, les faisant asseoir devant nous, nous leur lisons hautement, distinctement, et très doucement quelques sentences, ou passages de nos meilleurs auteurs ; alors celui où celle qui porte le nom du verbe, ou de la partie du discours, lève la main en signe de reconnoissance, lorsqu'il l'entend prononcer, après quoi, nous les questionons sur le gènre, le nombre, le mode, le tems, et la personne de chaque mot auquel ils ont répondu. Cette methode, continua-t-elle, suggéra à mon cher Auguste, de donner aux plus savants de ses pupilles, les noms d'Episode, de Similitude, de Métaphore, d'Hyperbole, et de Morale ; et quand il leur lit Télémaque chacun se lève lorsqu'il reconnoit son nom. Outre cela nous avons accoutumé nos enfans à faire des diligences, deux fois la semaine ; c'est à dire, d'écrire, non seulement ce qu'ils ont appris de nouveau, mais leurs observations, et opinions, sur ce qu'ils ont lu, ou entendu lire.

Pétac, et Julie embrasserent leurs chers enfans en signe d'approbation. Continuez, mes jeunes amis, leur dit le père Jules, qui assis à quelque distance avec Lyréc et Pierre les avoit écouté at-

tentivement, continuez à travailler au bonheur de ceux que la Providence a mis sous votre direction, car des générations à venir pourront s'en ressentir, surtout enseignez leur l'oubli de *soi*, pour s'occuper d'autrui et à ne jamais entretenir une trop haute opinion d'eux même. Ah, sans doute, interrompit Lyréc, tant de gens dans le monde, rapportent tout à eux, et oublient, que tout ne doit pas plier devant *le moi*, qu'ils ont adopté, et oublient que souvent la vertu souffre, tandis que le vice jouit.

Le François, poursuivit il, n'a pas un mot qui exprime ce vice au juste, mais j'ai demeuré dans un pays étranger qui en fournit un très expressif que j'ai oublié. Et ce vice, est il plus commun dans ce pays là qu'ailleur ! demanda Antoinette. Il n'y a pas de contrée, ma chère demoiselle, repliqua Lyréc, quelque puisse être son vice dominant, qui n'ait un grand nombre d'exceptions. Ha ! dit Julie, puissent elles être en aussi grand nombre qu'elles le sont dans les règles de notre grammaire, qui m'ont jadis tant tourmentées.

Tout étoit prèt à la maisonette pour y recevoir nos heureux époux ; mais désirant donner une petite fête à leurs chers enfans, et voulant leur ménager la surprise, ils les prièrent de rester au monastère jusqu'a ce que le Supérieur, qui étoit encore foible, soit tout à fait rétabli, et en état de venir avec eux.

Cet arrangement ne déplut pas à Auguste ni à

sa sœur, car le tems approchoit qui devoit ramener Alexandre au mont St. Bernard. Le jeune Pétac n'avoit pas oublié sa promesse; et Antoinette étoit curieuse de savoir qui cet intéressant guerrier pouvoit être. Elle espéroit aussi qu'il étoit tout à fait gueri de sa maladie, et qu'il n'avoit pas oublié les préceptes du père Bènoit.

Enfin ce jeune homme, accompagné de sa mère et d'un seul domestique, arriva à la Ruine. Le père Jules reçut en même temps une lettre qui parut le surprendre, il envoya aussitôt chercher cette dame, et son fils, qu'il admit dans l'intérieur du monastère, et commanda à ses jeunes protégés de ne se pas montrer tant que ces étrangers seroient avec lui, et de borner leur promenades au jardin. Lyrée et Pierre étoient à la maisonette à aider leurs parents aux préparations de la fête; le prémier ayant promis de passer l'été avec eux, et le second devoit venir les chercher dès que le saint père seroit disposé à les accompagner. Tant de précautions, et de mystères éveillerent la curiosité d'Auguste et de sa sœur. Avec quelle impatience ils attendoient l'heure où tout seroit tranquille, et plongé dans les bras du sommeil.

Enfin ce moment tant desiré arriva. Ils sortirent sans bruit de leur cellule: mais quelle fut leur étonnement lors qu'en entrant dans le passage qui conduisoit au jardin, ils virent à l'autre bout un étranger, qui sembloit les guetter, et qui disparut

aussi-tôt. Antoinette effrayée rentra. Auguste, plus hardi, avança vers l'endroit où cet homme s'étoit montrer à leurs yeux, lequel se présenta de nouveau devant ce jeune garçon, qui le reconnu pour ce grand chasseur, qui l'avoit délivré d'entre les mains d'un des satellites de l'Abbé Clinquant. Monsieur, j'ai épouvanté votre compagne, dit il, allez la rassurer, et ne craignez rien. En disant cela il s'en alla et laissa Auguste dans une surprise extrême. Il se disposoit à aller rejoindre sa sœur, lorsqu'il la vit venant vers lui d'un air inquiet. Lui ayant fait part de la découverte qu'il venoit de faire, elle réva quelques temps, et lui dit, qu'elle avoit observé de sa fénêtre un homme qui lui ressembloit, entrer au monastère, peu après l'arrivé des étrangers, et qu'elle ne doutoit pas qu'Alexandre, ne put leur dire qui il étoit. Nous verrons, répondit Auguste; et ouvrant la porte du jardin, ils y entrèrent, et virènt le jeune guerrier, qui les attendoit avec impatience. Dès qu'il les aperçut il s'avança précipitamment vers eux, les bras ouverts, en s'écriant, Oh, mes chers amis, vous révois-je enfin ! et pressant le jeune Pétac contre sa poitrine, les larmes de la joie la plus vive coulèrent en abondance le long de ses joues ; puis se tournant vers Antoinette il fléchit un genou, et pressant contre son sein la main qu'elle lui tendit, lui parla ainsi : Fille charmante, que de graces n'ai-je pas à te rendre ! ton image, et les préceptes que tu gravas dans mon cœur, en caractères ineffaçables ont

adouci l'amertûme de mes peines; ils m'ont rendus à moi même, en m'inspirant la résignation. Permettez, mes amis, poursuivit il en se relevant, que je vous félicite; plus heureux que moi (et il soupira amèrement) vous êtes réunis à l'auteur de vos jours! Tandis qu'il donnoit ainsi un libre cours à l'effusion de son âme, son teint s'animoit, ses yeux, en regardant la jeune vierge, brilloient de l'eclat des premiers rayons du soleil, que l'aurore tempère en disparoissant. Mon cher Alexandre, lui dit Auguste en l'embrassant avec affection, tu vois que nous ne t'avons pas oublié; mais par quel hazard sais tu que j'ai enfin rétrouvé mon père?—Asseyons nous, lui dit le guerrier, je vais te satisfaire; et il commença ainsi:

Sous de simples soupçons l'Abbé Clinquant, d'accord avec le faux Supérieur Jean, avoit formé quelqu'abominable complot contre la liberté et peut-être la vie de ton père, qu'il avoit representé commme suspect au gouvernement. On vouloit (je ne sais pourquoi) m'en rendre complice, et que j'accompagnasse mon précepteur dans cette expédition. Mon illustre mère s'y opposa ouvèrtement; ce qui la brouilla sans retour avec ces deux hommes. J'ignore encore toutes les particularités de cette affaire dont elle m'a promis l'explication, dès qu'elle auroit eu un eclaircissement avec le père Jules, à qui son intention est, de révéler qui nous sommes, après lui avoir prouvé combien elle fut trompée et induite en erreur par l'un et l'autre de ces méchants. Car mes

chers amis, l'aimable, et pieuse infortunée à qui je dois la vie est incapable de se prêter à la moindre injustice. Je connoissois trop bien l'abbé Clinquant, poursuivit Alexandre, pour croire qu'il se désistat, car c'étoit un de ceux que les obstacles irritent, et je commençai à craindre pour toi mon cher Auguste. Je pensois aussi aux mortels regrèts qu'éprouveroit ta bién aimée Antoinette, si quelque chose t'arrivoit. La vrai vertu est brave, disai-je, et il défendra son père au péril de sa vie. Tandis que je pensois à tout cela Cæsar entra. Cet homme est mon domestique le plus fidelle, il m'a vu naître, et m'est très attaché, il est doué d'une force, et d'un courage à toute épreuve. Je lui confiai mes alarmes. Or comme il pouvoit aisement trouver un prétexte pour s'absenter; nous convînmes que sous quelque déguisement il te suivroit, et ne te perderoit pas de vue; que tu ne sois de retour. Juge de ma surprise lorsqu'il revint, et m'appris que tu avois retrouvé ton père, qui s'étant battu avec Clinquant l'avoit tué. Tu sais le reste, ajouta le jeune guerrier en finissant son récit.

Ni Auguste, ni sa sœur ne le désabusèrent sur ce qu'il croyoit que Lyrée fut leur père, car alors le secret de Pétac se trouvoit être en sureté: mais ils exprimèrent avec la plus vive affection leur reconnoissance envers ce genereux ami, qui leur fit promettre le plus inviolable secrèt sur cette aventure. Sans doute, dit Antoinette, que ce brave Cæsar est celui qui m'a fait peur lorsque nous ve-

nions au jardin? Vrai-semblablement, repliqua Alexandre, car comme nous sommes venus incognito, c'est le seul domestique que nous ayons amené. Le reste de cette soirée se passa du côté du jeune héros en protestations d'une amitié à toute épreuve, et de celui des aimables jumeaux, en admiration de la beauté, des graces, et de l'esprit de leur compagnon, qui avant de se retirer leur dit, que son intention étoit de demander au Supérieur la permission de revenir plus souvent au monastère, et que dès qu'il l'auroit obtenue il espéroit, par le moyen de ses chers amis, faire connoissance avec leurs dignes parents. Hélas, dit Auguste, chagrins de frustrer cet espoir ils ont résolu de vivre dans la plus austère solitude, nous avons promis de nous y conformer, et je crains... .. Que dis tu? interrompit Alexandre avec chaleur, crois tu que je renonce jamais aux doux charmes que me promettent une amitié réciproque? et aux sentimens que ton aimable sœur m'a inspirés? Oh mes chers amis, si vos cœurs sentent comme le mien le besoin d'aimer, si vous êtes sincères dans les marques d'estime que vous me montrez, ne ferez vous rien pour accélerer mon bonheur, en parlant en ma faveur, aux auteurs de vos jours? Pourquoi ce silence, et cette froideur qui me tue? Ne nous accuse pas d'indifférence, ni d'ingratitude, s'ecria Antoinette, ah! estimable jeune homme, si tu pouvois lire dans mon cœur; le service que tu as rendu à mon cher Auguste, dans le péril qui le menaçoit ne s'effaçera jamais de ma mémoire.

Et ce souvenir, repliqua le héros, sera-t-il le seul sentiment que tu éprouvera pour celui qui se dévoue entièrement à toi, fille celeste ? Oh ! ne me reduis pas au désespoir ! tu as commencé ma guèrison, achéve ton ouvrage, et ne me rends pas plus malheureux que jamais ! Je t'adore, chère Antoinette, continua-t-il en se jétant à ses genoux, je t'ai idolatrée dès la première fois que je te vis, et je sens que je ne puis vivre sans te voir, sans t'aimer, sans l'espoir d'être... Arrête ! interrompit la jeune vierge, l'amitié la plus pure, et la plus sincère est tout ce que je puis t'offrir ; car jamais je ne me séparerai de mes parents, ni de mon bien aimé frère. Fie toi à ma foi, fille adorable lui dit le guerrier, fais moi connoître à ceux à qui tu dois la vie, et je te jure de ne t'en jamais séparer.

Minuit sonna ; il fallut se retirer. Alexandre fit promettre à ses jeunes amis de revenir la soirée suivante, et il les quitta à regrèt. Que ferons nous ? dit Auguste à sa sœur, dès qu'ils furènt seuls, crois tu que nos chers parents consentent à recevoir ce charmant jeune homme ? J'avoue qu'un tel ami ajouteroit à ma félicité ; il est si aimable, et si attrayant répondit Antoinette en soupirant. Ah, s'ecria son frère avec enthousiasme, que la religion, et la vertu ont de pouvoir sur les cœurs qui ne sont pas entièrement corrompus ! comme il est revenu de ses erreurs et des faux principes que ses précepteurs lui avoient donnés ? Qu'il est savant pour son âge, poursuivit

[redacted]

la jeune vierge et qu'il a d'esprit ! je m'étonne qui il est. Si je n'eus craint de lui montrer de la méfiance, dit Auguste je lui aurois fait cette question. Cependant, ajouta Antoinette, je trouve une espèce de satisfaction, à voir comme il s'est attaché à nous sans se douter qui nous sommes. Sa mère doit se révéler à notre bon Supérieur et.... Ah, interrompit son frère, cela me suggère une idée. Je lui conseillerai de s'adresser à ce saint homme pour l'introduire à mon père. Tu sais ma bien aimée qu'il doit lui demander la permission de revenir souvent au monastère. C'est ainsi que l'imprudence, séductrice de la jeunesse, semoit des ronces et des épines sur le chemin de roses, que la religion, et la vertu leur avoient tracé. L'erreur flatoit leur innocence, et l'illusion en les éblouissant, les aveugloit. Hélas ! quelque puissent être les avantages d'une éducation bien conduite ; il est une chose qu'on ne peut ni enseigner, ni communiquer ; c'est l'expérience ; quelque doux, ou amer, que soit le fruit qu'on en retire ; on ne peut le participer ; car les nuances de la vie humaine varient à l'infini, et souvent ce qui seroit profitable aux uns, devient ou inutile, ou nuisible aux autres. L'esprit rempli d'idées romanesques Auguste et Antoinette se séparèrent pour le reste de la nuit. Des songes agréables et trompeurs voltigèrent autour d'eux jusqu'à ce que la cloche du réfectoire les avertit qu'il étoit temps de se léver. La journée se passa à faire des chateaux en espagne dans lesquels Alexandre se trouvoit

tout naturellement placé. A dix heures du soir on se retrouva au jardin où le héros étoit arrivé le premier. Après les démonstrations de la plus vive joie, nos jeunes protégés apprirènt que la mère de leur aimable compagnon s'étoit entièrement justifiée auprès du père Jules, d'avoir eu aucune part aux impostures du coupable trio, dont les deux qui restoient, devoient être envoyés à Rome, pour y être poursuivis selon leur délit. Je ne répéterai pas la conversation de ces trois amis durant les deux heures qu'ils furent ensemble, sous le berceau de roses. Alexandre étoit l'éloquence même, et la persuasion qui couloit de ses lèvres s'épanchoit insensiblement dans le cœur d'Antoinette, et enflamoit l'imagination vive et ardente d'Auguste. Ils se séparèrent cette soirée là avec des protestations réciproques d'une amitié durable, et à toute épreuve. Ce mot *amitié*, est si commode dans la bouche des femmes! souvent il sert de masque à un sentiment plus tendre; car celle que la timide modestie empêche de dire à celui qu'elle préfére; *je t'aime*, lui dira toujours sans scrupule qu'elle a de *l'amitié* pour lui. Ah! mon bien aimé Auguste, lui disoit sa sœur le jour suivant, que nous allons être heureux! rien ne manquera plus à notre félicité: dans le sein de l'amour paternel, la tendre, et pure amitié, mettra le comble à nos vœux! à notre chère maisonette nous trouverons enfin ce que les hommes cherchent toute leur vie, et ne trouvent jamais; le vrai bonheur! Tandis que ces victimes du sentiment,

se repaissoient ainsi de chimères, leurs heureux parents jouissoient par anticipation de l'agréable surprise qu'ils leur préparoient. C'etoit une fête champêtre, à laquelle tous les enfans du séminaire devoient assister, en habits neufs; et qui à l'approche de leurs jeunes bienfaiteurs, accompagnés de hautbois, de flageolets, et de tambours de basque, se préparoient à semer de roses, la route qui conduit à cette charmante solitude.

A l'aube du jour prochain, Pierre devoit se rendre au monastère, pour les y conduire. Cependant dix heures sonnèrent, nos jeunes protégés furènt exactes au rendez-vous; le guerrier ne les fit pas attendre longtems, Oh mes amis, leur dit-il, demain au lèver de l'aurore nous quittons ces lieux si chers à mon cœur! mais j'y reviendrai bientôt; le bon Supérieur sait qui nous sommes; il sait, fille céleste, s'ecria-t-il en se jetant aux genoux d'Antoinette, que celui qui t'adore, celui dont tu as la foi, est N—— prince de P——! La foudre en éclat tombée aux pieds de ces infortunés les auroit moins étourdie, que ne le fit cette fatale découverte. Auguste frisonna, ses cheveux se dressèrent; sa bien aimée sœur poussa un cri douloureux, et tomba en foiblesse.

Que vois-je? s'ecria le héros en se relevant. Prince, lui dit le jeune Pétac d'une voix tremblante, il faut nous dire un éternel adieu! Un éternel adieu! répéta Napoleon, le ciel m'en préserve! pourquoi? parle, qui es tu? m'a

tu trompé? Tu t'es trompé toi même, lui répliqua le triste Auguste. Je ne t'ai pas avoué que Lyréc fut mon père. Ah! dit le soi-disant Alexandre, en reculant de quelques pas, jeune homme, lorsque je te vis la première fois; ta ressemblance à un portrait que je vis jadis... mais parle, fie toi à mon honneur!—Je m'y fie, répondit l'aimable fils de Julie. Sache que le sang des B * * * *'s coule dans nos veines et que celle qui nous donna le jour est fille unique du Duc de Ghienne!

Il est certaine disposition de l'âme dans laquelle, lorsque le coup qu'elle appréhendoit le plus, tombe sur elle de tout son poids; il la stupéfie, au point, qu'on croit sentir comme si elle s'anéantissoit par dégré, et ne laisse en nous qu'un vide affreux. Il semble qu'on perde tout pouvoir d'agir, et même de penser, car l'esprit en se troublant devient un chaos incompréhénsible. On regarde sans voir, on écoute sans entendre, et on perd tout mouvement. Ainsi se trouva l'infortuné Prince; pâle comme la mort, appuyé contre un arbre; les yeux immobiles et fixés sur Antoinette, que son frère rappelloit à elle même en la serrant contre son sein avec l'affection la plus tendre. Enfin la voix de sa bienaimée le fit tressaillir; d'un air égaré il tendit les bras vers ce couple intéressant, et lui dit d'une voix tremblante, et entre coupée. O vous, enfans de l'innocence persécutée, vous qui possédez tant de vertus, les bénédictions du Très-

haut sont suspendues sur vos têtes ; mais sa redoutable justice s'est appésanti sur la mienne. Hélas ! vous voyez en moi le triste éxemple, que les iniquités des pères retombent sur leurs....mais que dis-je ? s'ecria-t-il en se frappant la poitrine, fils ingrat, et impie. Non, non, pardonne O infortuné auteur de mes jours ! jamais je ne cesserai de te révérer, de te chérir, de te porter dans mon cœur. Dieu tout puissant, continua ce pieux, et malheureux fils, si au prix de mon sang, je puis expier les erreurs qu'une ambition démesurée fit toujours commettre, ne punis que moi ! reprends cette vie que je ne puis plus supporter ! En finissant ces mots, il tomba la face contre terre.

Antoinette respiroit à peine, ses jambes déffaillirent ; Auguste la fit asseoir, et s'approchant de la victime des crimes d'autrui, il essaya par des paroles douces, et consolantes, de le rendre à lui même. Dans de tels momens rien n'attendrit l'âme autant que d'entendre la voix adoucissante de la compassion. Le jeune héros se releva, et regardant ces objets si chers à son cœur, leur cria —Anges du ciel ! plaignez moi, et priez pour un infortuné, qui ne cessera jamais de vous chérir ! et il se mit à sangloter hautement. Auguste jugeant ce moment favorable pour s'éloigner avec sa sœur, la prit foible et deffaillante dans ces bras. ....Le jeune Napoléon poussa des cris de désespoir, et se jetant à ses pieds, tendant les bras vers celle qu'il adoroit. Fille céleste lui demanda-t-il, me hais tu ? Non, non, jamais, répondit cette

aimable fille, d'une voix tremblante, cher, et malheureux jeune homme, appelle la religion à ton secours, elle ne te manquera jamais, implore la résignation, et elle t'assistera. En disant ces mots elle détacha de son col le crucifix qu'elle y portoit toujours, le toucha de ses lèvres, et en le présentant au guerrier, lui dit, Garde cet ami là dans ton cœur, et il ne t'abandonnera jamais. Le jeune prince se réleva, pressa, dans un soudain extase (en levant les yeux au ciel), ce don sacré, contre son sein. Auguste et Antoinette gagnèrent la porte du jardin. Avant d'en sortir, la jeune vierge se retourna et vit pour la dernière fois, le héros dans la même attitude où elle l'avoit laissé. Elle soupira amèrement ! Que le reste de cette nuit fut different des deux précédentes ! combien le jeune Pétac se reprochoit les chagrins que son inexpérience causoit à sa sœur chérie !

Mais cette vertueuse fille avoit des sentimens de pieté trop solides pour ne pas se vaincre. Elle offrit ses peines à l'Auteur de toutes commisérations, et les prières de l'innocence ne sont jamais rejetés.

Au réfectoire ils trouvèrent leur ami Pierre, qui leur dit que les Etrangers étoient partis, et que le père Jules se préparoit à les accompagner à la maisonette, où leurs dignes parents les attendoient avec impatience.

FIN.

A Londres :—De l'Imprimerie de T. C. Hansard, Peterborough-Court, Fleet-Street.







